

DELANNAY Didier

TOME 1

LES GRANDS PEINTRES BELGES

DE

PIERRE ABATTUCCI à ROBERT CROMMELYNCK

A

Pierre Abattucci

Pierre-Jean Abattucci, né à Molenbeek-Saint-Jean le 20 mai 1871 et mort à Ixelles le 20 décembre 1942, est un artiste peintre néo-impressionniste, aquafortiste et lithographe belge de paysages proche du symbolisme.

Biographie. Pierre Abattucci est né le 20 mai 1871 à Molenbeek-Saint-Jean. Il est le fils de Jacques Abattucci et de Pétronille Senders. Il se maria à Catherine Louise de Mesmaeker.

Il fit ses études artistiques à l'École des Arts Décoratifs de Molenbeek-Saint-Jean et ensuite de 1892 à 1897 à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, où il fut élève de Jean-François Portaels et de Joseph Stallaert.

Pierre Abattucci fit ses débuts en tant qu'artiste dans un Salon du cercle *L'Art Libre* et fut durant toute sa vie régulièrement exposant aux Salons bruxellois de la *Société royale des Beaux-Arts* et du *Cercle Artistique et Littéraire*.

Il fit des expositions individuelles au Cercle qui était situé dans le Vauxhall (Bruxelles), rue de la Loi, en 1921 et en 1935. En 1912 il y exposait déjà en collaboration avec Emile Jacques. En 1924 il y exposa conjointement avec Eric Wansart, Pros De Wit, Jenny Montigny et Henriëte Bossché. En 1920 il exposait au Salon d'automne avec notamment Firmin Baes, Henri Binard, Louis Buisseret, Hubert Glansdorff et Gustave Max Stevens.

Oeuvres. Outre les portraits, Pierre Abattucci avait une préférence pour les paysages et les coins pittoresques des vieilles villes. Ses paysages semblent toujours idéalisés et rêveurs. Il montre une attention particulière pour le rendu des atmosphères particulières des levers du jour ou couchers du soleil. Abattucci aimait également les paysages de Venise et Saint-Raphaël

Un aperçu de ses œuvres (avec mention de l'année ou de l'exposition) :

- *Château abandonné* - 1901
- *Portrait du critique Sander Pierron* - 1901
- *Lune au mois de mai près d'une chapelle* - 1902
- *Une matinée en juin* - 1906
- *En soirée* - 1906
- *Prairie au soleil* - Salon 1907 - Bruxelles
- *Etang au matin* - Salon 1907 - Bruxelles
- *Grand nuage en soirée* - Salon 1907 - Bruxelles
- *Clairière dans la forêt* - Salon 1907 - Bruxelles
- *Ruelle de Bruxelles* - Salon 1907 - Bruxelles
- *Après-midi d'automne* - Salon 1909 - Bruxelles

- *Rivière à l'orée de la forêt au coucher du soleil* - Salon 1909 - Bruxelles
- *Eupatoire à feuilles de chanvre* - Salon 1913 - Gand
- *Temps couvert en fin de journée* - Salon 1914 - Bruxelles
- *Cour d'honneur du château de Rixensart* - Salon 1914 - Spa
- *Orée du bois à la tombée du jour* - Salon 1914 - Spa
- *Esméralda* - Salon 1914 - Spa - pastel
- *Parsifal sur Montsalvat* - Salon 1914 - Spa
- *Verger en fleurs* - 1930 - Bruxelles

Pierre Abattuucci était membre de la *Société des aquafortistes Belges* et publia des gravures dans les albums édités par cette association. Il réalisa également des ex-libris, entre autres une pour Sander Pierron.

Sonia Abeloos

Sonia Abeloos, née à Bruxelles en 1876 et morte à Bruxelles en 1969, est une artiste peintre belge qui a peint principalement des paysages, des marines et des portraits.

Biographie. Peintre de natures mortes, de marines et de portraits, Sonia Abeloos fut élève de l'Académie de Bruxelles, où elle étudia sous la direction de Isidore Verheyden (1848-1905), de Guillaume Van Strydonck (1861-1937), mais aussi de Dillens et Rousseau.

Elle a été membre du cercle artistique de Bruxelles.

En 1966, à l'occasion de son 90e anniversaire, le Conseil national des femmes, dont elle était alors la doyenne d'âge, a voulu honorer l'artiste en organisant une visite de son atelier. Y étaient exposées des œuvres représentatives de ses 70 années d'activité.

Victor Abeloos

Victor Abeloos, né le 25 décembre 1881 à St-Gilles, et mort le 18 août 1965 à Ixelles, est un peintre belge.

Biographie. Victor Abeloos naît le 25 décembre 1881 à Saint-Gilles. Il étudie à l'académie de Bruxelles auprès d'I. Verheyden et Alfred Cluysenaar.

Il est peintre de nus féminins, de natures mortes, de paysages, de portraits et d'animaux, des marines, des scènes mythologiques et des sujets socialement engagés. Il se distingue par son rejet des conventions de l'époque.

Il a des expositions individuelles à la Galerie Royale (1922) et à la Galerie Le Salonnet (1925), toutes deux à Bruxelles. Un certain nombre de ses œuvres se trouvent au Musée Charlier et au Musée d'Ixelles à Bruxelles.

Avec le peintre Emile Vauthier, Victor Abeloos a un atelier au 16 Godecharlestraat à Ixelles à partir de 1930 environ. Il s'y installe définitivement après son mariage en 1952.

Il est parfois considéré comme ayant été anglais.

Victor Abeloos meurt le 18 août 1965 à Ixelles.

Expositions. 1901 : Royal Glasgow Institute of Fine Arts où il expose *Le roi de la prairie flamande*, paysage avec animaux.

•1903 : Société Nationale des Beaux-Arts de Paris où il expose *Le réveil de Diane* et *La grève*.

•1904 : Société Nationale des Beaux-Arts de Paris où il expose *Tigre déchirant un serpent*.

Léon Abry

Léon Abry, né le 6 mars 1857 à Anvers et mort dans la même ville le 6 novembre 1905, est un peintre, aquarelliste et graveur belge, portraitiste et spécialisé dans les scènes militaires.

Biographie. Peintre de scènes de la vie militaire et de portraits, aquarelliste et graveur. Fils d'un officier de l'armée belge promu général en 1866, L. Abry sera témoin de manœuvres militaires. Plusieurs peintres et graveurs apparaissent, sous le nom de Damry, dans son ascendance maternelle. Après la mort de son père (1872), il abandonne ses études préparatoires à l'école militaire, mais il reste en contact avec ce milieu. En 1875, âgé de dix-huit ans, il entre à l'académie des beaux-arts d'Anvers qu'il quittera dès 1878, après avoir suivi le cours de dessin d'après l'antique dans la classe de P. Beaufaux et le cours de peinture d'après nature de N. De Keyser. Un de ses premiers tableaux, "Le cheval qui gagne l'avoine", est exposé au cercle artistique d'Anvers en 1878. L'année suivante, le peintre exécute le portrait équestre de feu son père le général J.L. Abry, qui sera exposé à l'Exposition historique de l'Art belge de 1830 à 1880, organisée à Bruxelles à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale. Le cheval occupe une place importante dans l'œuvre d'Abry, qui étudie cet animal dans ses divers mouvements avec une rigueur toute réaliste et sait lui donner un panache certain. Si ses premières œuvres sont résolument marquées par l'académisme, Abry évoluera vers une peinture de plein air aux accents impressionnistes. Aux sujets de genre et aux scènes de mœurs de la vie anversoise succèdent quelques tableaux dans le registre du genre humoristique militaire dont Abry est un des initiateurs en Belgique. Après avoir longuement interrompu ses activités, suite à une variole contractée en 1881, le peintre se fera le chantre de la vie militaire qui, en alternance avec le portrait, devient sa spécialité. Il peint de vastes groupements de troupes en action, entre autres une "Batterie d'artillerie" (1888, Bruxelles, Mus. roy. de l'Armée et d'Hist. militaire), "Le roi Léopold II et la reine Marie-Henriette aux grandes manœuvres" (1890, Bruxelles, Mus. roy. de l'Armée et d'Hist. militaire), exécuté à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du mariage des souverains, "Le ralliement après un combat à pied" (1896, Bruxelles, M.R.B.A.B.) Abry participera à la réalisation d'un diorama, sur le thème imposé de l'armée belge, pour l'Exposition universelle d'Anvers en 1894. Parmi ses portraits, civils ou militaires, se comptent quelques grandes figures de l'armée belge. Le peintre exposera aussi bien en Belgique (Anvers, Bruxelles, Gand...) qu'à l'étranger (Berlin, Dresde, Vienne, Paris, Munich, Madrid...) Fervent aquarelliste, Abry est membre de la Société royale belge des Aquarellistes en 1886. Membre fondateur du groupe L'Art indépendant (1887), il est également membre du Cercle des XIII d'Anvers (1891). Des gravures de L. Abry sont reproduites dans "Antwerpsche Etsers".

Germaine Acarin

Germaine Acarin, née à Bruxelles en 1898 et décédée dans la même ville en 1969, est une artiste peintre, également sculpteur, autodidacte belge. Elle est la sœur aînée de la danseuse et artiste Akarova.

Biographie. Germaine Robert-Acarin étudie le chant et le piano qu'elle enseigne à Bruxelles. Elle séjourne au Congo dans les provinces du Katanga et du Bas-Congo de 1927 à 1933. Elle entame sa carrière artistique en 1938.

Elle est mariée à Emile Robert, ingénieur des constructions civiles (lié à la société Trabeka établie à Elizabethville)¹. Ils ont un fils, Jacques Robert, qui a dansé sous le nom de Niraca.

Style. Germaine Robert-Acarin peint des paysages belges et méditerranéens, des sujets africanistes et des thèmes religieux. Elle réalise à titre expérimental des bois brûlés inspirés de techniques traditionnelles africaines mais dans l'esprit Art déco. Elle peint aussi des décors et crée des projets de costumes pour la danse.

Elle sera inspirée par le primitivisme de Gauguin, l'art africain ainsi que par les peintres fauves.

Prix et récompenses. 1945 : Grand Prix du Salon de l'Union féminine artistique à Alger

•1954 : Distinction de Chevalier de l'ordre de Léopold II

•1957 : Grand Prix du Salon de l'Union féminine artistique à Bruxelles

Robert Aerens

Robert Aerens, né en 1883 à Gand et mort en 1969, est un peintre belge de paysages, de portraits, de natures mortes et un aquafortiste.

Biographie. Robert Aerens naît en 1883 à Gand.

Après avoir suivi les cours de Jean Delvin à l'Académie des Beaux-Arts de Gand, il s'installe à Laethem avec Frits van den Berghe, avant d'épouser l'écrivaine Éliza Verwest en 1910. Il fait de nombreux voyages en France, en Italie et en Suisse, avant de devenir professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

Peintre de paysages, de portraits et de natures mortes, aquafortiste. Elève de J. Delvin à l'académie de Gand où il enseigne dès 1924. Résidant à Afsnee à partir de 1902, il se lie au second groupe expressionniste de Laethem, en particulier avec Frits Van den Berghe. Il voyage en France, en Suisse et en Italie. Luministe vers 1910, sa facture se décante ensuite dans un réalisme aux formes sobrement construites.

Il meurt en 1969.

Willem Albracht

Willem Albracht, né à Anvers en 1861 et décédé à Berchem (Anvers) en 1922, est une artiste peintre belge qui a peint principalement des paysages, des portraits et des scènes de genre.

Biographie. Peintre de portraits, de paysages et de scènes de genre, il a été formé à l'institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers. Dans les années 1880, il est membre du cercle Als ik Kan d'Anvers, qui rassemblait alors de jeunes artistes désireux de faciliter l'exposition de leurs œuvres, en Belgique et dans les pays voisins. Il donne fréquemment à ses tableaux une dimension sociale, n'hésitant pas à représenter les difficultés de vie de ses contemporains. Il fut également membre du cercle De Scalden (Anvers).

Pierre Alechinsky

Pierre Alechinsky [alefjẽski] né le 19 octobre 1927 à Saint-Gilles, à Bruxelles (Belgique) est un peintre et graveur belge naturalisé français.

Membre fondateur du groupe Cobra, son œuvre mêle l'expressionnisme au surréalisme.

Il est le père du poète Ivan Alechine (né en 1952) et du sculpteur Nicolas Alquin (né en 1958).

Pierre Alechinsky est représenté par la Galerie Lelong & Co.

Biographie. Le père de Pierre Alechinsky est russe, avec des origines juives, et sa mère est belge, d'origine wallonne. Tous deux sont médecins. Dans les années 1930, Alechinsky étudie à l'école Decroly à Bruxelles. On oblige l'enfant gaucher à écrire de la main droite. La gauche, sa meilleure main, les éducateurs la lui laissent pour les travaux « de moindre importance » : le dessin.

De 1944 à 1948, il étudie l'illustration du livre, la typographie, les techniques de l'imprimerie et la photographie à l'École nationale supérieure d'Architecture et des Arts visuels de La Cambre à Bruxelles. C'est pendant cette période qu'il découvre l'œuvre d'Henri Michaux, de Jean Dubuffet et des surréalistes. Il rencontre et se lie d'amitié avec le critique d'art Jacques Putman, qui consacre de nombreux écrits à son œuvre. Il commence à peindre en 1947 et fait alors partie du groupe Jeune Peinture belge, qui réunit notamment Louis Van Lint, Jan Cox, et Marc Mendelson.

CoBrA. Pierre Alechinsky devient très rapidement l'un des acteurs majeurs du monde artistique belge de l'après-guerre. Il fonde avec Olivier Strebelle et Michel Olyff dans une maison communautaire, les Ateliers du Marais. Après sa rencontre avec le poète Christian Dotremont, l'un des fondateurs du groupe Cobra, il adhère en 1949 à ce mouvement d'avant-garde artistique, rejoignant Karel Appel, Constant, Corneille, Jan Nieuwenhuys et Asger Jorn. Il participe aussitôt à la première exposition internationale de Cobra au Stedelijk Museum.

Pendant la brève existence du groupe, il s'y implique très fortement, organisant des expositions, comme la deuxième exposition internationale d'art expérimental Cobra au palais des beaux-arts de Bruxelles en 1951 et contribuant à la réalisation de la revue *Cobra*. Le rôle capital que joue pour lui le mouvement Cobra tient autant aux personnes qu'aux idées défendues : spontanéité sans frein dans l'art, d'où rejet de l'abstraction pure et du « réalisme socialiste », refus de la spécialisation.

Après la dissolution du groupe Cobra, dont il perpétue l'esprit (« CoBrA, c'est mon école », a-t-il pu dire[réf. nécessaire]), Pierre Alechinsky s'installe à Paris, où il côtoie les surréalistes. Il complète sa formation de graveur et s'initie à de nouvelles techniques à l'Atelier 17, dirigé par Stanley Hayter. C'est l'époque, à partir de 1952, où il se lie d'amitié avec Alberto Giacometti, Bram van Velde, Victor Brauner et où il commence une correspondance régulière avec le calligraphe japonais Morita Shiryū de Kyōto.

La consécration. En 1954, il fait la connaissance du peintre chinois Walasse Ting, qui a une grande influence dans l'évolution de son œuvre.

Alechinsky présente, cette même année, sa première exposition personnelle à la galerie Nina Dausset, à Paris. Sa première grande exposition est organisée en 1955 au palais des beaux-arts de Bruxelles. En 1958, l'*Institute of Contemporary Arts* de Londres accueille ses œuvres (*Alechinsky : encre*). En 1960, lors de la 30e Biennale de Venise, il expose au pavillon belge.

Il abandonne progressivement l'huile pour des matériaux plus rapides et plus souples comme l'encre, qui lui permet de donner libre cours à un style fluide et sensible. Fasciné par la calligraphie orientale, dont la spontanéité l'attire, il effectue plusieurs voyages en Extrême-Orient et tourne en 1955 à Kyōto un film documentaire sur la calligraphie japonaise. Même si *La Nuit* (1952, Kurashiki, Ohara Museum of art) contient déjà cette inspiration de l'Extrême-Orient par la rencontre entre signe et écriture hors du champ de la couleur, le film *Calligraphie japonaise*, monté en 1958, témoigne de l'impact de cette découverte sur sa propre technique. Christian Dotremont en a écrit le commentaire et André Souris la musique.

Soutenu par la galerie de France, il effectue, à partir des années 1960, de fréquents séjours à New York, où il découvre en 1965 une technique qui lui convient bien, la peinture acrylique, à laquelle il initie Walasse Ting. Cette même année, il crée son œuvre la plus célèbre *Central Park*, avec laquelle il inaugure la peinture « à remarques marginales », inspirée de la bande dessinée⁴, où l'image centrale est entourée, sur les quatre côtés, d'une série de vignettes destinées à compléter le

sens du tableau. L'interaction entre les deux zones est à la fois énigmatique et fascinante.

Toujours en 1965, André Breton, un an avant sa mort, invite Pierre Alechinsky à participer à la 21^e Exposition internationale du Surréalisme, *L'Écart Absolu*.

Il illustre le *Traité des excitants modernes* d'Honoré de Balzac en 1989. Le livre, accompagné d'une postface de Michel Butor est publié par Yves Rivière.

En 1975, le ministère de la Culture lui commande un service de table qu'il a réalisé en collaboration avec la Manufacture de Sèvres. Il sera complété l'année suivante par un service à café au chiffre de Michel Guy. Entre 2000 et 2004, il revient régulièrement dans les ateliers de la manufacture pour peindre des décors sur le service *Diane*, une forme de service de table issue du répertoire de Sèvres - Cité de la céramique.

En 1998, dans le cadre d'une commande publique, il a réalisé pour la Chalcographie du Louvre une gravure à l'eau-forte et à l'aquatinte intitulée *Le Pinceau voyageur*.

En 1998, la galerie nationale du Jeu de Paume lui consacre une exposition. En 2004, nouvelle exposition au Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou à Paris.

En 1992, on lui confie la décoration de la rotonde d'accès de l'hôtel de Lassay à l'Assemblée nationale.

En avril 2006, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 2006, dans la revue *Trou* no 16, paraît le travail « Main courante » qu'il a créé spécialement pour cette revue et dont l'édition de tête contient une eau-forte intitulée *Temps passé* tirée sur des feuilles d'un ancien registre des douanes françaises.

De décembre 2007 à mars 2008, à l'occasion des 80 ans d'Alechinsky, les Musées royaux des beaux-arts de Belgique de Bruxelles lui rendent hommage à travers une exposition rétrospective de l'ensemble de la carrière de l'artiste et c'est à cette occasion qu'il déclara que l'art actuel n'est qu'une question de relation.

La galerie Lelong à Paris représente et expose régulièrement l'œuvre de Pierre Alechinsky depuis 1979.

Il a fait partie du jury du prix Godecharle.

Œuvres. 1965 : *Central Park*, acrylique sur marouflé sur toile, 162 × 193 cm, collection de l'artiste.

•1968 : *Coupe sombre*, acrylique, parchemin sur toile, 100 × 244 cm, Cologne, musée Ludwig.

•1969 : *Bœuf Gros Sel, Infeuilletable 1 et 2, Nuit Blanche*, lithographies.

•1970 : *Loup*, encre sur papier (manuscrit d'archive), signée et datée à l'encre rouge en bas au centre, 39 × 23 cm, musée d'Évreux.

•1976 : *Action privilégiée*, aquarelle et dessin sur papier, signée et datée à l'encre rouge en haut à gauche, 34 × 24 cm. musée d'Évreux.

•1980-1983 : *Al alimón*, série d'aquarelles, dessins et acrylique, peinture acrylique, encre de Chine, 12 œuvres réalisées en collaboration avec le peintre mexicain Alberto Gironella, format moyen entre 59-95 × 63-98 cm, collection particulière.

•1981 : *Le Passé inaperçu*, acrylique et encre de Chine, musée national d'Art moderne à Paris.

•1985 : *Album et bleu*, 48 dalles de lave émaillées sur un socle en béton, au musée en plein air du Sart Tilman (université de Liège).

•*Paysage calciné*, huile sur toile, 114 × 146 cm.

•1992 : les fresques de la rotonde reliant le Palais- Bourbon et la galerie des Fêtes à l'Assemblée

nationale, s'articulant autour du thème défini par l'inscription du poète Jean Tardieu : *Les hommes cherchent la lumière dans un jardin fragile où frissonnent les couleurs*.

•1991 : *Petite falaise illustrée*, plaques de lave émaillée. Décor mural extérieur réalisé pour le musée Pierre-André-Benoit à Alès, qui conserve une vingtaine d'œuvres de l'artiste.

•Non daté :

•*Votre dévoué serviteur*, aquarelle sur vélin, 392 × 235 cm, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts ;

•*Rendez-vous*, encre de Chine sur vergé, 25 × 20,5 cm, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts¹¹ ;

•*Par Porteur*, encre de Chine sur papier vergé, 20,8 × 12,9 cm, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts

•Ces trois dessins ont été exécutés sur des courriers adressés à un monsieur Stock, au 15 du quai Malaquais à Paris, où il résidait comme secrétaire personnel du duc Prosper Louis d'Arenberg, jusqu'à la vente de son hôtel en 1823. Mettant en œuvre cette dialectique de l'écrit et du dessin, Alechinsky conçoit avec son pinceau une figure masculine fortement structurée, représentée à mi-corps ou réduite à une tête monumentale. Il utilise les caractéristiques de la lettre, l'adresse, les mots, les cachets, les chiffres qui couvrent le papier pour leur donner un rôle et une place dans la composition qu'il invente.

Fernand Allard l'Olivier

Florent-Joseph-Fernand Allard, connu sous le nom de Fernand Allard l'Olivier (ou L'Olivier), né le 12 juillet 1883 à Tournai et mort le 9 juin 1933 à Yanongé au Congo, est un peintre et illustrateur africaniste belge.

Biographie. Jeunesse à Tournai. Fernand Allard l'Olivier est né le 12 juillet 1883 dans une famille d'artistes et d'artisans de Tournai. Son père Charles Allard et ses trois oncles Adolphe, Auguste et Charles Vasseur étaient tous dessinateurs et possédaient un atelier de lithographie. Son père était également professeur d'aquarelle à l'Académie des beaux-arts de Tournai.

Il eut une enfance assez sévère, et comme il n'était pas un excellent élève, il fut envoyé à 14 ans en apprentissage à Bruxelles, dans les ateliers de l'imprimerie Van Campenhout à Molenbeek, pour apprendre le métier de lithographe.

Au sujet de son éducation, voici ce qu'il en dit à sa femme dans une lettre de 1932, « (...) c'est brutalement que j'ai été formé, peut-être était-ce la bonne manière. Car, faible encore malgré mon âge et ce que j'ai fait de la vie assez dure que j'ai menée, je me sens reconnaissant à l'égard des sévérités de mon école. ».

Avant-guerre à Paris. En 1901, il arrive à Paris, s'inscrit à l'Académie Julian, où il fréquente une série d'ateliers : William Bouguereau, Jean-Paul Laurens, mais c'est dans celui de Jules Adler, qu'il trouve vraiment sa place. Loin de la peinture académique des deux précédents, Adler, surnommé le « peintre des humbles », le pousse à peindre ses premières scènes de rue, à délaisser les sujets historiques pour s'intéresser aux petites gens. Adler restera son « Maître » et ami durant toute sa vie.

Dès ses premières œuvres, Fernand Allard choisit comme pseudonyme le nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle, L'Olivier. La sœur de sa grand-mère maternelle, Pauline Braquaval, morte alors qu'il avait quatre ans, était à l'époque un écrivain connu, et avait signé ses œuvres de son nom de jeune fille Pauline L'Olivier.

De 1901 à 1912, il s'instruit, travaille, s'amuse, crée un journal *Les Guignolades* avec Gustave

Charlier et Gabriel-Tristan Franconi qui disparut trop tôt en 1918, participe au démarrage d'un autre journal, *La Forge*, avec Maurice Maeterlinck et André Gide. En 1910 il épouse celle qui était son amie depuis plusieurs années, Juliette Rossignol, fille d'un vendeur de livres sur les quais.

Sa carrière démarre très lentement. Dans un premier temps le jeune couple vit surtout des portraits très académiques qu'on commande à Fernand. Ses premiers travaux sont très sombres. Il signe ses œuvres de son nom complet Allard L'Olivier mais parfois aussi de l'acronyme FALO.

À cette époque il travaille aussi comme critique d'art, et envoie des papiers sur les salons parisiens à la *Revue de Belgique*. Il y critique à sa manière ironique les cubistes, fauvistes « tortillistes » et « pyramistes » qu'il n'aime pas.

En compagnie de son épouse Juliette, ils partent l'été en Bretagne. La lumière lui plaît, et c'est là qu'il trouve l'inspiration pour son premier véritable succès, les *Baigneuses surprises*, (1912) toile achetée par la ville de Tournai. Les peintures bretonnes de Fernand Allard l'Olivier, datées de 1912 et 1913, sont éclatantes de couleur et de vie.

La situation matérielle du jeune couple s'améliore lentement. Fin 1912 ils se marient, puis ils déménagent de Montparnasse à Montmartre, laissant dans l'ancien atelier le rue du Mont Tonnerre la sœur de Juliette, Jeanne, avec son mari, le sculpteur Lucien Brasseur, qui viennent de rentrer de la Villa Médicis à Rome. À ce sujet il écrit dans son journal en 1913 : « (...) je retrouve une histoire inachevée où il est question d'un orgueilleux artiste habitant la plus haute maison de Montmartre... C'était mon rêve à l'époque... C'est de cette maison que j'écris ceci ».

En 1913, Juliette attend leur premier enfant et fin août Fernand Allard l'Olivier part seul pour son premier voyage vers le sud et le soleil. Il a économisé dix ans pour ce voyage de dix jours, qui va le mener d'Avignon à Marseille, puis à Alger et Blidah, puis en Espagne et finalement le fait revenir par Bordeaux. Il apprécie la lumière, aime l'Afrique, adore Tolède, déteste Madrid. Il ramène tout un cahier de notes et de dessins, qu'il reprendra et transformera ensuite en peintures dans son atelier. Cette technique est celle qu'il utilisera par la suite durant tous ses déplacements.

En décembre 1913 naît son fils, André ; l'avenir paraît souriant aux jeunes parents, qui souhaitent à ce moment s'installer définitivement à Penmarc'h. En juin 1914, Fernand Allard l'Olivier hésite à s'inscrire pour un départ au Congo, il a déjà envie de visiter l'Afrique subsaharienne.

Première Guerre mondiale. Lorsque durant l'été 1914 la mobilisation générale est déclarée, la famille Allard est en Bretagne. Le peintre tente de s'engager en demandant son incorporation dans un régiment belge. On le déclare bon pour le service puis on ne le convoque pas...

Au début de l'année 1916, la guerre s'éternisant, il propose tout d'abord son aide au tout nouveau service de camouflage de l'armée belge, puis finalement est versé dans la Section artistique de l'Armée belge en campagne dirigée par le lieutenant Horlait. Il s'intègre progressivement dans le groupe des peintres belges et il nouera avec certains d'entre eux des liens forts et durables : Alfred Bastien, Maurice Wagemans, Jules Berchmans, Jos Verdegem, Léon Huygens, Pierre Paulus, tous passent à La Panne en 1916/1917. C'est à ce moment-là également qu'il rencontre Ernest Genval qui deviendra un ami proche par la suite. Il fait également la connaissance de la reine Élisabeth.

Durant deux années, basé à La Panne, il fait des incursions de plusieurs jours dans les tranchées pour peindre. La correspondance presque quotidienne qu'il entretient avec sa femme restée à Paris permet de mesurer à quel point la vie durant ces deux années est difficile, tant moralement que financièrement, même si Fernand est bien conscient de la chance qu'il a de ne pas être en première ligne. En 1917, naît sa fille Paulette. Le printemps 1918 voit FALO chargé de la décoration extérieure du théâtre de La Panne.

De la période la guerre nous reste une série de dessins en noir en blanc, d'aquarelles et de toiles qui sont des témoignages émouvants de l'époque : ruines, abris, infirmeries de campagnes, chapelles, soldats dépenaillés. En 1925 il peindra aussi une grande toile représentant la reine Élisabeth assistant le docteur Depage à l'ambulance de La Panne.

Après-guerre. À la fin de la guerre la famille Allard quitte Paris et s'installe à Bruxelles, où Fernand travaille beaucoup et de façon très variée.

En 1920 il publie un *Alphabet de guerre*, dont les dessins naïfs évoquent déjà l'école de bande dessinée belge.

En 1921, Allard L'Olivier, par l'intermédiaire de camarades rencontrés dans les tranchées, est amené à travailler pour décorer la maison du peuple de Quaregnon. La décoration plaît, et en 1925 il est embauché pour décorer la maison communale de Jemmapes. Ces deux productions font partie de la période « Art monumental » de Fernand Allard l'Olivier.

Entre 1920 et 1928, il envoie tous les ans au Salon des Artistes français à Paris deux ou trois toiles. Il sait ce que le jury aime et il propose toujours au moins une toile représentant des jeunes filles aux formes rebondies pulpeuses et plus ou moins déshabillées dans un environnement aquatique ou maritime. En 1920 il propose *L'Heure sereine*, qui est actuellement à la maison communale de Dinant, et *La Bourrasque*, toile achetée par le gouvernement argentin. Il gagne avec ces deux toiles la médaille d'argent du Salon des artistes français. *Le Bain matinal* envoyé au Salon des artistes français en 1921 est encore visible dans le bureau du directeur du Sénat à Bruxelles. En 1924 avec *Suzanne au bain* et un *Portrait de ma mère*, toile beaucoup plus personnelle, il remporte la médaille d'or. À cette date, Fernand Allard l'Olivier, à Paris mais surtout en Belgique, est devenu une figure reconnue du milieu artistique.

Durant cette période il voyage aussi : entre 1920 et 1922, il visite la France — en particulier la Corse —, les Pays-Bas. En 1923 il part pour l'Italie où il prend un paquebot pour la Sicile puis la Tunisie. Au retour il publie dans *La Meuse* un reportage très vivant et amusant, appelé *Carnet de voyage d'un artiste*, accompagné de dessins.

En 1926 il voyage en Pologne, et décore une propriété à Lodz. Il assiste au pèlerinage de Czestochowa et au retour peint toutes une série de toiles très colorées sur les campements gitans et les processions. Une grande toile sur ce sujet est visible à la maison communale de Tournai.

Quand Fernand Allard l'Olivier n'est pas en voyage, il vit à Stockel dans la grande maison qu'il a fait agrandir par son frère, l'architecte James Allard. C'est une période heureuse pour lui et sa famille. Les enfants poussent doucement et Fernand peint de multiples fois son jardin et ses fleurs, qu'il entretient avec amour. Il y représente dans des toiles très colorées et lumineuses ses enfants, sa femme et ses amies. Il y organise de grandes fêtes avec les « IMB », (IMB pour imbéciles) son groupe d'amis du Cercle Artistique de Bruxelles.

Les IMB organisent tous les ans un spectacle comique et parodique. C'est l'occasion pour Fernand de s'amuser. Il écrit des textes, joue dans les pièces, compose les décors et les costumes. En 1922 *L'Humour veille* parodie la pièce de Claudel *L'Annonce faite à Marie* (jouée en 1912 pour la première fois). Un article paraît dans *L'Art belge*, les dessins sont de Fernand et de Philippe Swynocop.

Une grande toile, visible à la maison communale de Tournai montre une réunion des IMB chez le sculpteur Jules Berchmans.

Premier voyage au Congo Belge. Début 1928 Ernest Genval part au Congo où il tourne des films. Il convainc Allard L'Olivier de le retrouver à Dar es Salaam quelques mois plus tard. Une fois la date de son départ fixée, FALO écrit au Ministère des Colonies pour demander des subventions (il obtient 10 000 francs) en promettant de ramener des documents artistiques qui pourraient servir lors de l'exposition coloniale d'Anvers.

Fin mars 1928 il descend en Méditerranée, prend un paquebot jusqu'à Alexandrie, visite le Caire, traverse l'Égypte en train, saute à Port Saïd dans un cargo qui part à travers la mer Rouge et l'océan Indien jusqu'à Dar es Salam. Il emmène dans ses malles des planches de contreplaqué de 27 × 35 cm sur lesquelles il peint au fur et à mesure qu'il se déplace ce qu'il appelle des pochades, sortes d'instantanés qu'il dessine vite. Il peint beaucoup, à terre et en bateau, en Italie, au Caire, à

Port Saïd qui lui inspire une grande toile qu'il peindra à son retour intitulée *Partir*. Plus tard c'est sur le « *Katanga* » où on lui a installé un bureau sur le pont, qu'il travaille. Quand il ne dessine pas il écrit à sa famille restée en Belgique. Ses lettres sont passionnantes, le peintre n'est pas un touriste ordinaire. Il délaisse les visites organisées mais croque les gens et les lieux dans leurs activités ordinaires. Il aborde l'Afrique avec un esprit particulièrement ouvert pour l'époque, même s'il reste bien sûr imprégné de beaucoup de stéréotypes de l'époque.

FALO arrive à Dar es Salam en mai 1928 avec quelques jours de retard sur son planning. Le voyage terrestre commence mal : Genval n'est pas au rendez-vous, le courrier de sa famille est manquant, le peintre est malade, il pleut du matin au soir. La vie est épouvantablement chère, bref, le moral est au plus bas.

Mais les choses s'arrangent ; fin mai 1928 le trouve à Saké, au bord du lac Kivu, dans une mission tenue par le père Gilès de Pélichy, où il va rester une quinzaine de jours, à se reposer et mettre de l'ordre dans ses notes et ses esquisses.

Durant tout le mois de juin 1928 Allard L'Olivier reste dans la région des Grands Lacs, traverse le lac Kivu et le lac Tanganyika en bateau, visite Uvira et Usumbura (Bujumbura). La traversée du Tanganyika sur le « *Baron Dhanis* » sera l'objet d'une de ses plus belles toiles, qu'on peut voir au musée des Beaux-Arts de Tournai. Partout il est reçu avec plaisir, les Belges en poste dans la région sont heureux de voir arriver un peintre connu. La situation financière de FALO se redresse puisqu'il vend une partie de ses pochades au fur et à mesure de son voyage. Début juillet il en a déjà vendu une trentaine à « douze cent balles pièce »... Le peintre les envoie par malle en Belgique, pour finitions, en compagnie de souvenirs qu'il amasse au fur et à mesure : peaux de serpent, poignards, tissus, masques, pots, vannerie... Dans chaque village il se promène et dessine le marché plein de vie et de couleurs. Il effectue aussi des multitudes de portraits d'hommes et de femmes, guerriers, grand chefs, mais aussi commerçants ou agriculteurs, femmes au marché ou simplement en compagnie de leurs enfants.

À la mi-juillet FALO retrouve enfin Ernest Genval. Ils partent tous deux à Kigoma. Genval tourne un film sous le manguier où Henry Morton Stanley a retrouvé David Livingstone, pendant qu'Allard L'Olivier bien sûr le peint.

Fin juillet Genval et Fernand Allard l'Olivier retrouvent le cortège royal en visite locale, et le peintre reprend contact avec le roi Albert et la reine Élisabeth. Il leur sert de guide durant la visite de Kabalo, où a lieu une réception avec de grandes danses. C'est là que FALO verra les danseurs de Katompé, qui lui serviront de modèle pour plusieurs toiles dont celle qui se trouve au Musée royal de l'Afrique centrale à Tervueren.

En août 1928, le peintre fait une exposition à Élisabethville (Lubumbashi), exposition qui dure trois heures et demi, à la fin de laquelle il a vendu tout ce qu'il avait peint, trop vite et mal d'après lui. Le gouverneur Gaston Heenen, qui s'est pris d'amitié pour Fernand, lui affrète un wagon de chemin de fer spécial, aménagé en studio-atelier, pour lui permettre de se déplacer plus facilement et de s'arrêter à son gré. Genval et Fernand se séparent, des tensions sont apparues dans leurs relations, le côté trop colonialiste et affairiste de Genval déplait à Fernand qui est content de se retrouver seul pour la dernière partie de son voyage. Son wagon est accroché aux trains qui passent, et Fernand remonte vers Panda, puis Bukama, et finalement Kanda-Kanda. Là, plus de chemin de fer, il faut attendre une voiture, qui va le ramener à Ilebo, où il prend un remorqueur pour descendre le fleuve vers Kinshasa et Matadi. Il ne lui reste alors plus que trois semaines de bateau pour rentrer à Stockel.

Exposition d'Anvers. Durant les six mois qui suivent son retour, Fernand Allard L'Olivier peint dans son atelier et met au propre toute la documentation qu'il a rapportée. En avril 1929 s'ouvre chez Isy Brachot à la Galerie des Artistes Français, une grande exposition de ses œuvres africaines. Cent-vingt-six œuvres y sont exposées, certaines vendues avant même l'ouverture de l'exposition, qui est un triomphe. Il y expose certaines de ses meilleures œuvres *Les Danseuses rouges*, *Les*

Lévriers de Musingha, Femme Batusi et d'autres.

En juillet 1929, le ministère des Colonies lui commande quatorze panneaux pour décorer le hall d'entrée du Palais du Congo à l'Exposition internationale coloniale, maritime et d'art flamand à Anvers en 1930. Neuf des toiles sont destinées à reconstituer une journée au bord du lac Kivu. Sur ces quatorze toiles, douze sont encore visibles à l'Institut de médecine tropicale à Anvers. Sur des fonds art déco métalliques d'or et d'argent, sont peints les portraits en pied de Congolais et de Congolaises.

Ce travail est bien reçu par la critique et le public. Allard L'Olivier devient pour un moment un des chefs de file de l'africanisme en Belgique.

Second voyage au Congo. En 1931, la crise économique a atteint l'Europe. Allard L'Olivier, qui n'économise pas beaucoup, commence à craindre les problèmes financiers. Durant cette année où il réalise plusieurs illustrations pour des livres sur le Congo, la vente des toiles, elle, a fortement diminué.

Cette année-là il peint une grande toile en hommage au poète Maeterlinck, qui fête ses 70 ans, et contacte énormément de monde, mais la grande fête imaginée par le peintre n'aura pas lieu.

Il décide alors d'entreprendre un second voyage au Congo. Dans un premier temps il envisage de partir en voiture et de traverser toute l'Afrique du Nord. Il abandonne finalement son projet et prend en novembre 1932 à Anvers le bateau qui l'amène à Matadi en décembre.

Il veut visiter cette partie ouest du Congo qu'il n'a pas beaucoup vue lors de son premier voyage : de Matadi il revient donc sur ses pas vers Boma. Il visite le Mayumbe, puis s'installe quelques jours à Banana. Il revient passer Noël à Matadi, puis se dirige doucement vers Kinshasa où il arrive courant janvier. Les journaux annoncent son arrivée et du monde l'attend sur le quai lorsque son bateau accoste. Il est reçu comme un prince et est invité tous les soirs dans le palais du gouverneur, chez son ami Léon Guebels, et dans tout Kin. Il se plaint dans sa correspondance de ne plus avoir le temps de travailler, tellement il est sollicité. Le 16 janvier 1933 il prend le bateau et remonte le fleuve durant presque deux semaines jusqu'à Ilebo, où il retrouve sa voiture spéciale de chemin de fer, avec laquelle il se déplace à nouveau. À Mushenge, il rencontre le roi des Kubas, qui lui inspire un texte et une série de peintures ; Près de Luluabourg, il rencontre le roi des Lubas. Il reste deux semaines dans la région de Luluabourg, hébergé par des amis rencontrés en 1928.

Il remonte dans sa voiture spéciale vers le 15 février, et repart vers Élisabethville où il fait une exposition d'une centaine d'œuvres début mars. Mais la crise est arrivée jusqu'au Congo et Fernand ne vend qu'une trentaine de pochades. Il estime malgré tout à ce stade être rentré dans ses frais.

Il repart ensuite vers la région des Grands Lacs, qui lui a le plus plu en 1928. Il passe à Albertville (Kalemie) et traverse le Tanganyika direction Usumbura.

Il peint, beaucoup, sur les marchés, des portraits, des paysages. Fin mars il rend visite au roi de l'Urundi à Kitega (Burundi).

Ses lettres sont moins gaies et moins émerveillées qu'en 1928/29. Il lui tarde de rentrer retrouver sa famille. Il souhaite fêter ses cinquante ans avec eux. Il s'inquiète pour ses enfants qui lui semblent filer un mauvais coton en son absence.

En avril, il est à Kigali. Début mai le voit à Wamba où il peint des sorciers Aniato en prison. Très choqué, il écrit à ce propos un texte destiné à son fils.

Il a prévu avant son départ deux expositions : une à Bukavu fin mai, l'autre à Kinshasa fin juin, après quoi il compte sauter dans le bateau. Son épouse doit le retrouver à Tenerife, pour un voyage de retour en amoureux.

Le 20 mai il écrit à sa mère : « (...) mes déplacements (sont) nombreux et pas toujours reposants. Cette vie active ne m'est pas mauvaise, je me sens rajeuni par ses exigences physiques : ma peinture ne me tracasse pas comme dans le travail d'atelier : je peins ici comme je mange, bois et dors : c'est

une fonction de plus et c'est toujours cela ! Fonction productive, car au retour, je pourrai constater très probablement que j'ai garni tous mes panneaux (200) plus ceux que j'ai dû faire faire en cours de route. »

Son exposition à Bukavu terminée, FALO se fait emmener à Stanleyville (Kisangani) en voiture, et le 8 juin il est comme prévu à bord du « *Flandres* », un remorqueur qui doit le ramener sur le fleuve à Kinshasa. Le 9 juin, c'est alors que le remorqueur est arrêté pour la nuit qu'a lieu l'accident.

D'après ce qu'on a pu savoir, Allard L'Olivier s'est excusé un instant auprès des personnes avec qui il bavardait, est monté sur le pont, et quelques secondes après on entendit le bruit d'un corps tombé à l'eau. Personne ne sait ce qui s'est passé.

Son corps a été retrouvé trois jours après dans le fleuve. Il est enterré à la mission protestante de Yanongé.

Gérard Alsteens

Gérard Alsteens, dit **Gal**, né le 3 août 1940 à Auderghem (région de Bruxelles-Capitale), est un dessinateur politique, graphiste et peintre belge néerlandophone. Il est connu pour ses cartoons mordants qui ressemblent plus à des peintures qu'à des dessins de presse « classiques ». Son œuvre est primée à plusieurs reprises.

Biographie. Gérard Alsteens naît le 3 août 1940 avec son frère jumeau Edgard à Auderghem, une commune bruxelloise. Fils de vigneron. Il a trois fils : Anant, Joachim et Bram. Son premier dessin (Un cheval de ferme dans la prairie) est publié alors qu'il a 13 ans dans la page jeunesse de *Nieuws van den Dag*. Il étudie la peinture et les arts graphiques à l'École supérieure des arts Saint-Luc de Bruxelles, où il deviendra professeur¹ et aura comme élève l'auteur de bande dessinée Wauter Mannaert.

Durant son avant-dernière année à Saint-Luc, Gal travaille comme un apprenti dans l'hebdomadaire jésuite *De Linie*, où il est responsable de la maquette. Il dessine la dernière couverture du magazine en 1964.

Ses premiers dessins sont publiés en 1960 dans plusieurs magazines comme *De Nieuwe* et *De Zwijger*, où il est dessinateur maison. À partir de 1984, Gal publie dans l'hebdomadaire *Knack*. En 1996, Gal est invité au talk-show *De Zevende Dag* à la VRT à l'occasion d'une retransmission spéciale d'une session du parlement flamand. Ses dessins critiquant le parti d'extrême-droite Vlaams Blok cause le départ du plateau des membres de ce parti.

En 2004, Gal perd la vue en cause d'une embolie, mais il trouve une méthode habile qui lui permet de continuer son travail.

L'engagement politique de gauche et progressiste » de Gal ne se limite pas à ses dessins. Il participe à de nombreuses démonstrations publiques, notamment pour Oxfam, Amnesty International... Ses affiches contre l'apartheid en Afrique du Sud ont eu un retentissement international et dont on peut voir la reproduction sur le site Lambiek.

Il contribue aux magazines tels : *Humo*, *De Nieuwe*, *Panorama/De Post*, *De Zwijger* et *De Morgen*. Par ailleurs, il illustre également des livres, affiches et réalise des logos. Il est également membre du collectif et du site web The Cartoonist, réunissant des dessinateurs belges de presse, créé par Marec, où leurs travaux sont mis à la disposition du public.

Gal est fait docteur honoris causa de la Vrije Universiteit Brussel, le 2 avril 2019, et la même année, le ministre Guy Vanhengel lui décerne le prix Zinneke de bronze pour l'ensemble de son œuvre.

Gal admire Pablo Picasso, Saul Steinberg et Goya, Tomi Ungerer, les dessinateurs Bosc et Chaval, l'artiste diabolique Roland Topor et Peter van Straaten. Il hérite le talent de Jean-Jacques Sempé et

l'équipe de *Charlie Hebdo* : Cabu, Gédé, Reiser et Wolinski, des "grands maîtres de l'absurde" Kamagurka et Benoît (Benoît van Innis).

Marguerite Antoine

Marguerite Antoine, née à Bomal en 1907 et décédée à Mariakerke (Ostende) le 10 décembre 1988, est une artiste peintre de l'École belge.

Biographie. Élève notamment d'Alfred Bastien, Marguerite Antoine se forme à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, où elle côtoie de nombreux futurs grands noms de la peinture belge, parmi lesquels par exemple Lismonde, dont elle continua à fréquenter le cercle.

Marguerite Antoine fut l'épouse de Fernand Cannoot qui sera en 1941 un des fondateurs du groupe de résistance dénommé *Athos* rattaché au service *Zéro*.

Son œuvre picturale figurative et peinte dans des tons diaphanes, nous transmet des paysages lumineux, des vues magiques de villes pleines de rêverie, mais elle excelle surtout à nous transmettre des scènes et des personnages tirés de la vie merveilleuse du cirque et des ballerines.

Elle a marqué d'un pinceau léger le paysage de la peinture belge.

Elle décède le 10 décembre 1988 à Mariakerke, car, comme l'écrit Paul Caso : «Elle avait, avant de quitter ce monde, exprimé un vœu : revoir la mer du Nord. Il fut exaucé : elle est décédée à Mariakerke, ce dernier samedi, par un jour gris».

Paul Antoine

Paul Antoine, né le 1er février 1922 à Waltzing (Arlon) (Belgique) et mort à Bruxelles le 22 mai 2010, est un peintre et graveur belge.

Biographie. Paul Antoine passe sa jeunesse à Saint-Léger (Gaume) et suit des études secondaires à Arlon. Il fréquente les cours du soir de dessin et de peinture de Paul Breyer (1905-1968) à l'Académie des Beaux-Arts d'Arlon (de 1941 à 1943). Il y rencontre les peintres Roger Greisch (1917-1999), Paul Schrobiltgen (1923-1980), le sculpteur Jean Godard (1921-1967) et le poète Arthur Praillet (1912-1992).

Il s'établit à Bruxelles en 1946. En 1949, il s'inscrit à l'Académie de Dessin et des Arts Décoratifs de Molenbeek (atelier de Frans Depooter). De 1950 à 1955, il fréquente à l'Académie d'Etterbeek les cours du soir d'Albert Philippot (1899-1974), expert de la peinture des XVe et XVIe siècles, qui l'initie aux différents matériaux et techniques de peinture et de 1952 à 1955, l'atelier de Léon Devos (1897-1974) à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. En 1957 a lieu sa première exposition personnelle à la Galerie Apollo à Bruxelles.

Il fréquente à cette époque le cours du soir de sculpture abstraite de Jacques Moeschal à l'Académie de Bruxelles. Il y rencontre Charles Drybergh (1932-1990) – jeune peintre abstrait – avec lequel il se lie d'amitié. Ce dernier lui « donne le goût d'une belle pâte légère et surtout la liberté du geste de peindre. ». C'est grâce à lui également qu'il expose à la galerie Le Zodiaque à Bruxelles en 1960 et en 1962.

Il reçoit une distinction au « Prix Olivetti », au « Prix de la Jeune Peinture Belge » (1961) - année où Charles Drybergh reçoit le prix et où sont également distingués Gisèle Van Lange et Paul Schrobiltgen - et au « Prix suisse de peinture abstraite » (1962).

En 1963, il expose à Paris à la Galerie de Beaune dirigée par Suzanne de Coninck. Il participe

ensuite à plusieurs expositions avec le groupe d'artistes de la galerie à Paris, dans d'autres villes françaises, à Rome, Madrid et Istanbul notamment (de 1963 à 1970).

À partir de 1963, il se forme, en autodidacte, à la gravure et à la lithographie. Il abandonne rapidement la lithographie et développe surtout la gravure (eau-forte, pointe sèche et gravure sur bois). Il utilise cette technique parallèlement au dessin et à la peinture jusqu'en 2000 et laisse un œuvre gravé important. En 1964 et 1965, il participe à l'exposition itinérante *L'Art d'aujourd'hui en Belgique* organisée par le Crédit Communal de Belgique. Il a ainsi l'occasion de rencontrer nombre d'artistes contemporains. Des liens d'amitié se tissent avec plusieurs d'entre eux et particulièrement avec Émile Salkin dont il reste proche jusqu'au décès de celui-ci en 1977. De 1966 à 1987, il est professeur de peinture à l'Académie d'Ixelles.

Il participe en 1967 avec Marianne Berenhaut, Thierry de Villers, Jacques Simon, et Bernard Villers à la création du groupe ECOBU dont l'objectif est de rassembler des peintres et des sculpteurs partageant une vision commune de l'art et de la société. Ce groupe, relativement éphémère, expose à Bruxelles et à Charleroi en 1967 et à Paris en 1968. Il reste un ami proche du peintre Thierry de Villers (1914 - 2002). Il participe à plusieurs rencontres internationales de peintres et séjourne ainsi à Prilep en Macédoine yougoslave (Monastère de Treskavets) en 1969 et en 1973, à Golub-Dobrzyn en Pologne en 1978 et à Flühli-Sörenberg en Suisse en 1989. Il est un visiteur assidu des musées européens, fait de nombreux séjours en France (Bourgogne, Vaucluse, Pyrénées), à Corfou et à Rhodes, desquels il ramène des croquis, base d'œuvres plus élaborées réalisées en atelier.

En 1978, il devient membre effectif de l'Académie luxembourgeoise et reçoit les Prix Louis Clesse (1987) et Marie-Louise Rousseau (1988).

Il travaille à Bruxelles et expose régulièrement jusqu'à quelques mois avant sa mort en 2010.

Œuvre. En 1955, à sa sortie de l'Académie, il réalise – en dessin comme en peinture – des paysages, des portraits, des coins d'ateliers. S'y révèle son intérêt pour les rapports de formes, de couleurs et de valeurs. Il se consacre ensuite à des dessins non figuratifs réalisés au fusain qui seront exposés une première fois en 1957 à la galerie Apollo à Bruxelles.

Ses tentatives pour trouver une équivalence picturale à ces recherches graphiques ne lui conviennent pas ; il ne parvient qu'à « une sorte d'expressionnisme assez stérile » selon ses propres termes⁶. De cette période, seules quelques peintures sur panneau, qui ont comme thème l'arbre, sont conservées. À partir de 1960, il passe à la non-figuration en dessin et en peinture. Il réalise de grandes peintures non figuratives, proches de l'esprit des lavis qui expriment un lyrisme débordant et coloré; il les travaille à même le sol.

Quelques années plus tard, il se dit déçu par l'abstraction lyrique gestuelle qui « n'est fondée que sur une subjectivité immédiate et inconsciente (...) et n'est motivée que par la simple pulsion ». Il abandonne alors toute non-figuration qui, d'une façon ou d'une autre, n'est pas issue du réel il en extrait les éléments essentiels : les rapports de valeurs et de lumière, les formes, les structures, les compositions.

À partir de 1967, il réalise de grandes œuvres sous forme d'assemblages. « Mélangeant volontiers les techniques, mariant tachisme et rythmes hachurés, recourant même à des supports pré imprimés (des partitions musicales) qu'il encolle après les avoir recouverts d'encre et de lavis, il procède par juxtapositions de fragments et de collages. » En parallèle, il retourne à la toile en 1970. Naissent de nouvelles œuvres de tendance abstraite où le thème de la femme est prépondérant.

Dans les années 1980, il se lance dans la réalisation de grandes aquarelles simples, limitées à l'essentiel, qui évolueront vers des compositions de plus en plus libres et abstraites. En 1985, commence une longue période où il produit essentiellement des lavis à l'encre de chine rehaussés de crayon de couleur. Il utilisera cette technique durant les quinze années qui suivent avant de revenir à l'huile en 2000. Ses sources d'inspiration sont diverses : visages, corps, nativité mais aussi

la nature: étendue de neige dans la montagne, arbres, couleurs chaudes des couchers de soleil, les vignes de Gigondas, les champs de Bourgogne...

Ses œuvres figurent dans les collections de l'État belge, de la communauté française de Belgique, du cabinet des estampes de Bruxelles et des provinces du Brabant wallon et du Luxembourg, dans la Collection Belfius, au musée des beaux-arts de Tournai, au Musée L (Louvain-la-Neuve), au Famenne & Art Museum (Marche-en-Famenne) et dans de nombreuses collections privées.

Armand Apol

Armand Marie Adrien Apol (Bruxelles, 1879-1950) est un peintre et graveur de nationalité belge.

Auteur de paysages et de marines. Il était particulièrement connu pour ses scènes de rivière et de canaux.

Biographie. Peintre belge, né à Bruxelles en 1879, il fut élève de cette Académie, et est également connu comme paysagiste aquarelliste. Il séjourne un an à Paris et à Londres. De retour à Bruxelles en 1900, il fut l'un des fondateurs du Sillon ; et ayant obtenu un grand succès à la Triennale d'Anvers en 1902 avec le tableau Les chalands amarrés, il participe à de nombreuses expositions en Belgique, en France, en Allemagne et aux États-Unis. Après la guerre, il expose à Berne, Bâle, Zurich et Genève, près desquelles, à Cartigny, il séjourne quatre ans. Les œuvres de l'auteur, membre de la Société Royale des Beaux-Arts de Belgique, appartiennent aux musées de Bâle, Genève, Chaux-de-Fonds et à la collection privée du roi d'Espagne.

Berthe Art

Berthe Art, née à Bruxelles le 26 décembre 1857 et morte à Saint-Gilles le 27 février 1934, est une artiste peintre belge qui a peint principalement des natures mortes au pastel.

Biographie. Berthe Constance Ursule Art est née à Bruxelles le 26 décembre 1857, dans une famille aisée. Son père est Ferdinand Art et sa mère Constance Luc

Comme elle est intéressée par la peinture, ses parents lui font rencontrer des artistes pour qu'ils la conseillent, parmi eux, les paysagistes tels que Marie Collart et Franz Binjé.

Berthe Art est élève d'Alfred Stevens, à Paris, dont elle fréquente l'atelier pendant une dizaine d'années. Là-bas, elle se spécialise dans la représentation de fleurs et de natures mortes, toutes deux élaborées à la peinture à l'huile et au pastel. Ses peintures sont parfois qualifiées de "natures mortes accessoires", en raison des représentations d'antiquités, de bibelots et de bibelots.

Berthe Art excelle dans le pastel et participe, avec succès, à de nombreuses expositions en Belgique et à l'étranger. Elle allie l'élégance, la perception distinguée et une vigueur d'expression et de coloris ; il y a dans l'établissement des nuances une finesse recherchée. Jamais elle ne cherche à masquer les traces de pastel, donnant à son coup de crayon une force altière.

Elle participe à des expositions dès 1880, en Belgique et à l'étranger : à Londres (Royal Academy, 1896-1898), à Paris (Salon, 1888-1906) et à Munich (Spiegelpalast, 1908). En 1900, elle participe à la rétrospective de l'art belge en 1905.

Elle participa à la création du Cercle des aquarellistes et des pastellistes de Belgique, en 1899. Berthe Art est une des cofondatrices du Cercle des femmes peintres dont Alice Ronner est également membre. Le Cercle est actif entre 1888 et 1893 et organise quatre expositions.

Berthe Art donne aussi des cours de dessin et d'aquarelle aux jeunes filles aisées. Le peintre

français Roger Parent, qui était logé par Berthe Art à Bruxelles, a fait d'elle un portrait conservé au Musée d'Ixelles.

Berthe Art décède à Saint-Gilles le 26 février 1934.

La *Bourse Berthe Art*, alimentée grâce à un legs de l'artiste, est attribuée annuellement à un jeune artiste.

Ses œuvres font partie des collections du Musée royal des Beaux-arts d'Anvers (es aras bleus), des Musées royaux des Beaux-arts de Belgique (Les pavots rouges) , du Broelmuseum) à Courtrai et du Musée des Beaux-arts de Mons, au Musée Boijmans Van Beuningen à Rotterdam (Nature morte avec fleurs) ainsi que des collections de l'État belge.

Alphonse Asselbergs

Alphonse Asselbergs, né à Bruxelles le 19 juin 1839 et mort à Uccle le 10 avril 1916 (à 76 ans), est un artiste peintre paysagiste belge.

Biographie. Alphonse Asselbergs est le fils de l'industriel Henri Asselbergs (1809–1889), ancien combattant de 1830, capitaine Quartier-Maître dans la deuxième Légion de la garde civique, juge au tribunal de commerce, échevin d'Uccle et d'Adrienne–Aline Lequime (1812-1850), tous deux issus de la grande bourgeoisie bruxelloise.

Alphonse Asselbergs travaille dans la manufacture de papier de son père quand, en 1863, il s'oriente vers la peinture.

Il est l'élève d'Édouard Huberti, se lie d'amitié avec Théodore Baron et travaille avec Hippolyte Boulenger et Théodore Fourmois. En 1867, il est membre de *L'École* dite *de Tervueren* et un an plus tard de la Société libre des Beaux-Arts. Asselbergs séjourne dix-huit mois en Algérie en 1873 et 1874 en compagnie du peintre Arthur Bouvier — beau-frère de Léon Lequime —, puis travaille à Barbizon les deux années suivantes. Il a peint beaucoup la Campine limbourgeoise, à Genk et Kinrooi.

Alphonse Asselbergs est enterré au cimetière du Dieweg à Uccle.

Portraits. Son portrait a été exécuté par Eugène Smits (cité Asselbergs à Uccle) ; un autre portrait d'Asselbergs à l'âge de seize ans a été peint par Albert Roberti en 1855.

B

Albert Baertsoen

Albert Baertsoen, né Gand le 9 janvier 1866 et décédé dans la même ville le 9 juin 1922 est un peintre belge. Il a débuté à vingt ans au cercle L'Essor.

Biographie. Albert Baertsoen naît dans une famille d'importants filateurs. Dès l'âge de 15 ans il travaille, tout en poursuivant ses études, dans l'atelier de Gustave Den Duys dont on retrouve l'influence dans ses œuvres. Il poursuit sa formation de peintre avec Jean Delvin. Après avoir dû, un temps assez bref, s'occuper de l'entreprise familiale, Albert pu se consacrer à sa carrière artistique.

À Gand, Baertsoen a toujours habité l'endroit où il a vu le jour. Il a fait de sa maison natale son atelier, et de sa fenêtre il peut voir la rivière qui lui inspirera de nombreux tableaux...

Il expose au salon de Paris de 1887. Après une médaille d'or au salon d'Anvers en 1888, il part à Paris se perfectionner dans l'atelier d'Alfred Roll. Il y reste jusqu'en 1893 avant de retourner au pays.

Le dégel est considérée comme le chef-d'œuvre du peintre belge, cette toile impressionnante frappe par sa vision très réaliste d'un jour d'hiver à Gand, sur les bords de la Lys, que Baertsoen contemplait tous les jours...

En juin 1899, il devient membre de la Société nouvelle de peintres et de sculpteurs fondée à Paris.

Edgar Baes

Edgar Alfred Baes, né à Ostende le 24 juin 1837 et mort à Ixelles le 12 février 1909, est un artiste peintre, graveur, critique d'art et historien de l'art belge.

Biographie. Peintre de scènes historiques, de portraits, de scènes de genre et de marines. Aquarelliste, graveur et critique d'art. Elève aux académies d'Ostende et de Bruxelles. Son style se situe entre romantisme et réalisme. Il travailla le plus souvent en Italie. En 1883, il fut membre fondateur à Bruxelles du Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes.

Émile Baes

Émile Baes, né à Bruxelles le 12 novembre 1879 et mort à Paris 16e le 3 janvier 1953, est un artiste peintre, graveur, illustrateur, critique d'art et écrivain belge.

Biographie. Baes est né à Bruxelles, fils de Charles (Ghislaine Constantin) Baes et d'Hélène Marie Gomber. Son père, originaire de Lokeren, est un graveur sur métal et un peintre sur verre qui exploitait une fabrique de vitraux. Hélène Marie Gomber, originaire de Menen, était la deuxième femme de son père, sa première femme Philomène Van Linden étant décédée en 1876.

Après s'être formé dans sa ville natale et à Paris ainsi que dans l'atelier de Joseph Stallaert, Baes expose ses œuvres dans les principales capitales d'Europe, notamment à Paris où se trouve le portrait, au Musée de l'Armée, du Roi Albert Ier de Belgique, dont il était le peintre personnel. La présentation de ce tableau dont il fit don à la France, a eu lieu le 3 décembre 1932, au cours d'une cérémonie présidée par le président de la République.

Membre de la Société de gens de Lettres de Paris, Charles Baes devint Grand Officier de la Légion d'Honneur. Le 23 Janvier 1929, Officier de l'ordre de Léopold de Belgique.

Il est l'auteur également de textes et de livres concernant la peinture.

Il est le père de Rachel Baes, artiste peintre liée à l'homme politique flamand Joris Van Severen.

Il est membre du jury de Miss France 1936.

Firmin Baes

Firmin Baes est un peintre, illustrateur et affichiste belge né à Saint-Josse-ten-Noode le 19 avril 1874 et mort à Uccle le 4 décembre 1943.

Biographie. Firmin Baes est le fils du peintre décorateur Henri Baes (1850-1920), professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, et d'Héloïse Boly. Il avait deux sœurs, Alice et Irma. Cette dernière épousa le peintre Frans van Holder (1881-1919).

Il est élève de Léon Frédéric à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Il peint des scènes de genre, fut aussi un talentueux portraitiste et utilise principalement le pastel. Alex Salkin écrit : « on est souvent confondu par son habileté dans la composition et par la mise en page » et Eugène De Seyn : « Firmin Baes est un virtuose du pastel, abusant parfois de cette virtuosité ».

Diverses œuvres sont conservées dans les musées de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, de Courtrai et d'Arlon.

Lionel Baes

Lionel Oscar Baes, né en 1839 à Ostende et mort en 1913, est un peintre belge, aquarelliste et graveur (dont la gravure à l'eau-forte).

Biographie. Peintre de portraits, de natures mortes, de paysages et de scènes de genre. Elève aux académies d'Ostende et de Bruxelles. Il devint professeur, puis directeur de l'Académie libre à Bruxelles. Baes traita les sujets les plus divers. Son style se situe entre romantisme et réalisme. En 1883, il fut membre fondateur du Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes. Il exposa aux salons d'Anvers, Bruxelles, Gand, Bruges, Liège et Malines.

Rachel Baes

Rachel Baes née le 1er août 1912 à Ixelles et morte le 8 juin 1983 à Bruges, est une artiste peintre et photographe surréaliste belge.

Biographie. Fille du peintre Émile Baes, Rachel Baes commence très jeune de peindre et subit l'influence de l'expressionnisme flamand. Elle expose en 1929 à Paris au Salon des indépendants, et au Salon des surindépendants. Sa passion amoureuse, à partir de 1935, pour le nationaliste flamand Joris Van Severen, fondateur en 1931 du parti d'extrême droite Verdinaso, ne s'interrompt pas à sa mort en 1940, fusillé par des soldats français, qui la laisse brisée.

En 1945, elle rencontre, à Paris, Paul Éluard qui préface sa première exposition et se tourne vers le surréalisme. Le tableau *Schéhérazade* que peint René Magritte en 1947 est son portrait. Elle rencontre Pablo Picasso, Jean Cocteau et Paul Léautaud. Elle publie en 1951 ses entretiens avec ce dernier, et Léautaud s'opposera de façon formelle, dans une lettre du 4 décembre 1952, à ce qu'elle publie sa prose érotique. D'aucuns considèrent que Baes est la dernière maîtresse de Léautaud, mais les avis des chercheurs divergent fortement à ce sujet.

Rachel Baes fut par ailleurs la compagne du poète surréaliste Hermann Toussaint van Boelaere, fils du poète flamand Fernand Victor Toussaint van Boelaere.

Elle bénéficie du soutien d'André Breton et réalise deux autres expositions en 1953 et 1956. Marcel Lecomte, Paul Colinet, Louis Scutenaire et Irène Hamoir écrivent sur sa peinture.

Rachel Baes s'installe définitivement à Bruges en 1961. Elle expose en 1966 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et publie à Anvers *Joris van Severen, une âme*. En 1976, Louis Scutenaire et Tom Gutt préfacent son exposition à Bruxelles à la galerie Isy Brachot.

Elle est enterrée à Abbeville auprès de Van Severen.

Louis Barnaba

Louis Barnaba, né à Bruxelles le 8 novembre 1826, est un peintre mariniste belge.

Biographie. Il a étudié la peinture à La Haye auprès de Louis Meijer. Il réalisa des scènes de mer ou de bord de mer sur les côtes françaises et anglaises. Il vécut de nombreuses années à [Paris](#) puis à Gand et Ixelles. Il fut actif jusqu'au milieu des années 1880.

En 1864, il participe au Salon d'Anvers avec deux toiles : *Naufrage du Panama. Six hommes de l'équipage sauvés par le Dauphin* et *Marine, gros temps*.

•En 1868, il expose deux tableaux à la Triennale de Gand : *Petit port sur les côtes du Zuyderzee* et *Naufrage sur les côtes de Bretagne*.

•En 1874, il reçoit une médaille à l'exposition de Londres.

•En 1876, il expose trois marines à la prestigieuse American Centennial Exhibition de Philadelphie (en) : *Côte de France*, *Bateaux à terre* et *Coucher de soleil sur la côte anglaise*.

•En 1877, il participe à l'Exposition Triennale de Gand.

•En 1881, à l'Exposition Générale des Beaux-Arts de Bruxelles, il présente deux œuvres : *Arrivée du vapeur Le Folkestone à Boulogne-sur-mer* et *Départ de Douvres*.

Alfred Bastien

Alfred Théodore Joseph Bastien, né à Ixelles (Bruxelles) le 16 septembre 1873 et mort à Uccle (Bruxelles) le 7 juin 1955 (à 81 ans), est un peintre belge.

Biographie. Alfred Bastien étudie à l'Académie royale des beaux-arts de Gand chez Jean Delvin en 1882 et à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles chez Jean-François Portaels en 1891. Ensuite, il étudie aux Beaux-Arts à Paris, où il étudie les peintures de Courbet et de Delacroix. Il fut influencé par les impressionnistes. Comme eux, il focalise sur les effets de lumière et développe un luminisme discret qui caractérise ses aquarelles de paysages, de natures mortes et de portraits.

Il est l'ami et modèle du sculpteur Jef Lambeaux et est membre fondateur du *Sillon* en 1893.

Alfred Bastien épouse une jeune femme dont le nom est l'homonyme de celui de Georgette Leblanc, cantatrice française. Georgette Bastien deviendra cantatrice à son tour et se produira au théâtre de la Monnaie, tout comme son illustre devancière.

Il visite de nombreux pays européens, l'Afrique du Nord en 1897, le Congo belge en 1913 ainsi que l'Inde, le Japon, la Chine et les îles du Pacifique Sud. Pendant cette période, Bastien est également membre du cercle bruxellois *Labeur*.

En 1911, sur instigation du roi Albert, le gouvernement belge commande à Alfred Bastien et à son ami Paul Mathieu le *Panorama du Congo* peinture monumentale destinée à décorer le Palais du Congo belge érigé pour l'*Exposition universelle de Gand* en 1913. Ils passent ainsi quatre mois au Congo voyageant en train et à pied de Matadi à Kinshasa à travers les paysages luxuriants de l'Afrique. Le résultat est une gigantesque fresque de 115 mètres de circonférence et de quinze mètres de haut illustrant la forêt, la montagne, le fleuve et le village indigène.

Bastien s'exile en Angleterre en octobre 1914 avant de s'engager comme volontaire de guerre en 1915. Il sera incorporé au sein de la section artistique de l'armée belge, ce qui lui permet de rencontrer régulièrement le roi Albert et la reine Élisabeth. En 1917, il est détaché auprès du 22^e bataillon de l'armée canadienne, où il peint des tableaux des combats des troupes canadiennes près d'Arras et de Passendale. Il obtiendra le grade de lieutenant.

Une partie de son travail fait partie de la collection d'art militaire Beaverbrook au Musée canadien de la guerre à Ottawa.

Après la guerre, il peint avec Charly Léonard (1894-1953) et Charles Swyncop le *Panorama de la*

bataille de l'Yser (1920-1921).

Vers 1923, puis en 1950, il restaure le *Panorama du Caire* conservé à Bruxelles.

Bastien fait un deuxième mariage avec Alice Johns, surnommée Johnnie.

Il est le peintre et ami personnel du prince Charles.

Bastien est professeur de « peinture d'après nature » à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles de 1927 à 1945. Il aura parmi ses élèves Wu Zuoren (également connu sous les noms de « Ou Sogène » et de « Wu Tso-jen »), qui allait devenir directeur de l'Académie centrale des beaux-arts de Pékin. Pendant cette période, Alfred Bastien occupera à trois reprises le poste de directeur : d'octobre 1928 à janvier 1929, de juin 1929 à octobre 1930 et un mandat de trois ans de septembre 1935 à septembre 1938. Il sera également chargé de l'intérim du cours de peinture de *Paysage* de Paul Mathieu au décès de ce dernier et ce pour l'année académique 1932-1933.

Après la Seconde Guerre mondiale, Alfred Bastien sera brièvement membre du Parti communiste de Belgique, comme l'attestent quelques publications dans le journal *Le Drapeau Rouge*, organe de propagande de ce parti. En 1952, il sera reçu membre de l'*Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*.

En 1898, la *maison du meunier* au Rouge-Cloître à Auderghem vint dans les mains de la famille Bastien. Habitée dans un premier temps par sa sœur Henriette, l'artiste peintre s'y installera lui-même par après. Cette demeure est appelée depuis *la maison de Bastien*. Il faisait partie du groupe informel des *peintres de Rouge-Cloître* qui comprenait entre autres Franz Smeers, Demalander, Albert Pinot et Amédée Degreef.

Parmi ses élèves figurent Georgina Iserbyt, Jean Speliers, Micheline Quintin.

Il est inhumé à Auderghem.

Johan Baudart

Johan Baudart, né en 1961 à Tournai (Belgique), est un sculpteur, graveur et peintre belge.

Biographie. De 1980 à 1982, Johan Baudart étudie la sculpture à l'Académie des beaux-arts de Tournai, il complète sa formation de 1982 à 1984, et étudie la sculpture monumentale à l'Académie de La Cambre à Bruxelles, et suit un apprentissage aux forges de Thieusies (Belgique) et à l'Atelier Pakeshof, fonderie d'Art à Alost (Bruxelles).

Début 1989, il ouvre sa propre fonderie pour réaliser ses œuvres personnelles et collabore avec de nombreux artistes à la réalisation de leurs sculptures. En 1990, il est chargé de cours à l'Académie des beaux-arts de Mons, où il prodigue des cours de techniques de moulage et de fonderie. Il participe en tant que professeur à l'Académie internationale d'été de Libramont en 1998 et devient assistant de supervision aux Ateliers des arts du feu de Bois Duluc en 2002. Depuis 2006, il professe la sculpture (métal, pierre et bois) aux Métiers d'art du Hainaut à Mons. Il collabore en 2008 avec la galerie Qu-Art à Bruxelles et, en 2009, avec la galerie Ode to Art à Singapour (Malaisie). Depuis le début de l'année 2010, il fait partie des artistes permanents de l'agence Virgule Agency de Marie Laranjeira à Paris

Charles Bagniet

Charles Bagniet, né le 27 février 1814 à Bruxelles et mort le 5 juillet 1886 (à 72 ans) à Sèvres, est un peintre, lithographe et aquarelliste belge.

Artiste précoce, formé dès treize ans à l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles, Charles Baugniet connaît le succès grâce à ses portraits et lithographies. Nommé dessinateur du roi des Belges Léopold Ier en 1841, il réalise ensuite de nombreux portraits de la famille royale belge. En 1843, il s'installe en Angleterre et y poursuit sa brillante carrière de lithographe portraitiste. Il quitte Londres pour Paris en 1861 et s'installe définitivement à Sèvres en 1865, où il mène une carrière de peintre de genre avant de mourir en 1886.

Biographie. – Famille et formation. Charles (Benoît Charles Aimé) Baugniet, né à Bruxelles le 27 février 1814, est le fils de Charles Joseph Baugniet, agent d'affaires et d'Adélaïde Françoise Élisabeth Alexandrine Roelens.

Doué précocement pour le dessin, sa mère lui fait suivre des cours particuliers auprès de la peintre Félicité Chamorin, dite Lagarenne.

Charles Baugniet est inscrit à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles entre 1827 et 1829, où il remporte un premier prix d'après la figure antique en 1828. Il étudie également dans l'atelier du peintre Joseph Paelinck. Après ses études, le père de Charles Baugniet le fait entrer au Ministère des Finances où il est lui-même employé. Mais Charles quitte ses fonctions en 1834 et commence un apprentissage de quelques mois dans l'atelier de lithographie d'Antoine Dewasme.

– **Premier succès.** Son premier portrait en lithographie est celui qu'il fait de l'actrice Isabelle Lavry en 1834. Sa réputation s'accroît ensuite grâce à la réalisation de ses premiers portraits dans le magazine *L'Artiste* en 1833. Il figure aux côtés d'un Joseph Schubert parmi les dessinateurs lithographes les plus recherchés.

Il collabore avec Louis Huard de 1835 à 1842 en produisant de nombreux portraits des membres la Chambre des Représentants belges. Tandis que Louis Huard signe seulement huit portraits, Baugniet, signe tous les autres.

Ces œuvres sont suivies entre 1836 et 1840 par une série de portraits d'artistes de son temps intitulée *Les Artistes Contemporains*¹ qui présentent, notamment les portraits de Louis Jéhotte, Louis Gallait, Nicaise de Keyser, Jean-Baptiste Madou, Eugène Simonis, Charles-Louis Verboeckhoven, Horace Vernet, Paul Delaroché et Hippolyte Bellangé. Il réalise également une *Galerie de 19 portraits d'artistes-musiciens du Royaume de Belgique*.

– **Lithographe.** Il est mandé afin de réaliser des portraits de la famille royale belge, ce qui le conduit à être officiellement reconnu comme « dessinateur du Roi » par Léopold Ier, roi des Belges, le 22 juillet 1841.

En 1843, il s'installe à Londres où il devient un portraitiste de premier plan. Sur la recommandation du roi des Belges, Léopold Ier, il réalise le portrait du prince consort Albert.

Charles Baugniet épouse religieusement Marie Antoinette Hony à Saint-Marylebone le 11 juillet 1844. Le mariage civil a lieu à Schaerbeek, le 4 novembre 1847. Cet arrangement matrimonial curieux s'explique sans doute par le fait que Marie Antoinette Hony, lors de son mariage avec Baugniet en 1844 n'était que très fraîchement divorcée de Jean Désiré Montagney, dit Artôt, timbalier et organiste au théâtre royal de la Monnaie et dont elle a un fils, Maurice né en 1841.

À Londres, Baugniet réalise, entre autres, le portrait de Charles Dickens et du compositeur français Hector Berlioz. Baugniet est également connu pour avoir participé à la création du premier timbre-poste belge, mis en circulation le 1er juillet 1849. Le timbre représente le roi Léopold Ier d'après le portrait que Charles Baugniet avait réalisé quelques années auparavant. Ces timbres de deux valeurs différentes: 10 et 20 centimes, sont connus sous le nom d'épaulettes. Les portraits du roi par Baugniet sont également repris pour d'autres timbres du souverain belge, de type « médailles » jusqu'en 1861.

En 1865, Charles Baugniet lègue une collection de près de 1800 portraits lithographiés à la bibliothèque royale de Bruxelles.

– **Peintre de genre.** En 1858, Charles Baugniet s'essaie à la peinture de genre (scènes d'intérieurs)

et rencontre un premier succès avec son tableau *La jeune camériste* (Victoria & Albert Museum). Confronté à la popularité du portrait en photographie, Baugniet décide progressivement d'abandonner la lithographie pour se consacrer à la peinture à l'huile. Il réalise son tout dernier portrait lithographié en 1864. Baugniet se focalise sur la production de peintures illustrant l'élégance du Second Empire, un genre qui bénéficiait alors d'une grande popularité. Dès 1863, Baugniet envoie régulièrement des œuvres, dues à son « pinceau élégant et gracieux » au salon de Paris. Ses tableaux sont remarqués par les marchands d'art Adolphe Goupil à Paris et Michael Knoedler à New York et vont bientôt ornés les collections des grands mécènes américains que sont Henry Vanderbilt, Theron R. Butler, Henry Hilton ou encore Charles Stewart Smith. Le succès lui permet de se construire une villa dans la commune de Sèvres en 1864. Il est rapidement rejoint dans cette commune par ses deux nièces par alliance: la mezzo-soprano Désirée Artôt et sa sœur cadette Antoinette Artôt, ainsi que leurs maris, qui se font également construire des villas.

C'est à Sèvres, chez sa nièce Désirée Artôt, 11 impasse des Closeaux, qu'il meurt, d'une mauvaise bronchite, le 5 juillet 1886, à l'âge de 72 ans. Sa dépouille mortelle est rapatriée en Belgique où l'artiste est inhumé (cimetière de Saint-Josse-ten-Noode).

Marcel-Louis Baugniet

Marcel-Louis Baugniet, né à Liège (Belgique) le 18 mars 1896 et mort à Bruxelles le 1er février 1995, est un artiste belge d'avant-garde considéré comme l'un des plus importants du pays.

En plus de son activité de peintre, il réalise des collages, des décors, des affiches, des tapisseries, des illustrations de publicités, de la céramique et est créateur de meubles. Il est aussi critique d'art.

Biographie. Après sa scolarité, Marcel-Louis Baugniet étudie à l'académie de Bruxelles, où il a comme condisciples Paul Delvaux et René Magritte, puis se rend à Paris où il rencontre, entre autres, Ossip Zadkine et Fernand Léger. En 1920, Fernand Khnopff lui donne cours à l'Atelier Libre situé rue Veydt à Bruxelles. En 1922, il retourne à Bruxelles, où il se lie avec Felix De Boeck et Victor Servranckx.

Cette même année, lors d'une conférence du danseur Raymond Duncanil — frère de la célèbre danseuse américaine Isadora Duncan — Marcel-Louis Baugniet fait connaissance de la chorégraphe et artiste Marguerite Acarin. Baugniet la prend pour modèle et l'épouse le 31 octobre 1923. Il lui invente le nom de scène d'Akarova. En 1928, le couple se sépare, mais Baugniet continue de travailler sporadiquement pour Akarova en créant décors et costumes pour ses spectacles.

Baugniet dessine des illustrations de couvertures de partitions pour les éditions de musicales F. Lauwerijns et A. Isaÿe. Après 1945, il ne réalise quasiment que des collages et des dessins de meubles. Il possédait une boutique à Bruxelles dans laquelle il vendait ses créations.

Marcel-Louis habitait au Jardin du Roi à Ixelles et est resté toute sa vie voisin d'Akarova.

François-Charles Bazelaire

François-Charles L. Bazelaire est un plasticien (peinture) d'origine française, né à Lille (France) le 7 janvier 1944, fils aîné d'une famille lorraine de vieille souche. Fils de Jacques A. Bazelaire (1914-1985), dont le père, Charles Bazelaire (+1916) a notamment fondé la société des Eaux de Vittel, et de Gabrielle L. Florin (1921-2012), fille cadette d'une famille picarde d'industriels de la laine, artiste. François-Charles vit et travaille à Bruxelles.

Origine de la famille Bazelaire. Les Bazelaire pourraient tirer leur nom d'une origine bâloise. À une douzaine de lieues de Bâle, vers 1336, Albrecht Baseler, chevalier, tenait de l'évêque de Strasbourg un fief faisant partie du Haut-Mundat dans l'actuel Haut-Rhin. Les Bazelaire étaient établis dès le xve siècle dans les Ardennes françaises, dans le Comté de Chiny. Voir l'article Célestin de Saint-Dié.

L'enfance et l'adolescence. François-Charles naît à Lille (France/nord) le 7 janvier 1944. Fils de Jacques Amédée Bazelaire (Vittel, 1914-1985), et de Gabrielle Léa Florin (Tourcoing, 1921-2012). François-Charles est le deuxième enfant d'une fratrie de quatre: deux filles, Anne (1943) et Christine (1945), et un frère cadet, Dominique (1946).

L'enfance des jeunes Bazelaire se passe dans le bonheur retrouvé, serein et paisible, de l'après-guerre. Une enfance heureuse qu'il passe à Lille et à Belœil (Belgique), aux pieds du Château où son père Jacques travaille avec Son Altesse le prince Antoine de Ligne. Puis Ath, deux années, où sa mère Gabrielle ouvre une galerie d'art et y expose des artistes locaux mais aussi ses céramiques et sa peinture. Ensuite c'est Bruxelles, où la famille s'installe pour quelques années. François rejoint les louveteaux de la 38e scout de Ste Alène Saint-Gilles, avant de rejoindre Namur. François a 12 ans. Il fréquente très assidûment les scouts, et y poursuit ses études secondaires.

En 1963, il n'a pas 20 ans, il est appelé sous les drapeaux et incorporé à Arras (France). La paix juste revenue en Algérie, il y fait un séjour d'un an au 30e BCP. Il est sergent, officier des effectifs et travaille aux côtés du général de la division en vue du rapatriement des troupes en France. Il fait ensuite un séjour de quatre mois en Allemagne, dans la Forêt-Noire avec son régiment. Démobilisé, il rentre en Belgique en juin 1964.

Le monde des affaires et la galerie Cimaïses. François-Charles rentre en Belgique en octobre 1964 et se lance dans la vie des affaires. Des multinationales telles que Gestetner, Rank Xerox, SCM Corp. et Nashua le forment au management pendant une douzaine d'années. En 1975 François-Charles se lance dans les Ressources Humaines (recrutement) et, en 1976 ouvre, à 32 ans, un cabinet de consultants qui travaille pour de grands groupes industriels belges et internationaux. C'est un succès. En 1979 il est diplômé du CEPAC, MBA de la Solvay Business School à Bruxelles.

En 1980, parallèlement à ses affaires, il ouvre sur les 275 m² de locaux du 1er étage du 73 de la rue Defacqz Ixelles, une galerie d'art, CIMAISES, qu'il inaugure en accrochant aux cimaises le jeune plasticien Serge Van de Velde en la présence de son ami l'ambassadeur de France, son Excellence Monsieur Francis Huré, alors en poste à Bruxelles, nombre de personnalités et artistes amis dont Maurice Frydman, plasticien français (1928). Il expose et collectionne pendant quelques années des artistes abstraits tels Maurice Wijckaert, Louis Van Lint, Jan Cobbaert (prix de Rome en 1937), mais aussi de grands nus d'Édouard Pignon, et des artistes tels Camille de Taeye, Christian Rolet (Prix de Rome), Lionel Vinche, César Bailleux, notamment.

Jusqu'en 1993, ses affaires se développent, dans la recherche et le recrutement de cadres et de dirigeants, mais aussi dans l'immobilier. Très exposé dans de vastes projets, la crise de la première guerre du Golf (1992/1993) le touche très durement au cœur de ses affaires.

Pendant toutes ces années, il fréquente artistes et peintres, amis collectionneurs, musées et galeries. Il rencontre assidûment Serge Goyens de Heusch, antiquaire, historien de l'art et galeriste réputé, ami de longue date, qui l'a initié et ouvert à la peinture contemporaine.

Les Arts Premiers d'Afrique. Dès la fin des années 1990, François-Charles développe également un intérêt majeur pour les Arts Premiers d'Afrique et commence une collection en fréquentant marchands, musées, expositions, galeries et collectionneurs amis. Depuis le début de l'année 2012 François-Charles est consultant (expert) et organise des ventes publiques avec des partenaires français, notamment avec la Maison Goxe-Belaïsh à Enghien-les-Bains, près de Paris.

La carrière artistique. Collectionneur acharné depuis toujours, baigné dans le monde de l'art

depuis l'enfance, passionné, c'est à la charnière des années 1990/2000 que Bazelaire se saisit des pinceaux, affronte la toile blanche, et s'engage résolument dans la peinture. Bazelaire fréquente alors très assidûment l'Académie Royale de Watermael-Boitsfort, où il peint de grands nus sur modèles vivants, mais aussi celles d'Ixelles en sculpture et de Saint-Gilles en sculpture également. Peintre établi depuis, Bazelaire développe, depuis 2005, notamment dans son atelier de Forest (1190 Bruxelles), un travail dans la mouvance non-figurative.

Influences côté peinture. Comme quelques-uns de ses contemporains en Belgique et en France, Bazelaire se revendique plus particulièrement du mouvement lié à l'abstraction lyrique. Proche des tachistes au début de sa carrière et des expressionnistes abstraits de la seconde moitié du **xxe** siècle, ses influences le situent autour des Jackson Pollock et Willem de Kooning, Robert Motherwell, Johan Mitchell et Sam Francis par ses choix de couleurs et sa gestuelle d'une grande liberté, mais aussi des belges Englebert van Anderlecht, Louis Van Lint, Antoine Mortier, Maurice Wyckaert, des Français Nicolas de Staël, Olivier Debré, Gérard Schneider de même que d'artistes contemporains tels les français Michèle Desterac ou Thibaut de Reimpré, notamment, pour ne citer qu'eux.

Travail actuel. Bazelaire travaille surtout l'acrylique et l'huile. Loin de tout phénomène de mode, Bazelaire s'attaque à la toile blanche avec pinceaux, palettes et autres couteaux dans une gestuelle puissante, sans a priori, traduisant dans l'instant ses émotions, sa fragilité, sa complexité, mais aussi parfois ses délires. Vibrations et force des couleurs, qui s'accordent ou se désaccordent, sont les gammes chromatiques qu'il nourrit de l'énergie qui est en lui, de la lumière qui est l'une de ses principales sources d'inspiration avec la musique intérieure qui l'habite. Faisant totalement abstraction de l'environnement lorsqu'il entre en peinture, Bazelaire puise dans cette prise de distance, dans sa solitude et les longs silences qui lui sont nécessaires, l'acuité, la pertinence et la liberté de son langage pictural qui lui est tellement personnel.

Expositions. Bazelaire fait quelques expositions dans des lieux privés et son premier Parcours d'Artistes de Saint-Gilles en mai 2008 chez l'un de ses amis peintres, Michel Mettewie, dans l'atelier de la rue de Neuchâtel. En septembre de la même année, le succès le poussant, François-Charles officialise ses choix dans la peinture en faisant une "Porte Ouverte" dans son atelier de Forest à Bruxelles où il accueille famille et amis, et aussi ses premiers collectionneurs.

2010: vaste exposition rétrospective solo d'une sélection de 65 œuvres des dix dernières années dans la galerie Michel VOKAER (Parcours d'Artistes mai-juin 2010) où Bazelaire installe une réplique de son atelier et y peint; exposition à la galerie Marc WITHOFS (2010); sur l'invitation de son ami François Decarpentrie, en décembre 2010-janvier 2011, accrochage chez Zaabär, chocolatier-épicer bruxellois bien connu, dans un vaste lieu original.

2012: Exposition à la galerie L'ART sans Costard (1000 Bruxelles) en janvier; nouvel accrochage chez Zaabär du 14 février au 30 juin; en mai, troisième Parcours d'Artistes de St Gilles au 32 rue du Métal où Bazelaire accroche une vingtaine de toiles très récentes, installe un "atelier temporaire" et y peint, avec force, de grands formats très gestuels inspirés par sa rencontre avec sa nouvelle compagne.

Euphrosine Beernaert

Euphrosine Beernaert, née à Ostende le 11 avril 1831 et décédée le 7 juillet 1901 à Ixelles, est une peintre paysagiste belge. Son style, caractérisé par un sentiment de solitude, de mélancolie et d'abandon, une palette réduite de couleurs, avec des gris subtils, est parfois qualifié de réalisme romantique. Elle est une des rares femmes artistes de l'époque qui ait connu la célébrité durant toute sa carrière. Après sa mort, elle tombe dans l'oubli jusqu'à un regain d'intérêt depuis les années 1990.

Biographie. – Jeunesse et formation. Euphrasina Josepha Beernaert est née à Ostende le 11 avril

1831 dans une famille de la haute bourgeoisie. Son père est Bernard Beernaert (1795-1862), fonctionnaire au Service de l'Enregistrement et des Domaines, et sa mère Euphrosine-Josèphe Royon (1809-1888). Elle est la sœur d'Auguste Beernaert, premier ministre de Belgique et prix Nobel de la paix (1829-1912). La famille Beernaert habite successivement à Dinant, Namur, Louvain et Schaerbeek à partir de 1850, en fonction des affectations du père.

Euphrosine Beernaerts est élevée en français. Elle montre très tôt des dispositions pour la peinture de paysage et ses parents l'encouragent dans cette voie, particulièrement sa mère qui lui enseigne le dessin.

Après s'être formée auprès de Ferdinand Marinus (1808-1890) à Namur et de Pierre-Louis Kuhnen (1812-1877) à Bruxelles, elle se perfectionne sous l'influence du peintre animalier Louis Robbe en 1862. Pierre-Louis Kuhnen la considère comme une de ses meilleures élèves.

Elle commence par peindre des paysages romantiques (levers de soleil, ambiances du soir, ciel orageux) dans un style proche de Ferdinand Marinus, puis elle adopte un style plus réaliste dès l'âge de seize ans.

Euphrosine Beernaert fait des débuts en 1848 au Salon triennal de Bruxelles. Au Salon suivant, en 1851, elle est accueillie favorablement par la critique avec deux paysages romantiques bourgeois : "Mémoire de la Meuse ; coucher de soleil" et "Paysage de montagne à l'approche d'un orage", deux paysages romantiques. Les deux peintures montrent encore l'influence de Ferdinand Marinus.

Dans les années 1853-1859, Euphrosine Beernaert effectue plusieurs voyages d'études, souvent en compagnie de son frère Auguste Beernaert, en France, en Italie et en Allemagne mais on en retrouve peu de traces dans son œuvre. La Campine belge, la vallée de la Meuse, les bords de l'Escaut ou de la Mer du Nord, les coins de Hollande ou de Norvège ont sa prédilection.

Elle connaît le succès à partir de 1870 et la peinture, qui n'était jusque là qu'un loisir, devient son métier⁴. Grâce à Louis Robbe, Euphrosine Beernaert commence à représenter des paysages et des animaux de manière réaliste. Mais ses tableaux conservent une composante romantique qui font qualifier son style de "réalisme romantique".

En 1867, Euphrosine Beernaert obtient une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris et expose ensuite dans plusieurs salons à Bruxelles, Le Havre, Lyon, Vienne, [Philadelphie](#).

En 1876-1877, Euphrosine Beernaert visite la Norvège et en rapporte un certain nombre d'études. En 1877, Le peintre reçut un grand honneur en 1877 lorsque la reine Marie-Henriette lui achète "Scheldt Banks in Temse".

L'année suivante Euphrosine Beernaert emménage avec sa mère dans une villa à Ixelles, au 20 rue du Buisson, qui devient un lieu de rencontre pour de nombreux artistes.

Bien qu'elle se soit toujours abstenue d'appartenir à des associations artistiques, elle devient en août 1883 membre du Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes à Bruxelles, un cercle conservateur de peintres traditionnels.

En 1887, Léopold II achète *Rive de l'Escaut à Hoboken*, à la suite d'une exposition à Bruges.

Sa mère, avec qui elle a toujours vécu, décède en 1888.

Son chef-d'œuvre incontesté "Porte d'entrée du monastère de Schilde" est achevé en 1890. Ce tableau est un point d'orgue de la peinture de paysage belge du XIXe siècle : une composition audacieuse avec un arbre robuste au centre, une vue sur les prés et la forêt à gauche, un plan d'eau couvert de plantes aquatiques à droite, derrière, la porte du monastère. Malheureusement, cette œuvre arrive trop tard : même l'impressionnisme a déjà dépassé son apogée. La toile, prêtée par les musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles au musée d'Ostende, a disparu avec de nombreux autres tableaux d'Euphrosine Beernaert lors de l'incendie de l'hôtel de ville en mai 1940 à la suite des bombardements.

Euphrosine Beernaert est également mécène et formatrice. Elle enseigne notamment à Anna Boch mais leurs styles sont trop différents et celle-ci la quitte assez rapidement pour poursuivre ses études avec Isidore Verheyden. En 1895, elle intervient comme médiatrice entre l'amateur d'art Léon Gauchez et l'État belge pour l'achat de trois panneaux de Hans Memling : "Le Christ aux anges chanteurs et musiciens". Les tableaux sont finalement achetés par le courtier d'Euphrosine Beernaert, qui intervient pour une partie considérable du prix, pour le Musée des Beaux-Arts d'Anvers. Plus tard elle fait don aux Musées des Beaux-Arts de Bruxelles de tableaux de Joshua Reynolds, John Astley, Henry Raeburn, Denis Van Alsloot, Adriaen Van Utrecht, Jan Van Kessel et de sculptures d'Augustin Pajou, Louis-Jean Vasse et Louis-Philippe Mouchy.

Très malade, elle vit ses dernières années dans l'isolement et ne participe plus activement à la vie artistique.

Euphrosine Beernaert décède le 7 juillet 1901 à Ixelles, des suites d'une longue maladie cardiaque.

De nombreuses personnalités importantes viennent saluer sa dépouille : ministres, ministres d'État, représentant du roi et un grand nombre d'artistes. Le cardinal Goossens célèbre la messe funéraire. Elle est enterrée au cimetière de Boitsfort.

Après sa mort, Auguste Beernaert fait don de nombreux tableaux de sa succession aux musées de Bruges (1903), Bruxelles (1901) et Ostende (1901).

– **Style.** Sur de nombreux tableaux d'Euphrosine Beernaert, domine le sentiment de solitude, de mélancolie et d'abandon, elle représente rarement de figures humaines dans ses paysages. A partir de 1862, elle s'éloigne du style romantique hérité de Ferdinand Marinus et développe son style propre. Elle commence à travailler dans la nature, terminant ses esquisses en atelier. Désormais sa palette se limite au gris-brun et gris-vert, toutes les couleurs sont tamisées.

De 1865 à 1890 son œuvre atteint sa maturité : des paysages décoratifs dans un style nerveux, avec une coloration claire et aérienne, des nuances subtiles et des nuances de couleurs tamisées. Les roseaux au premier plan sont également typiques de cette période. Après 1890 environ jusqu'à sa mort en 1901, ses tableaux ont un style plus pur, dépouillé de tout superflu. Sa maladie l'oblige à reprendre des études en atelier, mais celles-ci sont désormais baignées d'une lumière argentée qui rend ses paysages plus légers que jamais. Les nouveaux courants de la peinture lui paraissent trop modernes pour qu'elle les suive.

Elle a été une artiste célèbre tout au long de sa vie, mais est rapidement oubliée après sa mort. Son nom disparaît des livres sur l'histoire de l'art du XIXe siècle. Ses œuvres se retrouvent dans la réserve de nombreux musées. Ces dernières années, il y a cependant un regain d'intérêt pour ses toiles. Dans les rares occasions où une de ses œuvres est apparue aux enchères, des prix décentes ont été payés. En 1990, le Musée des Beaux-Arts d'Ostende lui consacre une exposition rétrospective.

Gabriel Belgeonne

Gabriel Belgeonne, né à Gerpinnes en Belgique en 1935, est un maître-graveur (eau-forte, bois, lithographie), peintre, auteur de cartons de tapisseries et de vitraux belge.

Biographie. En 1963, il est diplômé de l'Académie de Mons (Hainaut). Il pratique une peinture qu'il abandonne dès 1964. Il rencontre Gustave Marchoul et découvre la gravure. Son intérêt pour la trace, l'empreinte, la perte de sens des signes plastiques, l'allusif le font revenir à ses premières amours : une peinture abstraite à mi-chemin entre la matière et l'insaisissable. Dans son travail plastique il recherche des alphabets de forme sur l'espace du papier, Gabriel Belgeonne s'inscrit dans le prolongement de l'abstraction lyrique.

En 1970, il fonde les Éditions *Tandem*, de livres d'artiste. De 1965 à 1970, il est membre de Cap d'Encre aux côtés de René Carcan, Francis De Bolle, Marc Laffineur, Gustave Marchoul, André

Toussaint et Jules Lismonde, le secrétaire étant Philippe Roberts-Jones. Il fonde également, en 1970, "Gravures Tandem" et avec André Lamblin en 1976 la biennale internationale de gravure de Condé-Bonsecours (1976-1984).

Membre fondateur du Centre de la gravure et de l'image imprimée de la Communauté française de Belgique, il est professeur de gravure à l'Académie de Mons à partir de 1976, et de 1990 à 2000 à l'ENSAV, La Cambre, Bruxelles.

Belgeonne a reçu de nombreux prix nationaux et internationaux. Il a représenté la Belgique, en 1989, lors de la Biennale de São Paulo.

Aujourd'hui à la retraite de l'enseignement, il continue ses activités et la promotion d'autres d'artistes en étant la cheville ouvrière des éditions Tandem.

Hubert Bellis

Josse-Lambert (Hubert) Bellis, né à Bruxelles le 6 janvier 1831 et mort à Schaerbeek le 16 avril 1902, est un artiste peintre et peintre décorateur belge. Il réalise principalement des natures-mortes.

Biographie. Fils de Jean Lambert Bellis et de Jeanne Marie Possé (ou Gossé), Hubert Bellis étudie de 1846 à 1857 à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles où il fut élève de François-Joseph Navez et de Henri de Coene.

Bellis se marie avec Ernestine Josephine Haentjens et s'installe comme peintre décorateur. Il fonde une entreprise avec son frère Charles-Louis en 1857 au n° 31 du quai au Bois à Brûler à Bruxelles.

En 1858, il crée *L'Effort*, un atelier libre pour artistes peintres au premier étage de l'entreprise.

Le futur peintre renommé Guillaume Vogels est engagé comme décorateur par les frères Bellis. Il devient élève de l'école de peinture, tout comme entre autres Jean-Baptiste Degreef.

Bellis voyage beaucoup, tant en Belgique qu'à l'étranger, pour la réalisation de contrats liés à son entreprise. En 1883, il effectue un voyage à Amsterdam en compagnie de James Ensor et de Guillaume Vogels.

Hubert Bellis remporta une notoriété après 1875 avec ses natures-mortes réalistes et quelques portraits. Ses natures-mortes sont composées de fleurs, de fruits et de crustacés. Ses premières réalisations étaient plus conventionnelles. Au fur et à mesure de l'évolution de sa carrière, il se libéra des compositions surchargées et peignit des natures-mortes sans ornements. Ces nouvelles compositions renforcèrent sa renommée. Il peignit des roses, des géraniums ou des chrysanthèmes dans des pots bruns et sales, des oursins et crevettes fraîchement pêchés sur des simples assiettes, ou les restes d'une fête de carnaval.

La Chrysalide. Hubert et Charles-Louis étaient membres de *La Chrysalide*, une association bruxelloise d'artistes regroupant de nombreux jeunes. Hubert Bellis participa aux quatre salons organisés par ce cercle artistique en 1876, 1877, 1878 et 1881.

Divers. Hubert Bellis habitait en fin de vie au n° 21 de la rue Van Dyck à Schaerbeek.

•Léon Mignon réalisa une statuette représentant Hubert Bellis.

•Son frère Charles-Louis Bellis peignait des paysages et des marines. Il s'installa en 1886 à Lissewege et plus tard à Heist. Il fut cofondateur du "Cercle artistique d'Ostende" en 1894.

Émile Berchmans

Émile Berchmans, né le 8 novembre 1867 à Liège et mort le 5 novembre 1947 à Bruxelles, est un peintre, dessinateur, illustrateur et graveur liégeois. Il est surtout l'un des principaux affichistes belges au tournant du ^{xx}e siècle.

Fils du peintre Émile-Édouard Berchmans, le jeune Émile montre rapidement une prédisposition pour les arts plastiques. Il étudie à l'Académie royale des beaux-arts de Liège de 1882 à 1888, et, en parallèle, il aide son père dans la réalisation de divers projets de plafonds et de panneaux décoratifs. C'est alors le début d'une longue et fructueuse carrière artistique, qui se développe principalement en région liégeoise et se poursuit jusqu'en 1934. Sa carrière artistique, Émile Berchmans la mène de front avec celle de professeur (1904-1934) puis directeur (1931-1934) à l'Académie royale des beaux-arts de Liège. Il se retire à Bruxelles à partir de 1934.

Artiste pluridisciplinaire, il se distingue dans l'utilisation de divers types d'art plastique : dessin, pastel, peinture à l'huile, aquarelle, gravure, lithographie, affiche et illustration, et de multiples formes d'expression artistique : l'Art nouveau et le japonisme, qui sont surtout présents dans les affiches et les thèmes mythologiques, le réalisme, l'intimisme et l'impressionnisme, que l'on retrouve particulièrement dans sa peinture de chevalet, et le symbolisme qui imprègne l'ensemble de sa création artistique. Il réalise plus de 380 œuvres, dont la peinture murale qui orne depuis 1903 le plafond de l'Opéra royal de Wallonie, l'affiche réalisée en 1896 pour l'*Association pour l'encouragement des beaux-arts de la ville de Liège*, reproduite dans *Les Maîtres de l'affiche*, ou encore la lithographie *Renouveau*, publiée en 1897 dans *L'Estampe moderne*.

Biographie. – Jeunesse et formation (1867-1888). Émile Berchmans naît le 8 novembre 1867 à Liège, en Belgique. Il est le fils du peintre Émile-Édouard Berchmans, frère du sculpteur Oscar Berchmans, neveu du peintre et professeur Henri Berchmans, et cousin du sculpteur Jules Berchmans.

Comme le décrit Maurice des Ombiaux : « Dès sa plus tendre enfance, Émile Berchmans vit donc dans une atmosphère d'art. Il joue avec les couleurs qu'il trouve dans la maison. [...] Ses parents habitaient aux portes de Liège, une maison de la route de Campine, à coté d'un relais de diligence. Les chevaux tout harnachés qui attendaient immobiles, l'arrivée de la patache, le remplissaient d'admiration. Le visage collé à la grille, il les regardait longuement, puis essayait de les dessiner, voire même de les peindre. Et comme il n'arrivait pas à les reproduire aussi bien qu'il l'aurait voulu, il attendait le retour du père pour solliciter une aide. [...] Mais il ne se découragea pas pour cela ; on ne le voyait jamais que crayonnant ou peinturlurant. ».

Il va étudier à l'Académie royale des beaux-arts de Liège dès 1882, où il est l'élève d'Adrien de Witte, et en même temps il esquisse pour son père des projets de plafonds et de panneaux décoratifs. Il s'adapte bien aux exigences du métier de décorateur, sachant utiliser différentes formes d'art plastique pour satisfaire aux commandes. D'esprit curieux, il se renseigne également sur tout ce qui se fait en la matière en Angleterre, en France et en Allemagne.

– **Découverte de la gravure, premières affiches et *Caprice revue* (1888-1890).** Il participe à la courte aventure (décembre 1887 - mai 1889) de *Caprice revue*, « un hebdomadaire artistique de 8 pages, où les poèmes, les nouvelles et les billets d'humeur côtoient des critiques artistiques et théâtrales et des chroniques mondaines ». Sur les 76 magazines publiés, 28 sont agrémentés d'une planche de bande dessinée en quatrième de couverture. Ces planches sont illustrées par un groupe de jeunes artistes de la maison Bénard, fondateur de la revue : Armand Rassenfosse, Auguste Donnay, Ernest Marneffe et enfin Émile Berchmans, qui sont tous alors âgés de vingt à vingt-cinq ans. Georges Marc en est le rédacteur en chef, puis il est remplacé par Maurice Sivilie, qui est alors co-directeur de la revue littéraire *La Wallonie*.

Émile Berchmans livre quatre planches pour *Caprice revue*, elles sont « toutes muettes, aux chutes cruelles et violentes ». Frédéric Paques offre quelques détails supplémentaires : « Ainsi, dans *Le faro ou le robinet mal placé* (7 juillet 1888), un cafetier enfonce dans son crâne le robinet qu'il

destinait à un tonneau et dans *Un accident pan pan... pan pan* (11 février 1888) une acrobate est coupée en deux par le fil sur lequel elle faisait un numéro d'équilibriste. Berchmans explore différentes possibilités graphiques : cases rondes ou carrées, voire absence de cases, rendus en aplats noirs, grisés ou hachures. Il développe un style graphique personnel qu'on aurait aimé voir s'affiner. ».

En 1888, une fois ses études à l'Académie achevées, il se réunit chaque semaine avec François Maréchal, Armand Rassenfosse et Auguste Donnay, et, ensemble, ils s'initient à la gravure sous la tutelle d'Adrien de Witte. Durant cette période, il fait des essais à l'eau-forte, la pointe sèche, l'aquatinte, le vernis mou, mais aussi la lithographie et l'illustration. Cette même année, il présente sa première exposition à l'*Association pour l'Encouragement des Beaux-Arts*, et commence à créer, avec Armand Rassenfosse, des affiches pour l'imprimerie d'Auguste Bénard à Liège.

– **Émile Berchmans : affichiste, peintre décorateur et illustrateur (1890-1904).** Émile Berchmans réalise la plus grande partie de sa carrière dans la région de Liège et y effectue de nombreux travaux de décoration dans des édifices privés et publics. Il décore la coupole de l'église Saint-Michel à Aix-la-Chapelle ainsi que plusieurs grands plafonds : celui du foyer et de la salle de spectacle du Grand-Théâtre de Verviers, celui d'une des salles du Casino de Spa et surtout celui du Théâtre Royal de Liège qu'il peint en 1903 (son frère Oscar Berchmans réalise le lustre). Il collabore avec Gustave Serrurier-Bovy à la décoration du château de la Chapelle-en-Serval, près de Compiègne, en 190. Ce dernier est engagé pour meubler le château et réalise, entre autres, un piano, qui est exposé au Grand Curtius. Émile Berchmans y réalise les panneaux peints du piano ainsi que du casier à musique. Il est également l'auteur de l'affiche imprimée chez Bénard pour le magasin de Bruxelles de la maison Serrurier-Bovy.

Il signe des lithographies illustrant, en 1902, une nouvelle édition traduite par Jules de Marthold des *Dialogues des Courtisanes* de Lucien de Samosate. Il illustre les *Paroles d'un croyant* de Félicité de La Mennais et réalise des dessins originaux (en-têtes, culs-de-lampe, lettrines) pour le magazine *La Plume* de Léon Deschamps durant de nombreuses années. Il collabore aussi à la *Revue illustrée*.

Avec Armand Rassenfosse et Auguste Donnay, il devient l'un des principaux affichistes de l'imprimerie d'Auguste Bénard à Liège : la collaboration entre les trois artistes liégeois et l'imprimeur français est à la base d'une production graphique à l'avant-garde de l'art de l'affiche en Europe à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, comme le décrit M. Demeure de Beaumont dans le *Petit Bleu* en 1897: « Ils ont, par les moyens les plus simples, avec des éléments presque rudimentaires, exprimé tout leur art national, presque la quintessence de son génie et ainsi se sont placés au summum de l'*Affiche belge*. ».

En 1892, il est le premier président du Royal Football Club de Liège. En 1896, il épouse Joséphine Pieper, héritière de la fabrique d'armes *Établissements Pieper* de Herstal, qui, de plus, produit des bicyclettes et des motocyclettes. Le couple a une fille en 1899, Marcelle, qui mourra alors qu'elle est à peine âgée de 30 ans, en laissant deux enfants, Jean et Jeanine. En 1902, il réalise *Jeunesse*, peinture à l'huile qui fait partie des collections du Musée des beaux-arts de Liège.

Il expose régulièrement durant cette période : au *Cercle des Beaux-Arts* de Liège³, aux salons de La Libre Esthétique en 1895, 1896 et 1899, et aussi au Salon des indépendants de 1899 à Paris.

– **Carrière à l'Académie des beaux-arts de Liège (1904-1934).** En 1904, Émile Berchmans est nommé professeur de composition historique et de modèle vivant à l'Académie royale des beaux-arts de Liège, assure les cours de peinture et d'arts décoratifs à partir de 1922, et il y crée aussi le cours de croquis, qui disparaît à son départ de l'Académie. Il est désigné comme directeur de l'Académie en 1930, exerçant cette fonction de 1931 à 1934.

Il poursuit également son activité artistique durant cette période. Il illustre le frontispice du *Catalogue officiel de la section belge* et le *Diplôme de Médaille d'Or* de l'Exposition universelle de Liège de 1905. Durant cette dernière, il expose deux

peintures, *Mélancolie et Vision*, à l'*Exposition internationale des Beaux-Arts*. En 1907, il effectue un dessin pour la couverture de l'ouvrage *Les Farces de Sambre-et-Meuse* de Maurice des Ombiaux. En 1910, il travaille avec Gustave Serrurier-Bovy à la décoration du Château Wiser à Embourg. Enfin, il est membre du comité organisateur de l'Exposition Internationale de Liège en 1930.

Parallèlement, il continue jusqu'en 1934 son activité d'affichiste pour l'imprimerie d'Auguste Bénard, dirigée par Armand Rassenfosse à partir de 1907, au décès de l'imprimeur.

En 1907, Maurice des Ombiaux fournit l'un des rares commentaires sur la personnalité de l'artiste : « Au premier abord il apparaît réservé et même froid. Et l'on se demande si c'est timidité ou raideur. Ce n'est ni l'une ni l'autre. Si on cherche à démêler ce qui se passe derrière ces yeux qui vous scrutent, on s'aperçoit que cet homme porte en soi un sentiment très haut de sa dignité et qu'il n'entend point galvauder sa cordialité, qu'il déteste les phraseurs, les braillards, les louanges vulgaires et les intempérances de la familiarité liégeoise. Il ne se donne point facilement. Sa retenue ne sert donc qu'à éloigner les importuns, mais dès que l'on a acquis sa sympathie, on constate vite combien sa nature est fine et vibrante. Son amitié est pleine de prévenance et de délicatesse et l'on sent qu'elle est loyale et sûre. Berchmans est d'une grande distinction d'esprit et de sentiments, s'il parle peu, l'effusion de ses regards est plus significative que bien des mots et des phrases. ».

– **Dernières années à Bruxelles (1934-1947)**. En 1934, il se fixe à Bruxelles, où il meurt le 5 novembre 1947. Il est inhumé au cimetière de Robermont à Liège.

Œuvre. – Style et techniques artistiques. Émile Berchmans se distingue dans de nombreuses disciplines : dessin, pastel, peinture à l'huile, aquarelle, gravure, lithographie, affiche et illustration, dans des genres tels que le portrait, les natures mortes, le nu, des scènes de genre ou des compositions allégoriques et symboliques. Il développe un style décoratif et synthétique, proche du symbolisme de Pierre Puvis de Chavannes.

Il utilise différents types d'art plastique pour s'adapter aux sujets abordés comme le décrit Albert Moxhet: « Le talent d'Émile Berchmans est multiple parce que, généralement, appliqué à des techniques différentes et subordonné au sujet traité. Ayant conservé de l'enseignement reçu d'Adrien de Witte, un sens très solide de la composition, le peintre peut varier son expression : proche de l'Art Nouveau dans les affiches et les thèmes mythologiques, son pinceau se fait différent dans sa peinture de chevalet où il sera tour à tour symboliste, réaliste, intimiste, et, dès 1910, plus impressionniste, sous l'influence peut-être d'Auguste Donnay, avec qui Berchmans allait volontiers peindre sur le motif. ».

Maurice des Ombiaux abonde dans le même sens: « Émile Berchmans, comme Auguste Donnay, plient leur talent aux nécessités de la commande. D'autre part, s'ils font de l'art appliqué, ce n'est pas par simple virtuosité, ni pour le plaisir de montrer ce qu'ils sont capables de faire ; leurs œuvres décoratives ont une destination bien déterminée d'avance. Il y en a qui brossent des panneaux décoratifs, les exposent et les offrent comme ils feraient de tableaux de chevalet. Ce n'est point le cas des artistes liégeois. La souplesse de Berchmans s'accommode de toutes les difficultés, on dirait même qu'il les recherche pour la joie d'exercer son ingéniosité naturelle. ».

– **Affiches.** Émile Berchmans est considéré comme l'un des « trois excellents affichistes wallons », avec Auguste Donnay et Armand Rassenfosse, et sa production d'affiches dans la dernière décennie du XIX^e siècle est l'un des éléments qui va lui permettre de consolider sa réputation en tant qu'artiste¹⁹. Les affiches qu'il réalise composent une part importante de son œuvre : le catalogue établi par Cécile Renardy en 1978 dénombre 65 affiches. Ce catalogue est néanmoins incomplet, vu qu'il existe des affiches qui n'y sont pas listées, et certaines d'entre elles sont présentes dans les collections de plusieurs musées, comme *Le tout Liège au Kursaal de Chaudfontaine* et *Union artistique. Exposition d'œuvres d'art en la salle de [...]* de la bibliothèque nationale de France ou *l'Institut commercial des industriels du Hainaut* du musée national d'Art de Catalogne.

Dans les affiches qu'il réalise, Émile Berchmans « donne d'autant plus de vigueur aux aplats de

couleurs qu'il les souligne par le dessin » et il se distingue donc en particulier comme coloriste. Maurice Bauwens, pour sa part, signale qu'il « possède admirablement le sens de la composition et de la coloration » et que « toutes les affiches d'Émile Berchmans ont une réelle originalité et se différencient absolument les unes des autres ». Enfin, Fabienne Dumont ajoute : « (Émile Berchmans) crée des compositions sobres, aux formes en aplats de couleurs vives, soulignées d'un cerne. *The Fine Art...* est une de ses plus célèbres compositions ; datée de 1895, elle est stylisée, sobre et reflète l'influence de l'Art nouveau (souples arabesques du fond, très décoratives). ». Plusieurs commentateurs détectent également l'influence du japonisme dans ses affiches.

Parmi les nombreuses affiches créées par Émile Berchmans, Maurice des Ombiaux loue particulièrement certaines de ses créations: « D'Émile Berchmans, il faut citer en première ligne : *La Legia, La Musique, le Bock de Koekelberg, The Fine Art, L'Amer Mauguin, Pôle Nord*, où la sûreté du dessin se marie à l'éclat de la couleur, où la vigueur n'oublie jamais d'être élégante. On pourrait encore en citer d'autres qui firent, autant que celles-là, le renom de l'artiste à l'étranger. ».

Plusieurs des affiches commentées par Maurice des Ombiaux sont également mentionnées par Maurice Bauwens dans *Les Affiches étrangères illustrées* : « Son affiche pour *l'Amer Mauguin*, au contraire est vraiment décorative et tout à fait réussie. Les attitudes de l'homme et de la femme sont bien observées ; un contraste habile des couleurs attire l'oeil. [...] une excellente affiche pour une compagnie d'*Assurance contre le vol de bijoux* : un fond rouge, adroitement disposé, fait ressortir le dessin, d'une finesse merveilleuse. [...] L'amusante affiche qu'il a exécutée pour l'ouverture du *Pôle Nord* à Bruxelles est moins personnelle que ses autres œuvres. [...] M. Libotte-Thiriar annonce sa brasserie par une des meilleures affiches d'Émile Berchmans ; elle représente une jeune femme levant un verre de bière. L'affichiste liégeois, qui recourt souvent aux teintes plates, s'est cette fois directement inspiré des Japonais. Certains critiques le blâmeront sans doute d'avoir mis à profit sa science de l'art japonais, mais je ne pense pas que les Anglais aient seuls le privilège d'appliquer à la décoration les étonnants procédés de cet art. ».

Maurice Bauwens, toujours dans *Les Affiches étrangères illustrées*, commente d'autres affiches de l'artiste : « Sa première affiche pour une *Exposition d'Architecture et d'Art décoratif* séduit par une charmante simplicité de tons et de lignes ; le mouvement de la jeune fille qui dépose une gerbe sur un chapiteau est absolument gracieux. [...] M. Berchmans a dessiné pour le *Sunlight Savon* une affiche qui est un petit chef-d'œuvre : une mère lave son enfant, tandis que celui-ci insouciant lance des bulles de savon. Ce délicieux spécimen d'affiche, qui ne forme qu'une bande assez petite, réunit toutes les qualités spéciales de l'annonce murale ; il montre bien à quel magnifique résultat un artiste peut arriver avec des moyens fort simples et une fraîcheur de tons charmante. [...] Nous tenons à mentionner spécialement une curieuse pièce affichée à Paris et faite pour *l'Art Indépendant*. Le texte fort long de cette affiche se fusionne si agréablement avec le dessin, que, loin de lui enlever sa légèreté, il le complète d'intéressante façon. [...] Signalons enfin un magnifique projet destiné à *The Fine Art, la Compagnie d'Assurance contre le vol de bijoux* [...] : un enfant, une merveille de dessin, avec un serpent en manière d'auréole, tient en main un lis brisé, emblème de la vie fugitive, tandis que le serpent, symbolisant l'éternité, justifie la devise ; *Ars longa, vita brevis*. [...] Ce délicieux document, simplement tiré en vert, rouge et noir, ne sera pas placardé avant le mois de décembre prochain [...]. ».

Il convient également de mentionner l'affiche réalisée en 1896 pour *l'Association pour l'encouragement des beaux-arts de la ville de Liège*, qui est reproduite dans *Les Maîtres de l'affiche* (Planche 108). L'artiste y représente l'allégorie des arts plastiques sous les traits d'« un jeune homme, l'air sévère et noble, qui tient la palette du peintre dans la main gauche et le maillet du sculpteur dans la main droite ».

Comme exemple des qualités plastiques et des compositions allégoriques typiques des affiches de l'artiste, le paragraphe suivant présente l'affiche réalisée pour la Fabrique Nationale, « Cycles à chaîne, cycles sans chaîne », de 1897-1898.

– **Cycles à chaîne, cycles sans chaîne (1897-1898)**. Au sujet de cette affiche, Alexandre

Sumpf souligne dans un article de 2011 « la souplesse du trait et la pureté du coloris » qui dotent la composition de vitalité, et que l'on retrouve, selon son analyse, « dans l'inscription de la marque (Fabrique Nationale) et des produits proposés (cycles à chaîne et cycles sans chaîne), qui se fait en grosses lettres avec des couleurs vives (rouge et bleu) qui tranchent avec le fond blanc. ».

Il pointe ensuite « le médaillon qui montre l'emblème de la marque (une paire de pédales croisée d'un fusil entourées des lettres FN, pour Fabrique Nationale) qui rappelle les produits qu'elle propose et qui mentionne la distinction remportée par la bicyclette de la marque à l'Exposition internationale de Bruxelles de 1897. ».

Enfin, il se centre sur « la représentation d'une divinité antique, Niké, déesse ailée (qualité représentée ici à hauteur de tête) de la mythologie grecque qui symbolise la victoire, et qui, dans l'affiche, tient une fourche de vélo à la place du glaive traditionnel. À sa droite, autre référence mythologique, une corne d'abondance, qui regorge de pièces mécaniques (pédalier, boulons, etc.). »

Par après, Alexandre Sumpf commente dans son article que l'affiche « insiste sans hésiter sur le thème guerrier (les "victoires", l'emblème et les roues/cibles), exploitant la double vocation d'Herstal (son image de marque) comme un argument de vente auprès des clients » et que l'excellence technique de la marque et du produit son évoqués par l'abondance du motif mécanique (les pièces détachées) et les mentions des distinctions. L'ensemble suggère une « notion de victoire » : la marque est « performante et, ses "armes" à la main, fin prête à conquérir un nouveau terrain en battant les autres (succès aux concours), tout comme les militaires qu'elle équipe le font dans leur domaine. ».

Renouveau (1897). L'œuvre est une lithographie en couleurs, exécutée pour *L'Estampe Moderne*, publiée en juin 1897. La gravure est précédée d'une serpente légendée du nom de l'artiste, du titre et d'une présentation de l'artiste : « E. Berchmans est un des artistes les mieux doués de la jeune école belge ; il s'est plus particulièrement révélé jusqu'ici aux amateurs par ses affiches de symbolisme ingénieux et de coloration délicate. Dans *Renouveau*, où un satyre et une faunesse s'en vont enlacés à travers les futaies reverdies, on retrouve les qualités du dessinateur habile et du peintre épris de poésie. ».

Cette estampe, comme toutes celles qui ont été réalisées pour *L'Estampe Moderne*, est tirée par l'imprimerie Champenois à 2 000 exemplaires, vendus 3,50 francs, plus différents tirages « de luxe » : 100 exemplaires sur papier japon, vendus à 10 francs, 50 exemplaires sur papier japon à grandes marges et 50 en noir sur papier de Chine, vendus à 30 francs.

La lithographie est caractéristique d'Émile Berchmans, on y observe « le style et l'importance de ses figures nues, dont la beauté païenne ignore le mysticisme » et des « êtres très proches de la nature - faunes, ægipans, satyres et nymphes - qui lui donnent son sens général et sa portée philosophique ». Jules Bosmant continue : « Émile Berchmans a usé du nu féminin tantôt dans un clair langage symbolique, tantôt au titre d'harmonieux et explicatif complément d'un paysage stylisé. C'est pourquoi son nu est toujours chaste. Il ne connaît pas le péché, il est simple et innocent ; il insère dans des décors de nature, des gestes eurythmiques dépourvus d'intentions sexuelles, et son paganisme retrouve sans effort l'innocence des Temps antiques où la Vertu était nue. ».

Maurice des Ombiaux, bien que commentant une autre estampe d'Émile Berchmans, rejoint certains des commentaires de Jules Bosmant: « Dans le bois où le pourpre de l'horizon mange encore les troncs d'arbres, dans le bois rendu plus mystérieux par l'approche de la nuit, la faunesse ardente accourt à travers les taillis caresser la barbe de bouc d'un dieu terme dont le visage s'anime d'un sourire plein de lubricité. [...] C'est d'un magnifique panthéisme, d'un panthéisme à la fois ardent et contenu. Émile Berchmans, nous restitue les heures divines du temps "où la grâce était nue", de l'âge d'or du monde où la beauté joyeuse sublimait tous les êtres. ».

Décoration du plafond du Théâtre royal de Liège (1902-1903). La peinture murale, de forme ovale, mesure 20 mètres sur 16,5 mètres avec une découpe centrale de 4,5 mètres de diamètre pour

le lustre, qu'a réalisé son frère Oscar Berchmans. L'œuvre est restaurée durant la dernière grande phase de travaux de l'Opéra royal de Wallonie entre 2009 et 2012.

Maurice des Ombiaux décrit l'œuvre en ces termes : « Dans un rayonnement de beauté, de jeunesse et de gloire, le divin Apollon Musagète apparaît. À sa gauche se trouve un groupe gracieux des neuf sœurs qui se partagent tous les charmes du monde. Les muses, mères des arts, resplendent de l'éclat du dieu de lumière. À sa droite, quelques pères de la musique moderne, graves, recueillis, semblent attendre l'instant sacré où il dardera sur eux quelques-uns de ses rayons. C'est le charmant Lulli, Gluck et Grétry, Rossini, Wagner et Gounod, escortés de leurs créations : Faust et Marguerite, le Barbier de Séville, Brunnehilde qui dort sur le roc élevé entourée de flammes, tandis que les vaillantes filles de Wotan, les Walkyries, ses sœurs, chevauchent à travers un ciel de tempête. De l'autre côté, Terpsichore conduit un cramignon qui ondule comme une écharpe de gaze, s'atténue, se fond et se perd dans le lointain. La danse et la chevauchée viennent mourir auprès d'Orphée qui chante aux accords de la lyre, tandis que l'aigle plane à ses pieds. ».

La description de l'œuvre sur le site de l'Opéra royal de Wallonie est similaire à celle de Maurice des Ombiaux mais fournit quelques détails supplémentaires sur les muses représentées dans la peinture : « Au centre de la toile, trône Apollon, dieu des arts. À sa gauche, les neuf Muses, éternelles inspiratrices, qui symbolisent chacune une discipline artistique. Il y a Érato, muse de la poésie lyrique, avec un air pensif. À ses côtés, Melpomène, muse de la tragédie, brandit un poignard d'un geste ample qui met en mouvement sa toge verte. Plus loin, se trouvent Terpsichore, la muse de la danse, vêtue d'un rose délicat, et quelques danseuses. Puis s'illustrent ensuite la poésie et la musique avec Calliope, Thalie, Euterpe et Polymnie ainsi que l'astronomie avec Uranie, et l'histoire avec Clio. Plus excentré, avec sa lyre, Orphée charme les Muses. À la droite d'Apollon, place à quelques compositeurs avec Grétry, Gluck et Lully portés par un nuage, et plus près du socle, Rossini, Wagner et Gounod présentent au dieu Apollon leurs créations. Avec Faust, Méphistophélès et Marthe, Gounod offre son Faust ; Rossini, lui, présente Il Barbiere di Siviglia au travers d'une scène réunissant Figaro et Bartolo ; quant à Wagner, avec Brünnhilde, Wotan et les Walkyries, il illustre Der Ring des Nibelungen. ».

Illustration des *Dialogues des courtisanes* de Lucien de Samosate (1902). Cet ouvrage, de 1902, est une traduction nouvelle de l'œuvre de Lucien de Samosate par Jules de Marthold qui est exécuté sous la direction des éditions G. Boudet. Les illustrations sont composées et lithographiées par Émile Berchmans, les lithographies ont été tirées par l'imprimerie liégeoise d'Auguste Bénard et la typographie est exécutée par l'imprimerie Lahure avec des encres de la maison Ch. Lorilleux. L'édition est tirée à 550 exemplaires.

Émile Berchmans effectue ici son plus important travail en tant qu'illustrateur puisqu'il réalise plus de 120 lithographies en couleurs : 15 frontispices pour les 15 dialogues qui composent le livre, qui sont aussi illustrés de 95 bandeaux, et une douzaine de culs-de-lampes. Les 15 frontispices des *Dialogues des courtisanes* sont reproduits à continuation :

Diplôme de Médaille d'Or de l'Exposition universelle de Liège (1905). Un dessin d'Émile Berchmans sert de modèle pour la lithographie qui illustre le diplôme qui est remis aux exposants participant à l'Exposition universelle de Liège de 1905 comme attestation de la récompense qu'ils ont obtenue du jury international. La conception de cette illustration lui est confiée par Gustave Francotte.

Cette lithographie est décrite dans *Le livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de Liège de 1905* :

« Au premier plan d'un paysage léger où se distinguent l'architecture de l'Exposition et la Meuse enjambée de ses ponts, le dessinateur plaça une composition décorative d'une heureuse inspiration et qui rencontrait les sympathies des artistes par l'harmonie de sa conception et l'émotion qu'elle traduisait.

Délicatement souriante et comme charmée par les spectacles qu'elle vient d'entrevoir, une femme tend deux couronnes vers les groupes qui se trouvent à sa gauche et à sa droite, d'un côté un groupe de forgerons représentant le Travail, de l'autre, trois femmes, l'une assise, aux yeux durs d'être pensifs et représentant la Science, l'autre claire, aux ailes blanches épanouies, à la figure illuminée, laissant errer ses doigts sur une lyre, une troisième assise, ayant à côté d'elle une palette, personnifiant l'émotion à la fois réfléchie et spontanée, propre à ceux qui se vouent aux arts plastiques. ».

La charité (avant 1923). En 1923, Sander Pierron reproduit dans son ouvrage *L'École de Gravure de Liège* cette gravure et commente à son sujet : « Cette simplicité choisie de moyens [...] il l'a fait parler plus profondément, sans doute, dans une composition allégorique où les formes n'ont rien de fantaisiste et où un sentiment humain anime la vérité. C'est un vernis mou : la charité. L'on y voit, dans un paysage neigeux de rochers et d'arbres évoquant sobrement l'Ardenne liégeoise, une femme accroupie qui se dépouille de son manteau pour envelopper un garçonnet nu et grelottant qu'elle tient sur ses genoux. La signification de ce groupe, d'une masse superbement sculpturale, déborde le cadre de la planche ; par leur style grave et harmonieux, ces figures sont parentes de celles de Puvis de Chavannes ; et par leur magnifique et haute expression décorative, elles ont la grandeur sereine et parlante de personnages de fresques. Toujours ce vif sentiment de la nature idéalisée, entendue par un artiste qui s'est fait une âme de primitif, règne et charme dans cette estampe dont, comme pour toutes les autres, il n'existe que quelques épreuves ; car Émile Berchmans, trop effacé et trop timide, n'a jamais considéré ces remarquables ouvrages que comme des essais. ».

La fuite irréparable du temps (avant 1947). Il s'agit d'une peinture à l'huile, actuellement conservée à La Boverie, qui est en fait « une esquisse préparatoire dont le développement n'a pas vu le jour ». Pourtant, Pierre Somville considère que « les thèmes et la facture en sont menés à un tel degré d'achèvement que l'on peut considérer cet état comme une réalisation définitive ». Il poursuit sa description du tableau : « Ici, c'est de la vie et du destin qu'il s'agit. On retrouve donc le thème du *Ruisseau*, des limbes d'eaux dormantes et du glacier mallarméen, si splendidement mis en images par Léon Frédéric. On y reconnaît une composition de type allégorique [...] la lecture se fait de gauche à droite dans le sens chronologique. L'équivalent d'un volet latéral gauche nous montre une eau printanière reflétant le coloris vif et léger des fleurs en bouquet, peuplée sur ses deux rives de juvéniles présences. Le panneau central s'assombrit quelque peu : ciel et arbres y communiquent une tonalité de grisaille à l'eau du gué que traverse le couple enlacé - et traditionnel - de l'homme à la peau brune et d'une femme à la blancheur d'un cygne. Un peu à droite, apparaît la maternité sous un ciel qui semble s'éclairer mais ne tardera pas, sur le "volet latéral" à devenir livide et servir de décor - proprement marin - au naufrage de la décrépitude et de la mort. La torche funèbre y est également allumée et brandie à l'horizontale, tandis que sur un fond de paysage erratique se détache de dos une forme humaine, sombre et mortuaire, faisant écho aux deux silhouettes noires qui semblent longer, vers la gauche, la courbe d'un rivage. Et le ciel saigne à l'horizon. ».

Enfin, Pierre Somville conclut : « Cette allégorie des saisons, des heures et de la vie s'inscrit en fait sous le symbolisme des météores et du monde : ce sont les variations du ciel et les diverses colorations de ce paysage cosmique, sans cesse changeant, qui confèrent à l'image sa plus haute charge sémantique. L'homme ainsi associé dans les phases de son destin aux grands rythmes de l'univers nous apparaît, dans la crue lumière de sa condition, comme éphémère, irremplaçable et désespéré. ».

Catalogue et musées. L'œuvre d'Émile Berchmans est ample, dispersée en de nombreux panneaux décoratifs, peintures murales, tableaux de chevalets, gravures, estampes, affiches, et croquis, et donc difficile de répertorier. L'inventaire partiel réalisé en 1907 par Maurice des Ombiaux est de 22 peintures à l'huile, 36 pastels, 20 aquarelles, 6 eaux-fortes et vernis mous, plus de nombreuses œuvres décoratives, affiches et illustrations. Selon Jacques Parisse, le Musée de la Vie wallonne conserve 34 affiches d'Émile Berchmans.

L'inventaire le plus complet de l'œuvre d'Émile Berchmans est probablement celui effectué en 1978

par Cécile Renardy qui liste : 73 peintures à l'huile, 92 aquarelles, pastels ou gouaches, 65 affiches (lithographies publicitaires), 38 dessins, 27 estampes (ce qui inclut les gravures et les lithographies sans intention publicitaire), 23 techniques mixtes, 29 travaux d'illustration de différents livres, magazines ou journaux, et enfin 33 œuvres décoratives dans divers immeubles privés et publics.

Des œuvres d'Émile Berchmans sont présentes dans les collections du Musée de la Vie wallonne (Liège), du musée de La Boverie (Liège), du Grand Curtius (Liège), du Musée Wittert (Liège), du Musée d'Ixelles (Bruxelles), des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (Bruxelles), du Vleeshuis (Anvers), de la Bibliothèque nationale de France, du British Museum, du Musée national d'Art de Catalogne, du Delaware Art Museum, du Museum of Fine Arts, Boston, de la National Gallery of Art et du Museum of Modern Art.

Le professeur et ses élèves. En tant que professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Liège, Émile Berchmans adopte une pédagogie respectueuse envers ses étudiants, comme le décrit Marcel Laruelle : « Jamais, il ne voulait imposer son point de vue aux élèves... Animateur, plus que professeur, soucieux des idées des autres dont il était à l'écoute, [...] ». Flory Roland, une de ses anciennes élèves, le confirme : « Émile Berchmans n'a jamais voulu imposer sa façon de faire, il donnait de simples conseils ; il était un excellent professeur, tout ce que l'on peut lire dans les traités les plus célèbres, il nous l'a montré à sa manière, au fur et à mesure des difficultés que nous rencontrions. ».

Charles Théodore Bernier

Charles Bernier est un artiste peintre et graveur belge né à Angre (Honnelles) le 1er juin 1871 et mort à Angre le 9 juillet 1950.

Biographie. Charles Théodore Bernier, né le 1er juin 1871 à Angre est le fils de Théodore Bernier, archéologue régional, et de Stéphanie Baudour¹. Il est le frère de Michel Bernier, également graveur et peintre. Le 3 mai 1897, il épouse Euphrasie Goret à Mons.

Dessinateur doué dès son adolescence, il quitte l'Athénée royal de Mons pour embrasser une carrière artistique. Il étudie le dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Mons avec Antoine Bourlard et la gravure avec Auguste Danse.

En 1891, il reçoit à vingt ans le premier Prix de Rome en gravure. De 1892 à 1893, il poursuit sa formation à l'École des Beaux-Arts de Paris où il est l'élève de Léon Bonnat.

En 1896, il fait la connaissance du poète et écrivain belge Émile Verhaeren lors d'une visite impromptue de ce dernier à Angre. Ils deviendront d'excellents amis.

Il remporte de nombreux prix aux expositions de Bruxelles, Liège, Anvers et Saint-Louis et au Salon des artistes français à Paris. Il acquiert une grande renommée et le pape Pie X le sollicite pour graver son portrait qu'il exposera au Grand Palais à Paris en 1904. Le gouvernement français fait l'acquisition de plusieurs de ses eaux-fortes.

Il est séduit par l'impressionnisme, mais il est surtout portraitiste. Ses sujets sont inspirés des tableaux des maîtres anciens ou contemporains, par son village d'Angre et sa région pour ses paysages.

En octobre 1922, Charles Bernier est nommé inspecteur de l'enseignement de dessin dans les établissements d'enseignement moyen et dans les écoles normales primaires. Il prend sa retraite à soixante ans en 1932.

En 1945, il est encore honoré par sa province en tant que lauréat des Prix quinquennaux des « Amis du Hainaut ».

De son vivant, en 1949, la commune d'Angre lui dresse une statue, œuvre du sculpteur français Elie

Raset. En septembre 2008, est organisée, dans le cadre des Journées du Patrimoine en Wallonie, une exposition rétrospective des œuvres de Charles Bernier.

Il meurt à Angre le 9 juillet 1950 et est inhumé dans son village natal.

Eugène Bertrand (peintre).

Eugène Bertrand est un peintre figuratif de l'École belge, né à Launois-sur-Vence le 10 mai 1858 et mort à Hermeton-sur-Meuse en 1934. Il est l'un des membres fondateurs du cercle Voorwaerts. Il a été professeur à l'académie de Saint-Josse-ten-Noode.

Biographie. Eugène Bertrand était un peintre de l'École belge, né à Launois-sur-Vence le 10 mai 1858 .Il décédera à Hermeton-sur-Meuse en 1934.

Son père, Eugène Bertrand, était fabricant et sa mère, Hortense Volant, sans profession

Il est l'un des membres fondateurs du cercle Voorwaerts. Il a été professeur à l'académie de Saint-Josse-ten-Noode.

Son style était figuratif c'est à dire un style artistique qui se manifeste par la représentation du visible .L'art figuratif est souvent opposé à l'art abstrait qui ne cherche pas à représenter la nature, les objets du réel .

Le cercle Voorwaerts - parfois aussi mentionné cercle Voorwaerts - était un collectif d'artistes à Bruxelles1, qui a existé de 1887 à 1893.

Il faisait suite à l'association dissoute peu de temps auparavant L'Union des Arts.

Le Voorwaerts regroupait des artistes tant francophones que flamands, issus de différents coins de la Belgique : Ixelles, Tamise, Bruxelles, Schaerbeek, Laeken, Turnhout, Bruges.

Lors de la première exposition, cent quarante œuvres étaient exposées par les peintres et quatre par les sculpteurs.

Gaston Bertrand

Gaston Bertrand, né le 2 septembre 1910 à Wonck et mort le 21 février 1994 à Uccle, est un peintre, dessinateur et graveur belge.

Biographie. Né à Wonck-sur-Geer (actuellement fusionnée avec Bassenge, province de Liège), d'une mère néerlandaise et d'un père belge, il a été obligé de gagner sa vie très jeune.

Tout en exerçant différents petits métiers, il apprend les rudiments du dessin au cours du soir à l'École Saint-Luc de Bruxelles (1927-1931) et à partir de 1933, à l'Académie de Bruxelles (cours de Henri Van Haelen et d'Anto-Cardé), puis à l'Académie des beaux-arts de Saint-Josse-ten-Noode (1932-1937, cours de Henri Ottevaere et de G. Fontaine). Là, il se lie d'amitié avec Anne Bonnet et Louis Van Lint. Tous trois participent, en 1938, à « Art Jeune », exposition organisée par Charles Pry à la Galerie Atrium.

En 1937, Gaston Bertrand reçoit la troisième bourse du Prix de Rome grâce à laquelle il séjourne un mois à Paris, l'année suivante. En 1939, il est le cofondateur du groupe éphémère « la Route libre » qui n'organise qu'une seule exposition à Bruxelles en mars 1940. Il est également cofondateur du groupe « Apport » auquel il participe régulièrement.

En mai 1942, lors de sa première exposition personnelle, il présente un ensemble d'œuvres qui traduit bien sa volonté d'originalité et de créativité. En 1944, 1946, 1949, la Galerie Apollo lui consacre une exposition monographique.

Membre-fondateur du groupe La Jeune Peinture belge en juillet 1945 (à ses côtés, entre autres,

Anne Bonnet, Louis Van Lint, Jo Delahaut, Marc Mendelson, René Barbaix, etc.), il participe à toutes les expositions du groupe. Il en est l'une des figures les plus originales. En 1950, l'architecte Jacques Dupuis lui construit un atelier à la conception audacieuse dans un coin d'Uccle où il vivra pendant trente-quatre ans. Après des débuts dans la peinture de genre (des intérieurs intimistes), il commence un lent processus de décantation de la réalité pour bientôt n'en garder que l'essentiel, quelques lignes fortement signifiantes, sobres et raffinées, associées à de grandes zones colorées (peinture à l'huile ou aquarelle). Chacune des œuvres semble être une composition architecturale dont l'équilibre est dû à une représentation minimale, que cela soit pour un portrait (*L'Homme au Jabot*, 1964, Bruxelles, Musées royaux des beaux-arts de Belgique (MRBAB) ou pour une vue du métro parisien. Jamais, il ne basculera dans l'abstraction comme le firent d'autres membres de la Jeune Peinture belge. En 1956, à la demande de Jean Guiraud, professeur à l'École Saint-Luc à Bruxelles, il dirige l'atelier de peinture. Il y formera notamment Luc Mondry, Francis de Bolle, Boris Semenoff, Francis Herth, Camille De Taeye et Colette Duck. Ce dernier le secondera en 1965, puis le remplacera lorsqu'il quittera l'établissement en juin 1970. L'atelier accueillera encore Christian Rolet, Claude Willot, Claude Foubert, Michel Gehain et Jacques Kievits.

En 1987, il est élu membre de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique. En 1989, la Fondation Gaston Bertrand voit le jour pour assurer la promotion et la conservation de ses œuvres. En 1994, cette figure majeure de l'art belge disparaît.

François Binjé

François Joseph Binjé, dit Frans ou Franz Binjé est un peintre paysagiste de marines et de vues de ville, né à Liège le 10 octobre 1835 et décédé à Schaerbeek le 10 mai 1900.

Binjé est un peintre, aquarelliste et pastelliste.

Schaerbeek a dénommé une de ses rues *Frans Binjé*. François Binjé est inhumé au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode.

Biographie. Binjé était un artiste dilettante qui n'a jamais connu une grande renommée. Ses premières peintures datent de 1855. Il s'agissait de paysages d'amateur, principalement des visages de la région namuroise.

Pour gagner sa vie, Binjé devient alors employé des chemins de fer, ce qui l'oblige à abandonner en grande partie ses activités artistiques. Il reprend cette activité vers 1875, après avoir suivi les cours du peintre paysagiste Henri van der Hecht, qui appartenait à l'école de Tervuren.

Dans les années 1875-90, il fut le plus productif, d'abord comme aquarelliste et plus tard, à partir de 1880, comme peintre à l'huile. Binjé n'est jamais devenu peintre professionnel ; il reste employé de jour et devient inspecteur à la SNCB. Hormis plusieurs voyages – apparemment principalement dans son propre pays – la vie de Binjé s'est déroulée sans beaucoup d'événements notables connus : il s'agissait de la routine du travail et des loisirs, de la vie artistique bruxelloise et de sa propre créativité.

Dans la période 1868-1880, avec d'autres peintres paysagistes de renom, il passe régulièrement les mois d'été dans la colonie d'artistes d'Anseremme, située au confluent de la Meuse et de la Lesse. Il visita également à plusieurs reprises la Campine limbourgeoise, et en particulier le village d'artistes de Genk, devenu un lieu de peinture populaire depuis les années 1850. Un portrait en bronze orne son monument funéraire (cimetière de Saint-Josse-ten-Noode).

La peintre Berthe Art fut la principale élève de Binjé.

Œuvre. Binjé a d'abord traité des thèmes tels que la campagne, la mer, les dunes, les ports et les animaux, d'abord à l'aquarelle, puis également à la peinture à l'huile et au pastel. Il peint ces

paysages de manière réaliste dans le style de l'école de Tervuren. Il a même influencé la soi-disant « Deuxième École de Tervuren ». Plus tard, il évolue vers l'impressionnisme. Il a utilisé une couleur douce et un toucher sensible. Il a passé beaucoup de temps le long de la côte de la mer du Nord, comme en témoignent les nombreux titres de ses peintures. En grandissant, il aborde également le thème du Randstad : des sites avec des zones semi-rurales et des bâtiments en progression.

Ses œuvres atteignent des prix considérables aux enchères. Une peinture à l'huile sur toile "Moulin à veaux à Knokke" a été vendue aux enchères en octobre 2002 pour 1 500 € à la maison de ventes Bernaerts à Anvers.

Ronald Blaes

Ronald Blaes est un peintre et poète belge né en 1954 à Bruxelles.

Biographie. Ronald Blaes est né à Bruxelles (Belgique). Il a étudié à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Installé en Ardèche (France) en 1976, il vit désormais depuis de nombreuses années à Domme (Dordogne, France).

Œuvre. Il a participé à des expositions collectives à Paris et Lyon. Une rétrospective de son œuvre s'est tenue au Château de Vogüé (Vogüé, Ardèche, France) en 1991. Plusieurs de ses œuvres sont dans des collections privées en Europe et aux États-Unis d'Amérique.

Maurice Blicck

Maurice Blicck, né le 16 septembre 1876 à Laeken et mort le 5 février 1922 à Bruxelles, est un peintre belge.

Biographie. Maurice Blicck est né le 16 septembre 1876 à Laeken près de Bruxelles. Il est le fils d'un peintre de peu de notoriété et le cousin de Paul Blicck.

Il est élève de l'académie royale de Bruxelles. Il termine ses études à Paris, entre 1914 et 1918, et en Grande-Bretagne. Membre fondateur du cercle *Le Sillon*, il participe aux expositions du groupe à partir de 1896.

Il travaille à Bruxelles et à Londres. Maurice Blicck est un peintre de marine, scènes de ports, paysages, portraits et de genre.

Maurice Blicck est mort en 1922 à Bruxelles.

Maurice-Emile Blicck

Maurice-Emile Blicck (27 décembre 1878 - 25 juillet 1943) est un graphiste belge.

Biographie. Il est le fils d'Emile Blicck, domestique d'Ypres, et d'Elisa Wiquelin, modiste. Il épouse Marie-Bertha Denayer le 24 juillet 1905 à Schaerbeek. Ils eurent un enfant, René Blicck. Leur adresse était Chaussée de Casque 217 à Schaerbeek.

Il est receveur de la commune de Schaerbeek et ce n'est que vers 1913 qu'il opte pour une carrière d'artiste. Avant cela, il dessinait aussi intensément.

Il a gravé des paysages, des paysages urbains et occasionnellement des imprimés tels que des menus et des gravures dévotionnelles. En 1913, il publie un dépliant de 25 gravures sur Ypres. Après la guerre, il réalise encore quelques gravures de la ville aujourd'hui détruite.

Vers 1920, il rédige un dossier d'eaux-fortes intitulé *Quelques coins du vieux Schaerbeek*. Il a également immortalisé des coins pittoresques dans d'autres villes à l'eau-forte : Bruges, Gand, Anvers, Malines de la Panne, Furnes, Dixmude, Houffalize, Laroche, Bastogne, Paris, Genève, Nimègue, Dordrecht, Rotterdam...

Pendant un certain temps, il donne des cours du soir à l'*École des Arts Décoratifs* de Schaerbeek.

Alfons Blomme

Alfons Blomme né le 2 février 1889 à Roulers et mort le 10 juin 1979 dans la même ville est un peintre et graveur belge.

Biographie. À partir de 1902, Blomme suit des cours à l'Académie municipale de dessin, de construction et de sculpture de Bruxelles. Il reçut la plus haute distinction en 1909. Futur peintre en bâtiment, il suit également des cours à l'École Industrielle. Cependant, il n'exercera jamais ce métier. Blomme perfectionne son art à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Lorsqu'il s'installe à Bruxelles pour étudier, il entre en contact avec l'Art nouveau et le néo-impressionnisme. Il est resté fidèle à ce style artistique, même si ses contemporains se sont tournés vers le surréalisme. Il découvre le travail d'Emile Claus et développe sa propre technique pointilliste. Il s'agissait d'une technique pointilliste large et parfois qualifiée de technique en pointillés. Les grandes zones de couleur ne sont pas colorées mais remplies de gros points ou de rayures. Plus tard, cela fut appelé « blommisme ».

Il passa la Première Guerre mondiale aux Pays-Bas, à Nuenen et à Renesse en Zélande. Cette maison se trouve toujours au Laône 37, sur l'actuel Camping Laône 37. La maison s'appelle Huize Breugel. À son retour, il remporte le Grand Prix de Rome en 1920. Il visite ensuite l'Italie et est impressionné par la lumière et les couleurs de Venise. Cela a donné naissance à sa soi-disant « période vénitienne » entre 1923 et 1930.

Alfons Blomme a beaucoup voyagé et s'est inspiré de ses voyages pour créer des paysages, des paysages urbains et des portraits de bâtiments.

En 1929, Blomme épousa Kaatje de Feijter. Après son mariage, il quitte la capitale pour la région côtière et s'installe en 1930 à la Villa Martha sur le Driftweg à De Haan. Là, en 1933, en tant que professeur d'art, il entre en contact avec Albert Einstein et sa belle-fille Margot Löwenthal. Ils sont devenus amis et Blomme a été autorisé à faire un portrait d'Einstein, ce que personne n'avait fait auparavant. Il en a fait différentes versions et gravures.

Blomme était un peintre prolifique, dans la mesure où ses peintures perdaient de la valeur en raison de la multiplicité de leur apparence. Parfois, il payait ses factures avec des peintures. Après la Seconde Guerre mondiale, il organisa plusieurs expositions qui furent notamment visitées par la reine Elizabeth.

La peinture n'était pas sa seule activité artistique. Il dessine également des croquis et réalise des sculptures. De 1935 à 1940, il fut directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Ostende, qu'il fonda avec Gustaaf Sorel et plusieurs artistes locaux.

En décembre 1972, il ouvre le musée Alfons Blomme dans la Ooststraat à Roulers. Après sa mort, le musée, ses œuvres qui y étaient conservées et tout son contenu furent transférés par testament à la ville de Roulers. Le musée a ensuite été transformé en galerie d'art par la ville. Après le centenaire de sa naissance, le rond-point situé à l'intersection de la Delaerestraat et de la Sint-Alfonsusstraat a été rebaptisé Alfons Blommeplein. Le centre du rond-point était en outre décoré d'un buste d'Alfons Blomme, sculpté par l'artiste roumaine Julianne Szücs, dont le nom peut être lu sur le côté de la statue.

Au fil des années, Alfons Blomme a souvent été associé à toutes sortes de rétrospectives,

promenades d'information, recherches de vélos, etc. conçues et développées par la ville de Roulers pour attirer une fois de plus l'attention sur l'histoire de la ville de Rodenbach.

Anna Boch

Rosalie-Anna Boch (Saint-Vaast, 10 février 1848 – Ixelles, 23 février 1936) était une peintre impressionniste belge de paysages et de natures mortes. Plus tard dans sa vie, elle est devenue une véritable luministe grâce à l'utilisation de puissants effets de lumière. Son frère cadet Eugène Boch (1855-1941) était également peintre.

Biographie. – Cours. Boch est la fille aînée de Victor Boch et d'Anne-Marie-Lucie Boch, tous deux descendants de la riche famille Boch, active depuis de nombreuses années dans l'industrie de la faïence et de la céramique. Une autre branche de la famille dirigeait la faïencerie Villeroy & Boch à Mettlach, en Prusse. Son père cofonde l'entreprise de faïence et céramique Royal Boch à La Louvière en 1841. Anna était l'aînée de la famille. Elle a fait ses études en partie au pensionnat de Bergen, puis à Cologne.

Les parents d'Anna étaient d'excellents dessinateurs et Anna a également commencé à dessiner et à peindre très jeune. Elle allait souvent dessiner avec son jeune frère Eugène dans le parc du château de Mariemont. Cet été, la famille est partie en vacances sur la côte belge. Son père la dessina en 1864 alors qu'elle dessinait sur la plage de Blankenberge. En 1865, Anna Boch réalise à Heist et à Blankenberge plusieurs dessins dans lesquels elle décrit son environnement avec une grande précision.

À la mort de sa mère en Suisse en 1871, la famille s'installe à Bruxelles. Ici, Anna a rencontré un certain nombre de peintres. Elle reçoit ses premiers cours de peinture auprès de Pierre-Louis Kuhnen (1812-1877) (peintre spécialisé dans le paysage romantique et professeur à l'Académie de Bruxelles) et, après quelques désaccords dus à son style suranné, à partir de 1874 auprès d'Euphrosine Beernaert. Elle est ensuite initiée en 1876 par Isidore Verheyden (mais aussi par Michel van Alphen) à la peinture en plein air à proximité de la forêt de Soignes. Ils ont continué à travailler ensemble pendant dix ans. En 1884, elle peint Isidore Verheyden dans son atelier alors qu'il fait son portrait en peignant sur la plage près des dunes (collection particulière). Sous son influence, sa palette de couleurs s'éclaircit et elle commence à peindre avec des traits plus puissants. Il lui a inculqué un véritable amour pour la nature, et cela se reflète dans ses paysages. Anna Boch est donc considérée comme faisant partie de ce qu'on appelle la deuxième génération de l'école de Tervuren.

Anna Boch, souvent en compagnie de son frère Eugène, visita à plusieurs reprises la Campine limbourgeoise (Genk) au cours de ces années (1875-1880), tout comme Isidore Verheyden. C'est pour cette raison qu'elle est également considérée comme faisant partie de ce qu'on appelle l'école de Genk.

Anna Boch reçut plus tard également des leçons de Théodore Baron.

Elle fait ses débuts au Salon de Bruxelles en 1880 et tient sa première exposition personnelle au Cercle artistique et littéraire en 1884. Elle expose une toile au Salon de Paris en 1885.

Héritage. En 1885, elle rejoint comme seule femme le cercle d'art d'avant-garde Les XX à Bruxelles (1883-1893), fondé par son cousin Octave Maus, où elle rencontre des artistes tels que James Ensor, Willy Finch, Guillaume Vogels, Dario de Regoyos, Périclès Pantazis et Jan Toorop.

Mais c'est surtout Theo Van Rysselberghe qui l'influence fortement à partir de 1888 dans ce domaine. Il était captivé par la lumière et lui a transmis son enthousiasme pour représenter cette lumière impressionniste sur toile. Sous son influence, elle pratique brièvement le pointillisme, venu de France. Sa palette de couleurs est devenue encore plus lumineuse et ses coups de pinceau plus puissants. Dans cette phase impressionniste, elle était, comme Van Rysselberghe, extrêmement fascinée par les aspects constamment changeants de la lumière et des reflets sur la mer. En 1893,

elle rendit visite à son ami Van Rysselberghe dans sa villa louée Duivekot à Knokke et eut des conversations animées avec d'autres artistes. Elle a peint les endroits pittoresques de la région à l'huile ou à l'aquarelle et a continué elle-même vers Bruges et Walcheren.

Mais finalement, elle sentit que la technique du divisionnisme la gênait dans le mouvement libre et spontané de ses coups de pinceau et elle abandonna cette direction artistique. Van Rysselberghe réalise d'elle un portrait néo-impressionniste en 1889 (Musée des Beaux-Arts, Springfield, Massachusetts, USA). Même si Anna Boch a conservé une certaine expérience dans ce milieu artistique, cela lui a permis de se faire mieux connaître en Belgique et à l'étranger.

Lors de la séparation des XX en 1893, Anna Boch rejoint le nouveau cercle artistique La Libre Esthétique, également fondé par Octave Maus. Cette association continuera d'exister jusqu'en 1914.

Vie et lumière. Au tournant du siècle, elle rejoint également le cercle d'art postimpressionniste Vie et Lumière (Bruxelles 1904-1914) où elle entre en contact avec Emile Claus, Adrien-Joseph Heymans et retrouve certains de ses amis des XX, comme James Ensor. C'est à cette époque qu'elle a trouvé son style très personnel. Elle combine un rendu réaliste avec des coups de pinceau légers, faisant tendre ses toiles vers l'impressionnisme.

En 1886, elle s'installe au 78 Guldenenvlieslaan à Saint-Gilles dans une maison spacieuse qui servira bientôt de lieu de rencontre pour tous les grands noms et jeunes talents du monde de l'art. En 1905, elle s'installe dans son hôtel particulier nouvellement construit dans la rue Abdij à Ixelles. Théo Van Rysselberghe et le sculpteur Constantin Meunier habitaient plus loin dans la même rue.

Grâce à l'influence de Van Rysselberghe, elle put participer au Salon des Indépendants de Paris en 1891 et 1892.

Au tournant du siècle, elle voyage régulièrement aux Pays-Bas, en Italie, dans le sud de la France, en Espagne et au Maroc. Elle découvre de nouveaux horizons dans ces pays et surtout la lumière si différente de celle de son propre pays. Lors de ces voyages, elle est souvent accompagnée de son frère, le peintre Eugène Boch (1855-1941). En septembre et octobre 1906, elle voyage avec Théo van Rysselberghe à Veere aux Pays-Bas, où elle peint diverses vues de la ville. Anna Boch expose ses œuvres lors d'une rétrospective au Cercle artistique de Bruxelles en 1907 et, l'année suivante, à la Galerie Druet à Paris.

En 1911, elle est l'une des cofondatrices de la Galerie Lyceum, une association bruxelloise de plasticiennes féminines. Elle était représentée avec plusieurs toiles lors de l'exposition d'ouverture. La même année, elle est élue présidente du jury du Salon d'Art Moderne de Charleroi.

Fin de vie. Sa vie ultérieure est devenue sa phase la plus fructueuse. Après la Première Guerre mondiale, sa technique change. Elle évolue désormais davantage dans une direction avant-gardiste. En utilisant des couleurs plus fortes et plus contrastées, elle s'oriente dans le sens du fauvisme, sans pour autant appartenir à ce mouvement éphémère.

À partir de 1923, sa santé se détériore et elle doit désormais se limiter au travail dans son atelier. Mais elle continue de participer à toutes sortes d'expositions. Sa dernière participation fut à la Petite Galerie, avenue Louise à Bruxelles en 1934. A la fin de sa vie elle ne put travailler que dans son atelier. En conséquence, elle a dû se limiter aux portraits et aux natures mortes avec des fleurs.

Artiste engagée, elle était très actuelle dans le domaine de la peinture, de la décoration et de la musique. Elle entre en contact avec la plupart des grands noms du monde de l'art de l'époque. Sa maison Art Nouveau, décorée par Victor Horta et Maurice Denis, située dans la rue Abdij à Ixelles (démolie), est devenue un centre de rencontre pour l'intelligentsia de l'époque. Elle y organise des concerts privés avec, entre autres, Eugène Ysaÿe. Elle était elle-même une bonne musicienne : elle jouait du piano, de l'orgue et du violon.

Mécénat. Véritable mécène, elle constitue une collection de peintures de ses amis artistes, parmi lesquelles des œuvres de James Ensor, Paul Gauguin et Paul Signac. D'ailleurs, elle est la seule à avoir acheté de son vivant une œuvre d'art de Vincent van Gogh, à savoir La vigne rouge. Elle a

acheté ce tableau pour 400 francs français au Salon du XXe en 1890 (aujourd'hui au Musée Pouchkine de Moscou). Elle devient une grande collectionneuse d'œuvres d'art. Après sa mort, elle possédait 212 de ses propres œuvres et 219 tableaux de peintres belges et étrangers ayant exposé aux XX. Un certain nombre de peintures et de sculptures ont été vendues au profit des pauvres (comme le prévoit son testament). Elle a légué une partie importante de sa collection au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, parmi laquelle des œuvres de James Ensor (données de son vivant), Signac, Seurat et Paul Gauguin.

Dans son propre travail, elle préfère les paysages, les natures mortes fleuries, les plages ensoleillées, la côte et les dunes belges, les côtes bretonnes et néerlandaises. Elle a peint à une époque où beaucoup de choses changeaient dans la peinture. Pourtant, elle est restée longtemps fidèle à son propre style plutôt classique.

Eugène Boch

Eugène Boch, né à Saint-Vaast (actuellement section de la ville belge de La Louvière) le 1er septembre 1855 et mort à Monthyon (en France) le 3 janvier 1941, est un artiste peintre belge. Il est le plus jeune frère d'Anna Boch.

Biographie. Il est né dans la famille d'entrepreneurs Boch basée dans la région Centre-Val de Loire, dont le nom est encore aujourd'hui lié à Villeroy & Boch et Royal Boch. Il fait ses débuts comme peintre de paysages autodidacte, mais reçoit les conseils de sa sœur Anna Boch. Sur les conseils du mécène Octave Maus, il part pour Paris. Ici, il rencontre les impressionnistes. En 1879, il passe ses journées dans l'atelier du peintre français Léon Bonnat à Paris. Il voyage, comme tant d'autres dans les années 1880, à la recherche de la lumière, dans le sud de la France puis en Espagne et en Algérie. De retour à Paris, il s'installe à Montmartre et fait la connaissance de nombreux artistes d'avant-garde. Boch travaille ensuite dans l'atelier de Fernand Cormon. Il présente Théo van Rysselberghe, en visite à Paris à l'été 1887, auprès de plusieurs artistes parisiens : Alfred Sisley, Paul Signac, Edgar Degas et Henri de Toulouse-Lautrec.

Eugène Boch a été présenté à Vincent Van Gogh par Dodge MacKnight. Van Gogh réalise un portrait de Boch qu'il appelle « Le Poète » quelques mois plus tard, en septembre 1888.

Il s'installe à Monthyon (Seine-et-Marne), près de Paris, en 1892. En 1909, il épouse Anne-Marie Léonie Crusfond et ils s'installent dans leur villa "La Grimpette" (De Klim), également à Monthyon, en 1920.

Comme sa sœur Anna Boch, Eugène aide des artistes talentueux comme Émile Bernard, rencontré à l'Atelier Cormon, ou Paul Gauguin. Il échange quelques œuvres avec Van Gogh. Il se constitue ainsi une remarquable collection d'œuvres contemporaines.

A sa mort, il laisse "Le Poète" - titre du portrait que Van Gogh a fait de lui et qu'il a reçu de Johanna van Gogh-Bonger selon la volonté de Vincent et Theo van Gogh - au Louvre à Paris. Le reste de sa collection est resté dans sa famille jusqu'en 1996, date à laquelle une grande partie a été vendue aux enchères à Paris.

Style et œuvre. Gaëtane Warzée-Lammertyn décrit ainsi la relation de Boch avec son pays natal : Eugène Boch travaille avec les peintres de la Société Libre des Beaux-Arts et s'installe à Paris. La rencontre avec Vincent Van Gogh, la découverte de l'Europe du Sud et du creuset culturel parisien mettent le peintre sur la voie de l'impressionnisme. Un «impressionnisme timide», comme l'écrivait Vincent Van Gogh à propos de son ami, est le tremplin vers un art plus robuste et plus fort. Essentiellement paysagiste, Eugène Boch joue un rôle particulièrement important dans les relations entre les artistes français et belges. Il peignait par exemple, généralement en présence de sa sœur Anna, à Genk et dans les environs.

Sur les conseils de Van Gogh, Eugène Boch retourne dans son Borinage natal pour y peindre les mines de charbon.

Gaston Bogaert

Gaston Bogaert (Le Mans, 1918 - Etterbeek, 2008) est un peintre et un écrivain franco-belge.

Biographie. Bogaert est un peintre qui se sert de symboles et d'images irréelles pour créer une atmosphère romantique et intrigante. Il se meut de préférence dans un monde où l'on sent très bien la mélancolie et la nostalgie du passé. La relativité de la vie et l'impuissance d'échapper à la fatalité sont à la base d'un contenu riche, raffiné et changeant. Gaston Bogaert sait fondre dans des tableaux uniques où l'on devine toute une philosophie, sa vision très personnelle du monde de l'irréel, du rêve et du fantastique, créant une tension mystérieuse ou un sentiment oppressant d'une menace imminente. Le public est hypnotisé par une réalité teinte et par la façon très contemporaine de cet artiste-né, qui reste peintre et poète dans chacune de ses créations. L'absence de présence humaine normale soulève en nous un désir libérateur de connaître ce qui se trouve derrière son thème et qui constitue le secret de l'artiste.

Anne Bonnet

Anne Bonnet, née Anne Thonet le 16 mai 1908 à Bruxelles (Belgique) et morte le 14 novembre 1960 dans cette même ville est une peintre belge. Après une période de réalisme intimiste, elle s'oriente vers une abstraction géométrique, animée par des effets de textures. Elle est une des rares femmes du mouvement de la Jeune peinture belge.

Biographie. Anna José Fanny Marie Louise Thonet est née à Bruxelles le 16 mai 1908. Son père est bijoutier liégeois qui crée sa propre entreprise de bijoux à Schaerbeek. Il décède en 1923 et sa mère en 1926. Dès l'enfance, Anne Bonnet est attirée par le dessin et la peinture. Orpheline très tôt, elle travaille pour subvenir à ses besoins tout en suivant, de 1924 à 1926, les cours du soir en art décoratif et ornemental de l'Académie de Bruxelles.

En 1930, elle épouse Louis Bonnet, un représentant en soie de la région lyonnaise. Grâce à son mariage, elle peut se consacrer à la peinture sous le nom d'Anne Bonnet. Elle suit les cours du soir de Jacques Maes à l'Académie de Saint-Josse de 1936 à 1938.

En 1938, elle expose à la galerie Atrium avec Gaston Bertrand et Louis Van Lint et forme en 1939 avec eux le cercle *La Route Libre*. Elle se lie d'amitié avec Edgard Tytgat, peintre expressionniste. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle est une membre fondatrice de La Route libre en 1939 avec Gaston Bertrand et Louis Van Lint, d'*Appart* en 1941 et du mouvement de la Jeune Peinture belge en 1945, aux côtés de Gaston Bertrand, Louis Van Lint, Mig Quinet, Willy Anthoons, etc. Ces groupes sont encouragés par Robert Delevoy, propriétaire de la galerie Apollo3.

Après des débuts animistes (réalisme intimiste) sous l'influence de James Ensor, de Henri Evenepoel et de Albert van Dyck, elle évolue progressivement, à partir de 1945, vers une abstraction géométrique mais sensible, émanant de « structures nées directement du sujet » (Davay). Durant la « période des villes » (1946-1950), les aplats de couleurs vives s'ordonnent en une architectonique rigoureuse qui évoque Jean Brusselmans. Ses relations avec Louis Van Lint et Gaston Bertrand aboutissent à la géométrisation et à la structuration des formes jusqu'à l'abstraction pure. Ses premières œuvres abstraites, de facture travaillée et avec des tonalités douces, datent de 1950. Elle est également active comme créatrice de cartons de tapisserie, comme la *Main blanche*, commandée par le Ministère de l'Instruction publique en 1957 et qui se trouve à la Bibliothèque royale à Bruxelles,

En 1951, elle est sociétaire de l'Art contemporain et elle expose au Palais des Beaux-Arts de

Bruxelles. En 1952, elle est membre fondateur de *Espace* qui réunit des artistes abstraits belges.

Tout au long de ses nombreux voyages, particulièrement autour de la Méditerranée (France, Grèce, Turquie, Espagne, Maroc, Italie), entre 1950 et 1955, Anne Bonnet retient dans ses carnets de croquis des motifs vécus qui sont autant de bases pour des constructions abstraites synthétiques ou des paysages urbains. La matière se veut dense et expressive, la couleur participe à la construction.

Femme discrète, Anne Bonnet parcourt l'univers pour le transformer en une poétique sensible qui, dans ses meilleurs moments, n'est pas sans évoquer Paul Klee.

À partir de 1958, la maladie dont elle souffre se ressent dans ses œuvres. Sa palette devient plus sombre, l'écriture plus agressive.

Anne Bonnet meurt de la maladie de Parkinson, le 14 novembre 1960 à Bruxelles.

Les œuvres d'Anne Bonnet font partie, entre autres, des collections du Musée Marthe Donas à Ittre, des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, de la commune de Schaerbeek et de la banque Belfius.

Guglielmo Borremans

Guglielmo Borremans, né à Anvers en 1672 et mort à Palerme en 1744, est un peintre originaire des Pays-Bas espagnols. Il a cependant vécu et peint en Italie, particulièrement dans la région napolitaine et sicilienne, où il a décoré de fresques de nombreuses églises. Ses œuvres sont également présentes dans plusieurs musées.

Biographie. On sait peu de choses sur sa jeunesse et son éducation. En 1688-89, Willem Borremans fut inscrit à la Guilde de Saint-Luc en tant qu'élève de Peter Van Lindt. En 1693, il disparaît des archives anversoises. Il a peut-être fait le voyage en Italie qui était devenu une tradition pour les artistes de l'époque, mais il y est finalement resté. Il a changé son prénom pour Guglielmo.

Il a probablement séjourné longtemps à Naples, où il a découvert les œuvres de Luca Giordano et de Matteis. L'église San Domenico Maggiore conserve une fresque, la seule de lui connue à Naples. En 1704, il peint la chapelle latérale dédiée à Sainte Catherine d'Alexandrie pour l'église franciscaine de Cosenza (Calabre). En 1714, il arrive en Sicile. Il s'installe à Palerme, où il meurt le 17 avril 1744 et est enterré dans l'église du monastère des Capucins.

Il trouve sur l'île un champ de travail fertile où il peut développer son style personnel, basé sur sa formation picturale essentiellement flamande, mais enrichi de ses récentes expériences napolitaines. La renommée de Borremans s'est répandue au-delà de Palerme et dans toute la Sicile. Les commandes reçues de tous les coins de l'île témoignent de l'enthousiasme avec lequel sa vivacité chromatique et compositionnelle a été accueillie. Il traita exclusivement de sujets religieux, notamment des œuvres destinées aux palais. Les gens admiraient particulièrement l'élégance et la clarté qui reflétaient son travail.

Les peintures de Borremans se trouvent dans les musées et les églises de toute la Sicile. Il a réalisé, entre autres, une remarquable série de fresques pour la basilique de Santa Maria Assunta à Alcamo, pour l'église de l'Anime Sante à Enna, pour l'église de San Giuseppe à Leonforte et pour l'église du monastère des Théatins à Palerme. L'ensemble principal est situé dans la cathédrale de Caltanissetta.

Michaël Borremans

Michaël Borremans (Geraardsbergen, 1963) est un peintre belge qui vit et travaille à Gand.

Biographie. Michaël Borremans a étudié l'art à la Haute Ecole des Arts et des Sciences Sint-Lucas de Gand. Photographe de formation initiale, il se concentre sur le dessin et la peinture au milieu des années 1990. Il utilise des photos anciennes de personnes et de paysages comme source d'inspiration pour son travail, qui présente un caractère aliénant avec une grande attention aux détails et une exécution parfaite. Jusqu'à sa percée tardive, il a enseigné à l'Institut municipal d'art secondaire de Gand. C'est son collègue peintre Jan Van Imschoot qui avait vu son travail et l'avait acheté en abondance et qui l'avait indirectement mis en contact avec Jan Hoet par l'intermédiaire de l'association du SMAK, grâce à laquelle Frank Demaegd de la galerie d'art Zeno X à Anvers a ouvert le monde à son travail. Techniquement parlant, ses peintures rappellent en partie la période de la peinture et de l'histoire de l'art du XVIIIe siècle. À une époque juste avant que la photographie ne prenne une plus grande influence, comme dans l'art académique, mais aussi dans le travail très personnel d'Édouard Manet et de Degas. Ses peintures sont particulièrement populaires aux États-Unis. Ses dessins plus anciens, dont beaucoup appartiennent à la collection Imschoot, servent souvent de base à ses peintures ultérieures. Ces œuvres méconnues ont été particulièrement bien accueillies lors de l'exposition au SMAK à Gand en 2007, où elles ont été présentées avec beaucoup de goût dans les salles semi-obscurées du premier étage, dont les murs ont été peints pour l'occasion d'une couleur gris sale. Le musée lui-même était ainsi utilisé comme installation.

Le peintre de la cour espagnole Diego Velázquez est un excellent exemple pour l'artiste.

Expositions et projets. Son travail était présent à la Manifesta 5 à Saint-Sébastien en 2004. Ensuite, des expositions au Museum für Gegenwartskunst de Bâle, à la Kunsthalle Bremerhaven, au Musée municipal d'art contemporain (SMAK) de Gand, au Cleveland Museum of Art, Ohio et à la Royal Hibernian Academy, Gallagher Gallery de Dublin.

En 2006 expositions au Musée d'Art Contemporain KIASMA d'Helsinki, à Berlin (Biennale de Berlin) et à la David Zwirner Gallery de New York. En 2008, il réalise la pochette de l'album Vantage Point pour dEUS.

Au printemps 2010, Borremans présentera une sélection de son œuvre ainsi que le film Weight au Museum of Contemporary Art de Denver, aux États-Unis. La même année, l'artiste conçoit un costume de théâtre pour une production de Josse De Pauw, intitulée Over de Bergen.

En 2010, l'artiste réalise un ensemble de peintures pour le palais royal de Bruxelles au nom de la reine Paola. Lorsqu'on lui a demandé, il a répondu : Je me suis inspiré de la tradition de l'art de cour. Pendant des siècles, les artistes ont créé des œuvres commandées pour de grands palais. Il y a quelque chose de magique dans le fait que cela se produise encore. Cette commande illustre également l'importance que la Famille Royale belge attache au soutien de l'art contemporain belge à la Collection Royale d'Art.

La série d'œuvres représente des valets de pied en livrée soignée, mais dans une situation inhabituelle : l'un porte ses vêtements à l'envers, l'autre se coupe le doigt. Les tableaux sont discrètement accrochés parmi les portraits royaux existants contre les murs peints en violet du Salon des Maréchaux du palais royal. Les peintures à l'huile très réalistes et détaillées révèlent un savoir-faire de haut niveau, fascinent et dégagent une atmosphère tranquille et irréelle. À cette série d'œuvres s'ajoute également une vidéo, placée entre des portraits de Saxe-Coburgers, dans laquelle le même valet de pied en livrée apparaît immobile.

L'œuvre de Borremans fait partie, entre autres, des collections du SMAK de Gand, du Museum of Contemporary Art de Los Angeles, du San Francisco Museum of Modern Art de San Francisco, du Museum of Fine Arts de Boston, du Museum of Modern Art. à New York et à l'Art Institute of Chicago.

Au printemps 2014, une grande rétrospective de son œuvre a eu lieu au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (Belgique). La même exposition a ensuite été présentée au Tel Aviv Museum of Art Israël puis au Dallas Museum of Art.

En novembre 2014, l'artiste installe l'œuvre La Vierge sur le clocher, à côté de l'hôtel de ville de Gand. La petite fresque mesurant 60 sur 70 cm est la première œuvre de Borremans dans l'espace public. L'œuvre est une donation de l'artiste à la ville de Gand. Il représente une jeune femme vêtue d'une robe noire avec un col blanc dont les yeux perçants rayonnent vers la mairie.

Andrée Bosquet.

Andrée Bosquet, née à Tournai le 13 mars 1900 et décédée à La Louvière le 27 juin 19801, est une artiste peintre belge. Elle est l'épouse de Frans Depooter.

Biographie. Andrée Bosquet passa son enfance et sa jeunesse à Mons et grandit dans un milieu particulièrement cultivé, humaniste et progressiste, très ouvert à la musique et aux beaux-arts. Ce climat combien enrichissant devait marquer la jeune Andrée pour toute sa vie. Attirée par la peinture, elle suit des cours à l'Académie des beaux-arts de Mons, de 1919 à 1922, fréquentant les ateliers de Marguerite Putsage (pastel) et Emile Motte (peinture). C'est à l'Académie de Mons qu'elle rencontre le jeune peintre Frans Depooter, qu'elle épouse en 1923. Les jeunes mariés acquièrent à Wauthier-Braine, dans le Brabant wallon, sur une colline verdoyante, une maison isolée et dépourvue de confort. Le couple espère vivre d'une exploitation avicole mais les rendements sont faibles, malgré un travail épuisant, qui leur enlève presque toute possibilité de s'adonner à leur art. Aussi, en 1930, à la naissance de leur fille Louise, revendent-ils leur exploitation. Le mari a entre-temps obtenu un poste de professeur dans l'enseignement artistique. Andrée Bosquet partagera désormais son temps entre l'éducation de sa fille, son ménage et son art, dans une atmosphère de grande intimité familiale. Mais ce n'est pas une vie de reclus ; des peintres amis s'étaient installés dans leurs environs proches : Léon Navez, Léon Devos, Anto Carte, Pierre Paulus, William Paerels. Les rencontres entre artistes se faisaient dans un climat particulièrement cordial et propice à la création artistique. Frans Depooter fut, en 1928, cofondateur du groupe Nervia, dont Andrée Bosquet fut souvent l'invitée. Ses premières œuvres montrent bien l'influence de son aîné Anto Carte, mais Andrée Bosquet met bien vite au point sa propre formule artistique. Il n'y aura pas non plus influence d'un époux sur l'autre, mais échange fécond, dans un souci commun de recherche artistique. Andrée Bosquet peignit essentiellement des portraits (plusieurs autoportraits), des compositions mettant en scène un personnage – le plus souvent un enfant ou un adolescent – dans un cadre donné, un très grand nombre de bouquets et de natures mortes, et quelques paysages. C'était une artiste dans la pleine acception du terme, travaillant pour l'art, sans se préoccuper des contingences. Chaque toile est précédée d'une longue méditation et donne lieu à plusieurs esquisses. Le souci de composition et de simplification est primordial. Recherche de l'âme, tant des personnages que des objets. D'où cette impression de vie, de contact avec le sujet, qui rend ses œuvres si attachantes. Il est vrai qu'on y retrouve l'esprit des peintres de la première Renaissance italienne, le mysticisme en moins, mais en tout cas avec cette vision de l'être humain considéré comme une fin en soi. Les premiers portraits sont empreints d'une lumière vaporeuse à quoi se combine la douceur des coloris. 1950 est le début de la période de maturité de l'artiste. Les portraits sont de plus en plus dépouillés, Andrée Bosquet laissant tomber l'ombre portée par les sujets. Les compositions, dont tous les éléments s'équilibrent, offrent une grande impression de sérénité. Les natures mortes, sur lesquelles l'artiste pose un regard plongeant, frappent toujours par leur côté expressif. Mais c'est peut-être dans les bouquets qu'apparaissent le mieux toute la délicatesse et la sensibilité raffinées de l'artiste. Par ses paysages, elle semble avoir voulu capter la beauté du monde, dont elle nous confie sa vision émerveillée. Andrée Bosquet a fait peu d'expositions personnelles, mais a participé à de nombreux salons d'ensemble. Elle a obtenu, en 1963, le prix Charles Caty de l'Académie royale de Belgique et en 1971, le prix Claire Sauté de la Ville de Mons. Des œuvres de l'artiste sont conservées dans plusieurs musées des beaux-arts belges : à Bruxelles, Charleroi, Gand, Ixelles, La Louvière, Mons ; dans le patrimoine de la Communauté française, des provinces de Brabant et de Hainaut, des communes de Molenbeek-Saint-Jean, Schaerbeek et Uccle.

De nombreuses rétrospectives des œuvres de l'artiste et de son mari ont été organisées par l'association des Amis de Frans Depooter et Andrée Bosquet, qui a fusionné en 2007 avec l'ASBL Le Fonds Léon Eeckman et le Groupe Nervia.

François-Antoine Bossuet

François-Antoine Bossuet ou François Bossuet, né le 21 août 1798 à Ypres, et mort à Saint-Josseten-Noode (Bruxelles) le 28 septembre 1889 est un peintre de l'école belge connu comme peintre d'architecture pour ses vues de monuments, de ruines, d'intérieurs, d'églises et également ses paysages, qui bénéficie d'une réputation européenne et mondiale.

Biographie. – Premières années. François-Antoine Joseph Bossuet (parfois orthographié Bossuée) est né à Ypres le 21 août 1798, de l'union de François Bossuet, boutiquier, et de Marie Delicq.

Initialement formé à l'académie d'Ypres, François-Antoine Bossuet suit ses parents qui s'établissent à Ostende où il sert en qualité d'« élève entretenu » de la marine du Premier Empire. Puis, il passe, en la même qualité, à Anvers où il est employé à la préfecture maritime. Commandant du port (secrétaire du pilotage) à Ostende, il consacre ses rares loisirs à la peinture. Il fréquente l'académie royale des beaux-arts d'Anvers auprès de Guillaume Herreyens. À la chute de l'Empire, il professe un cours de dessin à l'académie d'Ostende. En 1826, il abandonne la marine pour se consacrer à son art.

– **Établissement à Bruxelles.** En 1828, Bossuet quitte Ostende pour s'installer à Bruxelles et donne des cours de perspective en son domicile rue de la Pépinière, puis au musée des arts et des sciences.

Il devient connu pour ses représentations de villes, monuments et paysages, d'Espagne et d'Italie notamment, souvent sous la forme de vues de lieux anciens ou chargés d'histoire, émaillés de scènes de la vie courante. Il y excelle dans le rendu de la perspective, servi par un coloris puissant.

En 1836, il est nommé professeur de perspective et de dessin linéaire à l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles, fonction qu'il occupe jusqu'en 1876. Après des essais favorablement remarqués dans plusieurs villes de province, telle Courtrai (1833), Bossuet commence à exposer aux salons triennaux de Bruxelles (à partir de 1836), ainsi qu'à diverses expositions de la ville, telle que celle de la société philanthropique en 1840.

– **Notoriété.** François-Antoine Bossuet est l'auteur de deux *traités de perspective pittoresque*, parus en 1833 et en 1872. Il présente trois toiles de vues espagnoles, lors de l'exposition universelle de Paris de 1855. En 1873, il reçoit la médaille de l'exposition de Vienne, et en 1878, celle de Paris en 1878 pour son second traité relatif aux perspectives. Il forme le peintre Jean-Baptiste Van Moer, connu pour ses représentations de villes.

Témoins de la notoriété nationale et internationale de l'artiste, certaines œuvres de Bossuet sont conservées dans les institutions muséales belges, européennes et outre-Atlantique : au musée royal des beaux-arts d'Anvers, aux musées royaux des beaux-arts de Belgique à Bruxelles, au Mu.ZEE à Ostende, au Victoria and Albert Museum à Londres, au Philadelphia Museum of Art, ainsi qu'en Australie, au musée de Melbourne et au musée de Sydney.

– **Vie privée et dernières années.** Sur le plan privé, François Bossuet épouse à Ostende, le 26 octobre 1819, Virginie Julie Dubrux, de deux ans sa cadette et qui lui survit. Le couple a au moins six enfants, dont trois fils : François Auguste Bossuet, ingénieur, né à Ostende en 1821, Louis Bossuet, né en 1824, lieutenant-colonel d'artillerie et Charles Guillaume Bossuet, archiviste à la banque nationale, né à Ixelles, en 1829, ainsi qu'une fille Émerence, née à Bruxelles en 1833, épouse de Paul Henrard, général-major d'artillerie.

François-Antoine Bossuet poursuit sa longue carrière jusqu'à la fin de sa vie. Encore assis à son chevalet, trois semaines avant son décès, Bossuet meurt, à l'âge de 91 ans, en son domicile, rue

Royale, no 165 à Saint-Josse-ten-Noode, le 28 septembre 1889, auprès de sa femme.

Paul Boudry

Paul Boudry est un peintre flamand originaire d'Anvers (né le 2 mai 1913 et décédé à Berchem le 12 février 1976).

Biographie. Il peignit trois ans durant sous la direction d'Isidore Opsomer. Mais c'est de son maître Walter Vaes qu'il reçut le raffinement. Il admirait les peintres de fleurs flamands du XVIII^e siècle et en étudia minutieusement la technique. La fraîcheur et la beauté des couleurs de ses fleurs leur doit beaucoup. Pour atteindre une grande précision, il lui arrivait d'utiliser des pinceaux munis d'un seul poil.

Paul Boudry a été professeur à l'Académie des Beaux Arts de Berchem. On lui doit un nombre très réduit d'expositions. Ce qui ne l'empêcha pas d'être connu et reconnu par les amateurs qui venaient directement le visiter à son atelier.

Il est surtout célèbre pour ses portraits et dessins de têtes d'enfants et pour ses fleurs très précises.

Sa minutie le rapproche de la lignée de peintres Boudry : son grand-père Aloïs Boudry (1851-1938) et son père Robert Boudry.

Hippolyte Boulenger

Hippolyte Boulenger, aussi : Hippolyte Boulanger (Tournai, 3 décembre 1837 - Bruxelles, 4 juillet 1874) était un peintre paysagiste belge issu du réalisme pré-impressionniste. Il fut le principal représentant de l'Ecole de Tervuren, dans laquelle il vit la continuation de la peinture réaliste en plein air de la nature de l'Ecole de Barbizon.

Jeunesse. Boulenger passe son enfance à Tournai et, après la mort de son père en 1850, trois ans à Paris, où il apprend à dessiner. De cette époque date un simple dessin Moulin de la Galette de Montmartre. On ne sait pas s'il se trouvait à cette époque à Barbizon ou s'il a connu les peintres de Barbizon. Mais certaines de ses premières œuvres concernent la forêt de Fontainebleau. Il peut toutefois s'agir de copies d'œuvres de Narciso Virgilio Diaz de la Peña. En 1853, après la mort de sa grand-mère parisienne, il retourne à Bruxelles, où sa mère s'est entre-temps installée. Quelques mois plus tard, sa mère mourut également. Hippolyte Boulanger est désormais livré à lui-même.

Cours. Il commence à travailler pour l'ornemaniste Paul Colleye. Sur ses conseils, il suit à partir de septembre 1854 des cours du soir à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles dans la « classe de paysage » avec Joseph Quinaux (1822-1895), et dans la période 1855-1856 avec le peintre néoclassique François-Joseph Navez, élève de Jacques-Louis David. Il a peut-être senti que ce n'était pas la direction qu'il voulait prendre, car il a quitté l'académie. Ce n'est qu'en octobre 1859 qu'il y revient comme élève du peintre d'histoire Pierre-Albert Roberti (1811-1864) et s'initie au « dessin d'après nature ».

C'est à cette époque qu'il commence à errer dans la région bruxelloise. Il reste quelque temps à Uccle et tente de vendre ses tableaux, mais gagne à peine de quoi se nourrir et se loger. De plus, il appréciait les boissons et la joyeuse compagnie dans les auberges tout au long du chemin.

Tervuren. La rencontre en 1863 avec le portraitiste Camille van Camp à Auderghem sera décisive pour la suite de la carrière de Boulenger. Van Camp était allé à Barbizon et tous deux avaient à peu près les mêmes idées sur la peinture. Il fut aidé matériellement par van Camp et, à l'automne 1864, trouva un logement hospitalier à Tervuren, dans l'auberge In den Vos. Ici, pour la première fois, Boulanger mène une vie plus régulière et peut s'exprimer avec passion dans son art. Ici, il pose les bases de son style de peinture et se perfectionne en dessin et en peinture. Il payait souvent ses dettes

dans les auberges de la région en peignant une enseigne. De cette époque datent un grand nombre de carnets de croquis remplis de dessins détaillés de la nature autour de Tervuren, ainsi que certaines de ses plus grandes œuvres, qui ont fait de lui l'un des plus grands peintres paysagistes belges.

Dès 1863, il avait participé à une exposition à Bruxelles avec une toile, Paysage avec animaux. Cependant, il est resté discret parmi les œuvres d'innombrables débutants. En 1864, il eut plus de chance. Son œuvre Vue d'Auderghem à l'Exposition des Artistes Belges a été achetée par le célèbre peintre Jean Robie. Il avait déjà été remarqué par le critique d'art Camille Lemonnier, qui ne le qualifiait plus de peintre, mais de maître.

Il devient la figure centrale de la colonie de peintres de Tervuren, qui comprend Alphonse Asselbergs, Edouard Huberti et Joseph Coosemans.

Pour plaisanter, Boulanger évoque l'Ecole de Tervuren au Salon de Bruxelles de 1866, le premier auquel les peintres de Tervuurt participèrent ensemble, au dos d'une de ses œuvres. Il donna ainsi un nom au groupe dont il devint lui-même la personnalité la plus importante.

À la même époque, il peint également dans le village des artistes de Genk, qu'il visite notamment avec Jules Raeymaekers.

Percée. Il s'installe dans son premier atelier (sans doute sur proposition de Joseph Coosemans), dans l'une des écuries d'un bâtiment ayant appartenu au château des ducs de Brabant. Au début de 1867, il commença à tomber malade. Des crises nerveuses et une grave maladie du foie, causées par sa consommation excessive d'alcool, détruisirent sa santé et le rendirent déprimé. Il quitte Tervuren et s'installe dans une chambre à Bruxelles. Il a essayé de peindre ici quelques paysages supplémentaires, en s'appuyant sur sa mémoire. Mais il ne pouvait pas être d'accord avec cela et retourna dans la nature pour dessiner dans la vallée du Josafatbeek, dans l'ancien Schaerbeek rural. Ces études ont conduit à l'un de ses chefs-d'œuvre De Josafatwetering à Schaerbeek

En raison de son état mental instable, son médecin l'envoya à Vichy en France en octobre 1867. Ses amis Van Camp et Alphonse Asselbergs ont fourni de l'argent pour le voyage. Il y reste six semaines et peint plusieurs toiles (dont The Stony Rainwater), dessine beaucoup et réalise quelques aquarelles.

Après son mariage avec Florentine-Léonie Du Pré le 27 mai 1869, il part vivre à Zaventem. Ce fut une courte période pendant laquelle il retrouva son équilibre mental. Ce fut sa période artistique la plus fructueuse. Quatre de ses gravures ont été incluses dans La Légende d'Ulenspiegel de Charles de Coster, publiée en 1869. Il a également reçu une reconnaissance artistique dans des cercles plus larges et a été mentionné comme le peintre belge novateur le plus important, le "leader artistique du Barbizon belge". . . L'Ecole de Tervuren, autrefois considérée comme une plaisanterie, est désormais, grâce à lui, considérée comme à part entière.

Cependant, cela faisait déjà un an qu'il souffrait de symptômes d'épilepsie. Au printemps 1870, sa famille retourna dans la forêt de Soignes, près de Tervuren. Durant cette période, il peint Le Vieux Haagbeukdreef, Tervuren. Il se révèle ainsi être un maître du genre. Avec ce tableau, il remporte la médaille d'or au Salon de Bruxelles de 1872. C'est la seule reconnaissance officielle qu'il ait jamais reçue. De cette époque date également "La Messe de Saint-Hubert à Tervuren" (dont il existe deux études préliminaires), ce qui constitue une exception dans les thèmes représentés et en fait la seule scène folklorique connue.

L'année 1871 fut son année la plus productive. Les vallées de la Meuse et de l'Escaut partageaient également sa préférence à l'époque. Durant les quatre dernières années de sa vie, Boulenger et son épouse s'installent chaque été dans la vallée de la Meuse, près d'Anseremme, Dinant et Waulsort. Il découvre ici une nature complètement différente de celle des environs de Tervuren. Les toiles Vue de Dinant (1870) et Matin d'automne à Anseremme (1872-1873) datent de cette période. Il rencontre également le peintre wallon Félicien Rops au bord de la Meuse. Son style de peinture a

évolué d'un style réaliste à une contribution plus émotionnelle et émotionnelle dans ses toiles. De telles toiles peuvent être considérées comme un précurseur de l'impressionnisme belge. Cette direction sera développée davantage par son ami Guillaume Vogels.

L'abus d'alcool et sa maladie nerveuse ont fait des ravages. De plus, sa vision s'est détériorée. Il dut retourner à Bruxelles en 1873 pour des soins médicaux. Boulenger mourut dans un triste hôtel de Bruxelles, à l'été 1874, "... après une vie pleine à la fois de souffrances pathétiques et de délices exaltants", comme l'écrit A. A. Moerman.

Gravure. Boulanger heeft slechts zeven etsen gemaakt gedurende zijn loopbaan. *De molen* en *De weide* verschenen in 1876 het tijdschrift *L'Art Universel* (het lijfblad van de Société Libre des Beaux-Arts). De ets *Maneschijn* verscheen waarschijnlijk nooit in een tijdschrift. De vier overige werken verschenen in 1869 in het boek *Ulenpiegel* van Charles De Coster: *Soetkin* (getekend door Boulanger maar geëst door Gustave Biot), *De bewaker van het aangeslagen goed*, *Toen waren de weiden overstroomd* en *De weerwolf*.

Décision. Entre 1850 et 1870, Boulenger, en tant que principal représentant de l'école de Tervuurse, fut le grand innovateur de la peinture paysagère belge. Il a montré une nette préférence pour une nature sombre et émotive, qu'il a représentée dans une palette de couleurs riches mais sombres et dans un ton principalement gris. Il s'écarte des règles habituelles du paysage historique, catégorie du prestigieux Prix de Rome, et introduit une plus grande liberté dans l'élaboration technique du paysage, dans laquelle les jeux de lumière jouent un rôle majeur. À partir des années 1870, il manifesta une préférence pour les représentations dramatiques du ciel, rendues avec une touche fugace.

Cet artiste passionné peut être considéré comme le prototype du peintre paysagiste romantique-réaliste belge.

Ses toiles se trouvent dans les musées d'Anvers, Mons, Bruxelles, Tournai, Ixelles Saint-Josse-ten-Noode, Saint-Nicolas, Tervuren, Verviers et dans la Collection Mesdag à La Haye. De nombreuses œuvres subsistent encore dans des collections privées.

Virginie Bovie

Joséphine Louise Virginie Bovie (Bruxelles 1821 – là-bas, 1888) était une artiste et mécène belge. Elle peint principalement des scènes historiques et allégoriques, mais plus tard aussi des portraits et des natures mortes de fleurs. En 1870, elle était qualifiée de « connue », mais aujourd'hui, elle est qualifiée de « peintre bruxellois oublié » car plus de 200 tableaux peints par Bovie, seuls 7 ont finalement été retrouvés.

Biographie. Bovie était la fille d'un rentier. C'est en partie pour cette raison qu'elle venait probablement d'une famille aisée, ce qui lui a donné l'opportunité de poursuivre une carrière de peintre. Elle a par exemple pu suivre des cours de dessin et de peinture auprès du peintre Frans-Karel De Weirdt (1799-1855). Elle entre ensuite dans l'atelier du peintre Antoine Wiertz (1806-1865).

Avant l'âge de trente ans, Bovie fait ses premiers pas indépendants dans le monde de l'art et peint au moins deux grandes toiles pour une église paroissiale et un portrait masculin. En 1855, à l'âge de 34 ans, elle voyage en Italie (à Rome, Florence, Naples et Venise, entre autres) avec sa sœur Josine Natalie Louise. Cela s'est produit dans le cadre de sa formation. Elle a passé beaucoup de temps ici, dans les musées, à copier des œuvres de maîtres anciens. Elle a également amélioré ses techniques et ses connaissances ici. Ces influences italiennes ont principalement influencé et amélioré son utilisation des techniques de chaleur et de couleur. Ce voyage en Italie était presque entièrement composé d'un groupe d'hommes. Seules cinq femmes ont voyagé, dont Bovie. Suite à son voyage à travers l'Italie, elle expose des toiles basées sur des sujets italiens dans les salons de Bruxelles et

d'Anvers.

Bovie est restée célibataire toute sa vie et a mené une vie célibataire. Il y a une chance que Bovie soit lesbienne. Elle a pu mener une vie financièrement indépendante, initialement principalement grâce à son père riche. Cette sécurité financière lui permet de vivre dans les banlieues aisées de Bruxelles, dont Ixelles. Elle a probablement vécu ici avec sa sœur Louise à partir de 1860. Cette situation financière, même si elle le devait principalement à son riche père, était particulière pour les artistes féminines de son époque.

Presque toutes les femmes qui aspiraient à devenir artistes au XIXe siècle considéraient qu'il était nécessaire d'entretenir un lien personnel fort avec un artiste masculin. Pour Bovie, ce n'était pas son père, comme c'était le cas pour de nombreuses artistes féminines. Ce sont probablement Frans-Karel De Weirdt et Antoine Wiertz qui l'ont fait connaître dans le monde de l'art. De plus, malgré l'aide des artistes masculins, il était encore très difficile de gagner sa vie en tant qu'artiste. Les réussites comme celle de Bovie étaient souvent considérées comme le résultat de « qualités masculines » telles que la détermination et la concentration.

Œuvres d'art. Au début de sa carrière, Bovie peint principalement des scènes historiques et allégoriques, inspirées de l'école vénitienne. Elle a acquis ces influences lors de son séjour en Italie. La caractéristique de ce style est l'utilisation de la couleur particulièrement profonde et chaleureuse. Cet art était également considéré comme très réaliste et la peinture à l'huile était souvent utilisée. Les sujets peints par Bovie, comme les scènes historiques, étaient également basés sur l'école vénitienne. Cette école renaît au XVIIIe siècle et afin d'exposer des œuvres d'art dans les salons, des œuvres basées sur l'école vénitienne sont souvent demandées. En plus des influences de cette école, elle a également basé de nombreuses œuvres d'art sur le style de peinture académique traditionnel. Ce style a prospéré au XIXe siècle et reposait principalement sur la combinaison du néoclassicisme et du romantisme. De plus, au sein du style de peinture académique, divers styles de peinture historique ont été adoptés par les artistes, afin de souligner l'époque que la peinture était censée rayonner. Cela concernait des peintures représentant des scènes historiques. Certaines des œuvres de Bovie ont été commandées sur commande officielle. Elle peint également des tableaux de genre à cette époque. Ce qui est frappant, c'est qu'elle préférait la représentation féminine lors de la peinture de ces pièces, et que ce n'était pas le cas de ses pièces historiques et allégoriques.

Au cours des dix dernières années de sa vie, elle a abandonné ce style académique traditionnel et s'est davantage concentrée sur les portraits et les natures mortes (de fleurs). Ces scènes quotidiennes étaient très appréciées du public bourgeois.

Bovie possédait un atelier à Ixelles, appelé « Musée Bovie ». Ici, elle expose à la fois ses propres œuvres d'art et celles de ses amis proches, dont son cousin Félix Bovie et son bon ami Antoine Félix Bouré. Pour promouvoir ce musée, elle publie régulièrement des annonces dans des magazines comme La Fédération Artistique. À sa mort en 1888, le gouvernement belge refusa de reprendre le musée et les œuvres d'art furent mises en vente en 1889.

Aujourd'hui, seules 7 de ses plus de 200 œuvres peintes sont connues. Certaines de ces peintures sont : La Visitation, Les Iconoclastes et Femme napolitaine avec Enfant.

Henri Brasseur

Henri Brasseur né à Liège le 13 août 1918 et mort dans la même ville le 22 mai 1981 est un peintre et photographe belge.

Biographie. Henri Brasseur naît à Liège le 13 août 1918. En 1934, après des études secondaires générales à l'école moyenne Jonfosse, il entre à l'Académie des beaux-arts de Liège, où il enseignera par la suite, pour y apprendre le dessin, dans l'optique de reprendre le métier de son père, graveur lithographe. Il y est l'élève d'Auguste Mambour, Adrien Dupagne et Edgar Scauflaire.

C'est un peintre de la jeunesse avant tout, dans un style classique mais épuré et monumental.

L'obtention du premier prix de Rome belge en peinture de 1943 marque le début de sa carrière d'artiste et lui ouvre les portes de l'enseignement.

Reconnu et apprécié par ses pairs, son œuvre reste malgré tout peu connue du grand public. Grand dépressif, il sort peu, mais participe néanmoins à quelques expositions personnelles à Liège au Cercle royal des beaux-arts et à l'Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie, et à quelques salons, dont ceux de la Jeune Peinture Belge, à Paris, La Haye, Zurich, Stockholm...

Sa dernière œuvre picturale, *Tireur Olympique* (musée des Beaux-Arts de Liège), date de 1964.

Lassé de la peinture et se tourne vers la photographie et réalise de nombreuses diapositives.

Henri Brasseur meurt à Liège le 22 mai 1981.

Œuvre. À la recherche perpétuelle de la vie qui trouve son plein épanouissement dans la jeunesse, Henri Brasseur ne cessera de la sublimer. Élève d'Auguste Mambour, il en gardera la monumentalité, un sens de la composition structurée et une grande exigence plastique.

Bon dessinateur et titulaire de l'atelier supérieur de dessin à l'Académie des beaux-arts de Liège, il se sent cantonné comme tel et, pour rappeler qu'il est avant tout un peintre, il réalise le *Mythe de la forme et de la couleur* (1946, localisation inconnue), démentant ainsi l'opinion répandue selon laquelle un artiste est soit un peintre ou un dessinateur, mais ne peut être les deux à la fois. Il ne peindra, ne dessinera, ne photographiera que des individus dans leur jeunesse.

Malgré ses problèmes de santé — anxiété et dépression — il ne perd pas son émerveillement devant la vie mais la peinture lui devient insupportable.

Un de ses élèves, Jean-Claude Vandormael, graveur et photographe, lui fait découvrir la photographie. Mais s'il pouvait peindre et dessiner sans modèle, il ne peut s'en passer pour la photographie. À l'instar d'un Hans Bellmer, dans un registre moins sulfureux, son choix se porte alors sur une petite poupée en porcelaine qui avait appartenu à sa belle-mère. Dans une expérience unique et poétique, il en réalise des centaines de diapositives sur plusieurs années. Il montre cette poupée sous tous ses aspects, à toutes les saisons, sous toutes les lumières, dans toutes ses toilettes, dans tous les décors, avec ou sans bijoux, tantôt femme, tantôt enfant, tantôt simplement poupée.

Le sujet épuisé, il éprouve le besoin de revenir au modèle vivant. Le marché de la Batte à Liège où les flâneurs sont nombreux et faciles à surprendre, sera son principal terrain de chasse.

Ce qui l'émerveille, c'est plus ces jeunes modèles inconnus que les photographies qu'il en tire. Celles-ci ne sont qu'une mise en mémoire de ce que l'œil a vu. La véritable œuvre d'art, c'est la vie. C'est là l'aboutissement logique, la conclusion de sa démarche d'artiste.

Henri de Braekeleer

Henri de Braekeleer, né à Anvers le 11 juin 1840 et mort dans la même ville le 20 juillet 1888, est un peintre intimiste belge.

Son champ pictural, rappelle les peintures de genre des maîtres flamands du siècle d'or néerlandais, tels Pieter de Hooch et Johannes Vermeer. Durant les années 1880, sa technique évolue, se rapprochant de l'impressionnisme.

Appartenant à une famille d'artistes peintres, il est celui dont la renommée est la plus fameuse. Ses œuvres sont conservées aux Musées royaux des beaux-arts de Belgique, à Bruxelles, au Musée royal des beaux-arts d'Anvers et au Victoria and Albert Museum à Londres.

Biographie. – Une famille d'artistes. Il fait partie d'une famille de peintres flamands qui compte de nombreux membres ce qui peut parfois provoquer des confusions dans les attributions. Il est en effet le fils de Ferdinand de Braekeleer (dit l'ancien), le frère de Ferdinand de Braekeleer (le Jeune) (1828-1857), le cousin d'Adrien de Braekeleer (1818-1904) et le neveu de Henri Leys. Il est considéré comme l'artiste le plus marquant de la famille.

– **Formation et expositions.** Henri (Henri Jean Augustin) de Braekeleer est né à Anvers le 11 juin 1840, quatrième fils et huitième enfant de Ferdinand de Braekeleer et de Marie-Thérèse Leys. Formé par son père, Ferdinand de Braekeleer (dit l'ancien) et par son oncle Henri Leys, Henri de Braekeleer entre en 1854 à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers où il étudie jusqu'en 1861. Il expose cependant au salon d'Anvers en 1858 plusieurs toiles (*Le moissonneur* et *La blanchisseuse*). Il voyage ensuite en Allemagne en 1862 puis aux Pays-Bas en 1863 et y approfondit sa connaissance de la peinture des XVI^e et XVII^e siècles. L'influence de [Pieter de Hooch](#) et de Vermeer apparaît nettement dans ses tableaux qui représentent souvent un personnage seul absorbé par une tâche paisible dans un intérieur éclairé par une fenêtre comme dans *L'homme à la chaise* (*De man in de stoel*, 1876, Musée d'Anvers) ou dans *L'Homme à la fenêtre* (c. 1874-1876, Musée de Bruxelles).

--**Notoriété.** En 1869, il signe un contrat avec le marchand d'art belge Gustave Coûteaux : leur association durera jusqu'en 1876, année marquée aussi par la mort de son oncle Henri Leys. C'est la période la plus productive de sa vie d'artiste : il atteint alors la notoriété et reçoit une médaille d'or au Salon de Bruxelles en 1872 pour *Le géographe* et pour *La leçon*. Il est une nouvelle fois récompensé par une médaille d'or à l'Exposition internationale de Vienne en 1873 pour *L'atelier du peintre* et pour *La célébration de l'anniversaire de Grand-mère* (les deux tableaux sont aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Bruxelles). Ses réalisations minutieuses et son goût pour les reconstitutions du passé à la manière des anciens maîtres flamands correspondent assez bien à l'École belge de peinture.

Richard Muther décrit en 1904 le charme de ses tableaux : « Ou bien c'est une jeune fille au rouet ou encore un bonhomme en veste bleu clair penché sur un atlas bariolé. Ailleurs la lumière tombe de côté, au travers des rideaux d'une fenêtre, et vient jouer sur le vieux baldaquin du lit, de vieux bahuts, des cruches et des assiettes au mur. » Concluant par une phrase qui traduit sa profonde admiration : « Ces tableaux ont d'ailleurs toute la quiétude, toute l'intimité des tableaux de de Hooch. »

Cependant, victime sans doute d'une dépression, il cesse de peindre entre 1880 et 1884. « C'est l'époque où il crée ses plus beaux chefs-d'œuvre qui annoncent l'avènement de l'impressionnisme. »⁶ : il utilise des coups de pinceau plus courts et plus visibles, comme dans *Le repas* (*De maaltijd*, 1885, Musée d'Anvers) - *La Maison hydraulique* (vers 1886, Musée de Bruxelles) - *La partie de cartes* (1887).

Vincent van Gogh mentionne plusieurs fois Henri de Braekeleer dans des lettres à son frère Théo, le citant comme un artiste qu'il aimait et dont la maladie mentale le rendait proche de lui. Il meurt, célibataire, en son domicile, 97 boulevard Léopold, à Anvers, le 20 juillet 1888, à l'âge de 48 ans.

Paul Breyer

Paul Breyer, né en 1905 à Arlon en Belgique et mort le 4 mai 1968 au Tignet (Alpes Maritimes) est un peintre, graveur et dessinateur.

Il est resté fidèle à la tradition de l'art figuratif.

Biographie. Il est le fils de Nicolas Breyer, un artisan [relieur](#), qui lui donne l'exemple de la dignité et du travail bien fait.

Il dessine très tôt, mais c'est vers la médecine qu'à 19 ans il va se diriger, à l'Université Libre de Bruxelles. Cependant, très tôt, il comprend que sa véritable vocation est artistique et il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles qu'il termine, quelques années plus tard en section peinture. En 1931, il épouse Madeleine Deltenre, une artiste peintre également poète. Elle représente la compagne idéale pour Paul Breyer. Le couple s'installe à Arlon dans une petite maison qu'ils appellent La Chaloupe. Ils publieront un ouvrage intitulé « Visages de notre Bruxelles Pays » dans lequel elle écrit les poèmes et lui l'illustre par des linogravures.

Dans un premier temps, il est un peintre de l'Ardenne. Son art est directement inspiré de son amour pour la terre, le terroir, le travail vigoureux des paysans et des artisans.

C'est en 1937 qu'il organise sa première exposition personnelle au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Le challenge est difficile car il succède à la rétrospective du peintre belge Jean Brusselmans qui fut un temps son professeur. La critique est excellente : devant ses toiles, le mot de « Nouvel Humanisme » sera prononcé.

Il enseigne la peinture à l'Académie des Beaux-Arts d'Arlon dont il devient également directeur. Il compte parmi ses élèves les peintres Paul Schrobiltgen, Paul Antoine et Roger Greisch.

Il devient membre de l'Académie Luxembourgeoise et expose à son salon annuel.

En 1947, il expose dans la mouvance de la Jeune Peinture Belge, mais s'en éloignera car les couleurs de la Méditerranée l'attirent et qu'il refuse la ligne de ses compagnons qui se dirigent vers l'abstraction et l'art géométrique.

C'est en 1949 qu'il quitte la Belgique pour s'installer à Cagnes-sur-Mer où il séjournera 7 ans, puis au Tignet de Grasse en 1956 dans une maison qu'il appellera La Citadelle où il vivra jusqu'à son décès en 1968.

Le succès l'attendait sous le soleil provençal. Sa palette s'éclaircit, s'illumine et s'imprègne totalement de ce soleil éblouissant. Il reste cependant attaché à ses premières amours, à travers ces thèmes qui lui sont si chers : le travail de la terre, l'homme, les paysages. Ses toiles prennent également une puissance philosophique, elles reflètent toujours plus ses convictions spirituelles : sa spiritualité chrétienne transparaît à travers des sujets comme des descentes de croix, le pain et le vin, le bon berger.

Au Tignet, dans sa Citadelle, la vie s'écoule, studieuse et ardente, mais il n'oublie pas d'exposer car il veut que son œuvre apporte joie aux cœurs et sérénité aux esprits. Après sa première exposition à Cagnes-sur-Mer en 1950, il participera à de nombreux salons à Nice, Vence, Sète, Menton, Lyon, Dijon, Grasse et Monte-Carlo.

En 1952, il illustre le recueil de poèmes de Francis André: *Terre. Poèmes paysans*.

C'est à Paris qu'auront lieu ses plus importantes expositions. En 1953, il accroche ses toiles à la Galerie Tronche, en 1956 et 1959 à la Galerie Lucy Krohg place Saint-Augustin ; en 1961 et 1963 à la Galerie Transposition.

Il reviendra en Belgique en 1960 pour exposer au Palais des beaux-arts de Bruxelles ; soixante toiles de grande dimension y seront accrochées.

En 1964, du 7 au 28 novembre, c'est la consécration parisienne : il expose 25 grandes toiles à la Galerie Bernheim- Jeune située au coin de l'avenue Matignon et du Faubourg Saint-Honoré. La critique parisienne est excellente, tant la presse professionnelle que la presse d'information et même la presse étrangère.

En 1967, il revient dans sa ville natale d'Arlon pour exposer à la Galerie Wagner ; il expose également à la Maison des Peintres du Luxembourg.

En 1968, la Galerie Bernheim-Jeune lui demande de venir accrocher de nouvelles toiles ; elles y seront exposées du 19 avril au 11 mai. Le 28 avril, un grand nœud noir sera accroché au bas de

l'une de ses toiles : l'artiste Paul Breyer est mort dans la lumière de sa maison du Tignet.

Il effectue trois voyages initiatiques ; le premier, en Italie, sur les traces de l'Angelico et de Piero de la Francesca ; en Tunisie où il accompagne un ami en mission pour l'OMS, il effectuera des croquis qui seront exposés à la Maison de la Presse à Tunis ; le troisième voyage est en Espagne, sur les traces du Greco ; il y écrira une étude très poussée sur le travail de ce peintre.

Jacqueline Brison

Jacqueline Brison est une artiste-peintre, dessinatrice et céramiste expressionniste née à Mons le 11 janvier 1932 et morte à Mons en 2006. Elle a principalement peint des natures mortes et des sujets d'intérieur.

Biographie. Jacqueline Brison, née le 11 janvier 1932, est la fille de Léon Brison, ingénieur et professeur à la Faculté Polytechnique à Mons et d'Andrée Derveau. Elle se marie dans les années 1950 avec Edgard Lermusiaux, ingénieur et professeur d'université.

Elle fait des études au Lycée de Mons (renommé après la Seconde Guerre mondiale Lycée Marguerite Bervoets puis Athénée Royal Marguerite Bervoets) avant de rejoindre l'Académie des Beaux-Arts de Mons. Elle y subit l'influence de son professeur, le peintre expressionniste Gustave Camus. L'on retrouve également chez elle, l'influence de la peinture de Raoul Dufy.

À vingt-trois ans, elle participe à l'exposition « L'Art jeune en Hainaut » à Bruxelles où elle expose plusieurs peintures. Elle en est une des révélations du salon. En 1956, elle présente une œuvre à « L'exposition d'art monumental » à l'hôtel de ville de Jette. En 1957, 1959 et 1960, elle expose au salon du « Bon Vouloir » à Mons et en 1958 à la salle de la Madeleine à Bruxelles.

Son art s'inscrit dans les courants artistiques du XXe siècle allant de l'expressionnisme au fauvisme. Ses toiles révèlent un goût pour les couleurs chatoyantes fréquemment dans le cadre de l'intimité du foyer.

Eugène Broerman

Eugène Broerman (Bruxelles, 12 juillet 1861 - Saint-Gilles, 7 octobre 1932) était un peintre belge de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

Données personnelles. Eugène Broerman était le fils de Charles Broermann et d'Eugénie Agnès Marie Anne Verlé. Lors de son premier mariage, il fut marié à Antonia Bertoli, avec qui il eut un fils ; Après sa mort, il se maria une seconde fois avec Marie Joséphe Bidart, qui avait vingt ans de moins que lui et qui lui donna quatre autres enfants. Broerman vécut à Bruxelles jusqu'en 1911 ; De 1911 à 1915, il vécut presque continuellement à Venise, puis à Paris et à partir de 1925 à Bruxelles.

Cycle de vie. – Période d'études et premières années. Le talent de Broerman s'est révélé très tôt. À l'âge de dix ans, il dessinait déjà toutes sortes de performances au fusain. Il étudie de 1873 à 1882 à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, où Jean Portaels, directeur de cette institution à partir de 1878, fut son professeur de peinture. Broerman se produisit brillamment lorsqu'il était étudiant à l'académie, ce qui lui valut de nombreux premiers prix en 1880 et 1881. Parmi ses camarades figuraient Henri Evrard, François-Joseph Halkett, G. Bonsor, L. Houyoux, James Ensor, Adolphe Crespin, Fernand Khnopff, Guillaume Van Strydonck, Théo Van Rysselberghe, Rodolphe Wytzman, Frantz Charlet et Edouard Duyck.

En 1881, il fut lauréat du tout premier prix Godecharle avec son tableau « Le vieux Lazare à la

porte du pauvre riche » et la même année du concours annuel de l'Académie Royale de Belgique avec le carton (dessin pour un grand (travaux décoratifs). « Commerce maritime ». Grâce à la Fondation Godecharle, qui a parrainé le prix du même nom, il a pu entreprendre un voyage d'études de trois ans en Italie. Il visite les villes d'art de Rome, Florence, Ravenne, Venise et Naples et séjourne également dans le sud de la France, où il peint entre autres « Aux Alyscamps à Arles ».

Ses contacts avec Henri Van Cutsem, généreux et brillant mécène bruxellois, ainsi qu'avec les artistes qu'il a côtoyés, tels que Guillaume Charlier, Edouard Agneessens, Joseph Stevens, Théodore Baron, Géo Bernier, Jan Van Beers, ont été d'une grande importance dans sa vie. Albéric Collin, James Ensor et Willy Finch.

– **Peintre avec classe.** Broerman se présente immédiatement comme un artiste « officiel » : un peintre de tradition et d'académisme, mais pas complètement réactionnaire et ouvert à la nouveauté. C'était quelqu'un qui comprenait parfaitement les idées dominantes de la classe dirigeante. Les portraits de personnalités, généralement peints sur commande, fondent sa réputation favorable (notamment les portraits du député P.E. Janson, de G. Charlier et André Hennebicq, Heinrich Schliemann avec son épouse).

La médaille d'or à Cologne en 1889 et une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris en 1889 confirment son prestige.

Au printemps 1890, il expose ses dessins avec Théo Hannon (aquarelles) au Cercle des Arts et de la Presse à Bruxelles.

– **Célébrités Nationales.** Au début des années 90, Broerman élaborera un plan original : « Célébrités Nationales » ; une série de portraits d'éminents compatriotes contemporains issus d'horizons divers tels que la science, la politique, la littérature, la musique et les arts plastiques. Il s'agissait de dessins à la pierre noire, au fusain avec rehauts de blanc, légèrement plus grands que la taille réelle. Il a représenté environ 53 personnes, dont les sculpteurs Charles Van der Stappen, Jacques de Lalaing, Julien Dillens, les peintres Jean Portaels, Paul-Jean Clays, Jean Robie, Euphrosine Beernaert, les architectes Alphonse Balat et Henri Beyaert, l'homme de lettres Camille Lemonnier, le compositeur Peter Benoit, l'avocat Edmond Picard et l'homme politique Auguste Beernaert. Les œuvres ont été exposées avec succès dans diverses villes belges et françaises. C'était une sorte de galerie de portraits de célébrités à la Madame Tussaud, mais en deux dimensions, dessinés.

La précision de Broerman dans la représentation de la physionomie et du caractère ainsi que sa technique supérieure ressortaient clairement de ces portraits. Cependant, de nouveaux venus comme le critique L. Donnay tournèrent en dérision ce que ce dernier appelait « l'usine Broerman »[1]. Des reproductions de ces portraits, complétées par des articles biographiques, parurent dans une édition de luxe à Anvers en 1893. Broerman lui-même a écrit les contributions sur P.J. Clays, J. Robie et J. Rousseau. Les portraits furent exposés pendant plusieurs années au Musée Royal des Beaux-Arts de Bruxelles, où finalement, malgré les protestations de l'artiste, ils furent progressivement relégués dans les réserves.

En 1894, Broerman fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold pour cette réalisation. Le ministre Auguste Beernaert, l'une des personnes représentées et homme influent en Belgique à l'époque, était un ami intime de Broerman, qui le soutenait dans la mesure du possible dans ses projets.

– **Venise et Paris.** Entre 1911 et 1915, il vécut avec sa famille à Venise. Les nombreuses commandes, notamment des portraits, lui permettent de vivre dans le luxe. En 1915, il quitte la ville par crainte d'une invasion italienne et se rend à Paris où il vit dans des conditions relativement difficiles. Ce n'est qu'après la guerre qu'il a pu rapatrier son propre stock de peintures et sa collection d'art de Venise. Il avait un atelier à Paris, boulevard Rochechouart et la famille vivait dans un appartement à proximité. En 1918, en raison de la santé de son épouse, il reste en Bretagne. Il expose dans un hôtel et conquiert ainsi une nouvelle clientèle parmi l'aristocratie. Il réalise des œuvres avec des paysages et des personnages bretons.

La famille revient à Paris début 1919. Mais bientôt c'est la santé de son fils Paul qui les contraint désormais à rester au bord de la mer, à Berck. Vivant toujours à Paris, il décide de vendre sa collection d'art. Cependant, il a négocié avec un Brésilien voyou qui a disparu avec sa collection et le North Sun. Cela lui a coûté beaucoup d'argent et d'efforts pour reprendre possession de sa propriété. La famille Broerman ne revient en Belgique qu'en 1925. Finalement, il vend sa collection rachetée à la Galerie Chapellier et à la Galerie Georges Giroux à Bruxelles respectivement le 27 mars 1926 et le 27 mars 1927. L'un de ces tableaux, une scène de saints de G.B. Pittoni appartient désormais au Cleveland Museum of Art.

Graphiste pour le gouvernement. Broerman devint pratiquement le dessinateur "officiel" de l'Etat belge. Il reçut de nombreuses commandes pour concevoir de petits ouvrages imprimés tels que des diplômes en rapport avec les distinctions honorifiques nationales. Conformément à l'air du temps, ils furent décorés de personnages allégoriques. Nous citons le Diplôme « Décoration Agricole/Honneurs Agricoles » et « Diplôme Civil Honneurs Royaume de Belgique », « Honneurs Industriels de Première Classe », « Honneurs Industriels de Seconde Classe ». Il a également réalisé une affiche promotionnelle pour une publication sur la garde civile (« La Garde Civique »)

L'art dans les bâtiments publics. Broerman était très préoccupé par l'art « officiel » : décoration des bâtiments, conception d'objets d'utilité publique, entretien des monuments et du paysage. Cette préoccupation correspondait à la vision de Broerman de sa place dans la société. En 1895, sous la présidence du bourgmestre de Bruxelles Charles Buls, il fonde un comité pour le renouveau de l'art public. En 1896, il fonde « L'Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique ». Entre autres, Victor Horta, Paul De Vigne, Jef Lambeaux et Julien Dillens, architectes et sculpteurs de renom, se sont joints à ces travaux. La fondation organisait des concours dont Privat Livemont et Paul Hankar étaient lauréats.

En 1898, Broerman organise le premier Congrès des arts publics à Bruxelles. Lors du troisième congrès, en 1905 à Liège, eut lieu la fondation de l'Institut international d'art public. Cette fondation s'engageait dans la protection du patrimoine urbain et rural et la promotion du patrimoine culturel. Elle avait un magazine L'Art Public, dont Broerman était directeur.

L'une des réalisations les plus importantes de Broerman concerne la décoration de l'hôtel de ville de Saint-Gilles/Bruxelles, alors récemment construit. Dans la salle du conseil, il a réalisé plusieurs peintures murales sur le thème « L'Effort », qui symbolisent la croissance de la commune et sa mission éducative. Les préparatifs commencèrent en 1903, année de la cotation. L'exécution a eu lieu entre 1907 et 1914 mais n'était pas complètement terminée lorsque la guerre éclata. Après la guerre, malgré son insistance et son lobbying, la décoration n'est plus terminée.

Un panorama du Congo qui n'a jamais abouti. En 1897, Broerman collabore avec le peintre Frans Hens sur le projet d'un Panorama du Congo, destiné à l'exposition de 1897 à Tervuren. À cette fin, ils fondent la Société de nom collectif Hens et Broerman. Cependant, le projet n'a jamais été réalisé.

Œuvre. Il faut voir ses paysages, ses marines, ses « buteresses » et jeunes paysannes liégeoises, ses pêcheurs comme le prolongement de ses vacances sur la côte flamande, dans les Ardennes et en Bretagne. En 1910, il expose un « Ave Maria des pêcheurs en mer ».

Louise Brohée

Louise Brohée-Roland, née le 11 mai 1875 à Strépy-Bracquegnies, et morte en 1939 à Cheratte, est une peintre belge.

Biographie. Louise Brohée est née le 11 mai 1875 à Strépy-Bracquegnies. Son père est Louis Brohée (1830-), un ingénieur des charbonnages, et sa mère Adeline Dupuis.

Elle étudie d'abord à Mons auprès de Cécile Drouart avec qui elle restera amie. Elle se rend ensuite à Bruxelles pour suivre le cours de Blanc-Garin avant de s'inscrire à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.

Au Prix de Rome en 1904, elle fait partie des six candidats admis à l'épreuve finale. Elle est la première femme belge admise à cette étape du concours.

Le 29 décembre 1908, elle épouse à Uccle, Armand Roland. Lorsque Armand Roland est nommé directeur du charbonnage, le couple emménage au château de Cheratte, rue de Visé, en novembre 1924. Ils y resteront jusqu'à leur mort.

Elle signe alors ses tableaux L. Roland-Brohée.

Elle participe à diverses expositions : La Louvière, Tournai, Mons, au Salon triennal des Beaux-Arts à Bruxelles en 1903 ou encore celles du Sillon dont elle est un des principaux membres. Elle n'expose plus après 1914.

Elle peint surtout des portraits de femmes mais aussi des natures mortes et des paysages. À partir de 1910, ses couleurs deviennent plus tranchées, appliquées par larges touches.

Une rétrospective de ses œuvres est organisée en 1927 par plusieurs de ses amis, dont les peintres Armand Rassenfosse et Constant Montald.

Elle meurt en 1939 au château de Cheratte⁶ et y est enterrée avec son mari, décédé le 23 février 1941, dans le vieux cimetière.

Les nouveaux occupants du château donnent à des connaissances certains des tableaux de Louise Brohée restés dans les greniers du château, par exemple à Juliette Deby qui, enfant, avait servi de modèle à Louise Brohée. Jean François Hulin, le dernier directeur du charbonnage à résider au château de Cheratte, rachète toutes les œuvres restantes de Louise Brohée.

Ses œuvres se trouvent régulièrement dans les salles de vente.

Philibert Joseph Bron

Philibert Joseph Bron est un peintre, dessinateur et lithographe belge né à Mons le 10 novembre 1791 et décédé à Schaerbeek le 9 septembre 1870 à l'âge de 78 ans.

Biographie et étude. Il est le fils de Pierre Joseph Bron, qui est né à Herchies et était un marchand de vin plutôt aisé, né en 1752 et mort le 11 novembre 1826.

Philibert Bron suit des cours à l'académie des Beaux-Arts de Mons dirigée par Germain Halles. À partir de 1813, il fait des dessins des portes de Mons, dont certains ont donné des lithographies, par lui même en 1817 et 1819, puis par un certain Gaspard L'Heureux en 1826 et par Étienne Wauquière en 1829-1830. Vers 1816, le pharmacien François Gossart l'associe aux premières tentatives d'impression de lithographie dans la ville de Mons. Ils collaborent jusqu'en 1819, date où Ferdinand Paridaens le cite comme étant un de ses meilleurs élèves. Dans le duo, Gossart est le technicien et Philibert le dessinateur. Cette collaboration est sûrement l'une des plus anciennes de Belgique. La ville de Mons garde encore des essais lithographiques de 1816 ; ainsi que plusieurs autres lithographies de ceux-ci datant de 1817, 1818 et 1819 dont certaines sont coloriées.

En 1820, Philibert est appelé à prendre place au conseil d'administration de l'académie des beaux-arts. Après cela, lui et son compère ne se sont plus occupés de lithographie mais seulement de peinture.

Une toile de Bron nommée *Tobie et l'Ange*, a orné l'église Sainte-Élisabeth de Mons. Mais cette peinture a disparu. Une autre, nommée *Brouille entre amants*, fut exposée au salon triennal de Mons en 1843.

Déménagement et famille. Il quitta ensuite Mons, mais aucune source ne cite quand et qu'a-t-il fait. Mais en 1848, un certain Mathieu énumérant les œuvres de Germain Hallez, nommé Philibert Joseph comme l'un des détenteurs d'un tableau. De plus, par son mariage avec Anne-Catherine Devleeschoudere, il aurait peut-être été amené à s'installer à Bruxelles. En 1866 il est domicilié à Schaerbeek dans la rue des Palais mais les notes de son décès font croire qu'il a ensuite emménagé rue Vandeweyer.

À la même période, il est noté comme rentier par l'Almanach de Tarlier.

Avec sa femme, il eut un fils, nommé Jean-Marie Bron (1841 — +/- 1905), et une fille qui a été mariée à Adolphe Lacomblé, secrétaire communal de la ville de Bruxelles.

Germaine Brus

Germaine Brus, née Germaine Ongenaert le 1er juin 1915, Anvers et décédée le 5 juillet 2015, est une artiste peintre belge.

Biographie. Elle peignait déjà jeune mais n'a entamé ses études à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers qu'en 1957, à 42 ans. Ceci après avoir été découverte par Julien Creytens, directeur de l'Académie. Creytens restera son mentor pendant ses études et sa carrière.

Brus est arrivée au sommet de sa popularité dans les années 1960 et 70. Elle peignait dans les styles Postimpressionnisme, Expressionnisme, Fauvisme, utilisant un coloris vif. Parmi ses compositions les plus connues on retrouve des bouquets, portraits, nues et paysages.

Après le décès de son mari Boris Brus en 1974 elle s'est retirée de la vie publique, mais elle a continué à peindre et à dessiner jusqu'au milieu des années 1980. Ses tableaux se trouvent surtout dans des collections privées, en Belgique, au Royaume-Uni, en France, en Allemagne, en Autriche et aux États-Unis.

Jean Brusselmans

Jean Brusselmans, né à Bruxelles le 13 juin 1884 et mort à Dilbeek le 9 janvier 1953 (à 68 ans), est un peintre belge.

Biographie. Brusselmans commence sa carrière comme graveur et lithographe, mais s'oriente après 1904 vers la peinture après avoir suivi une formation à l'Académie de Bruxelles. Ses premières œuvres, de 1900 à 1912, suivent aussi bien le courant réaliste qu'impressionniste. Entre 1912 et 1920, il a une période fauve, sous l'influence de ses amis Auguste Oleffe, Rik Wouters et Ferdinand Schirren. À partir de 1920, Brusselmans développe son propre style géométrique. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'occupant imposa le retrait de ses œuvres d'une exposition intitulée les « Constructeurs »¹.

De 1924 à sa mort en 1953, il a habité à Dilbeek.

Félix Buelens

Félix Buelens (Etterbeek, 1850 – Ostende, 1921) était un peintre belge.

Cycle de vie. Il était avant tout coiffeur, puis propriétaire d'une pension à Ostende et semble avoir reçu une formation d'artiste professionnel dans une académie (pas démodée) à Bruxelles.

Il peint des paysages urbains (« Toits à Ostende ») et des natures mortes dans un style proche de celui de James Ensor des années 1880. Il était ami avec Ensor et possédait des tableaux de lui, dont "Le Rameur" (maintenant au Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers (KMSK) et les portraits de lui-même (disparu) et de sa femme (également au KMSK). Il était également amis avec les peintres Emile Spilliaert (1858-1913) (Léon Spilliaert était son cousin germain), Antoine Dujardin et Auguste Musin.

Sa propre collection d'art était exposée dans sa maison d'hôtes de la Koninginnelaan, souvent fréquentée par les artistes. Ce recueil comprenait "Cabaret flamand" (huile) et "Vieux pêcheurs - prière pendant la tempête" (dessin) de Frantz Charlet.

Il participe à plusieurs reprises aux Salons triennaux, principalement avec des natures mortes.

Louis Buisseret

Louis Emile Antoine Maxime Buisseret (Binche, 24 mars 1888 - Uccle, 25 mai 1956) était un peintre, dessinateur et graveur wallon-belge. Il peint des portraits réalistes, des nus et des natures mortes. Buisseret a été co-fondateur du groupe d'artistes Nervia et directeur de l'académie des arts de Bergen.

Cycle de vie. – Jeunesse et éducation. Buisseret était le fils d'un professeur de Binche qui était également secrétaire municipal. Dès son plus jeune âge, il manifeste un grand intérêt pour le dessin. En 1904, Buisseret s'inscrit à l'académie des beaux-arts de Mons, où il étudie la gravure avec Louis Greuze, élève de l'école d'Ingres aux dessins très précis. Buisseret a également étudié la peinture avec le directeur de l'académie Emile Motte. À l'académie, il rencontre Anto Carte, avec qui il se lie d'amitié.

En 1905, Buisseret expose pour la première fois à la grande exposition nationale de sa ville natale de Binche, pour laquelle il réalise également les affiches des festivités de Gilles van Binche de cette année-là.

Buisseret entre à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles en 1908 et étudie la peinture avec Herman Richir et le dessin avec Jean Delville. Ce dernier aura une influence majeure sur son travail artistique ultérieur. En tant qu'étudiant à l'académie, Buisseret remporte une mention honorable (3e prix) au concours belge de peinture du Prix de Rome en 1910 avec l'œuvre Adoration des bergers et en 1911 il remporte le premier prix du concours du Prix de Rome dans l'art de la gravure. .

Après avoir complété sa formation à l'académie de Bruxelles, Buisseret entreprend un voyage d'études en Italie avec son père en 1913 et visite Venise, Florence, Sienne et Rome pour admirer les œuvres des artistes italiens du Quattrocento et du Cinquecento comme Andrea Mantegna, Domenico Ghirlandaio et Raphaël. Pendant la Première Guerre mondiale, Buisseret voyage en Allemagne, en Autriche, en Espagne, au Portugal et aux Pays-Bas.

– **Buisseret en tant qu'artiste.** Buisseret peint principalement des portraits réalistes, des nus et des natures mortes. En 1919, il reçoit le prix de la province du Hainaut pour son œuvre. À partir de 1920, Buisseret participe activement aux plus grands salons et expositions de galeries du pays, comme celle-ci à la Galerie Georges Le Roy de Bruxelles en 1921. En 1922, il épouse Emilie Empain, qui lui servira souvent de modèle ; son apparence sereine transformait les dessins au crayon et les peintures en véritables images semblables à celles d'une Madone. La même année, il participe au salon du groupe d'artistes de Bergen Le Bon Vouloir, qui organisera des rétrospectives après sa mort en 1956 et 1971.

En 1927, une des œuvres de Buisseret est refusée au Salon de La Louvière en raison de son caractère obscène. Son ami Anto Carte prend la défense de Buisseret et accuse le salon d'attitude immature. Cet incident fut le précurseur de la fondation du groupe d'artistes Nervia en 1928 par

Buisseret, Carte et Léon Eeckman. Le groupe soutient de jeunes artistes wallons prometteurs, en contrepartie de l'expressionnisme flamand de Sint-Martens-Latem qui est alors à son apogée.

La période Nervia est aussi l'apogée de Buisseret. En 1929, il reçoit la médaille d'argent au Salon de Barcelone. La même année, il devient également directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Mons, où il succède à Emile Motte. Il reste à la tête de l'académie pendant 20 ans et y enseigne également la peinture.

Son travail des années 1930 était principalement influencé par Giorgio de Chirico, tandis que ses natures mortes des années 1940 et 1950 étaient principalement constituées d'objets tels que des vases, des cruches, des tasses et des cruches à eau, représentés de manière réaliste et très détaillée.

En 1947, Buisseret devient membre de l'Académie royale de Belgique. Il participe à la Biennale de Venise en 1948. En 1952, Buisseret est élevé au rang de Commandeur de l'Ordre de Léopold.

Buisseret est décédé en 1956 à l'âge de 68 ans ; le discours funéraire a été prononcé par le peintre Pierre Paulus. Une grande rétrospective de Buisseret a lieu au Musée des beaux-arts de Mons de septembre 1997 à janvier 1998.

Pol Bury

Pol Bury (Haine-Saint-Pierre, 26 avril 1922 - Paris, 28 septembre 2005) était un peintre, sculpteur, graveur, auteur, éditeur et écrivain belge, qui faisait partie du mouvement surréaliste wallon et du mouvement Cobra. Il s'est fait connaître aux États-Unis et au Japon pour ses fontaines et surtout pour ses contributions à l'art cinétique. Bury était également actif en tant que créateur de bijoux.

Biographie. À l'âge de seize ans, il commence à suivre des cours de dessin et de décoration à l'Académie des Beaux-Arts de Mons et fait déjà partie du groupe surréaliste hainautais Rupture, fondé par le poète Achille Chavée. Par ses actions il rencontre aussi Magritte. Très vite, il découvre le travail d'Yves Tanguy et commence à peindre lui-même. Les peintures de René Magritte l'ont également influencé.

À partir de 1947, Bury commence à peindre de plus en plus abstraitement et est contraint de quitter le mouvement surréaliste pour rejoindre le groupe La Jeune Peinture belge. Dès lors, il expose ses œuvres avec des artistes du mouvement Cobra. Cependant, il quitte rapidement Cobra car il ne parvient pas à se réconcilier avec le fort désir de spontanéité.

Son introduction aux Mobiles par Alexander Calder en 1950 provoque une révolution dans son œuvre : le mouvement. Pol Bury détache les formes du mur et réalise ses premiers Plans mobiles activables en 1953. Le fait que son travail attire l'attention ressort de sa participation à la grande exposition pionnière de l'art cinétique, Le Mouvement, à la Galerie Denise René à Paris. en 1955.

Ses reliefs, souvent sur fond noir monochrome, sont constitués de fils de nylon et de fer ou encore de cylindres en bois entraînés par un moteur et se déplaçant de manière presque imperceptible. Ainsi, sauter dans le temps devient une part essentielle de son art. Il a également travaillé avec des matériaux recyclés, notamment le bois, avec lesquels il a créé des « objets de mobilier » sans fonction mais esthétiquement stimulants. Plus tard, il travailla de plus en plus le métal poli, à plus grande échelle.

De 1962 à 1971, Bury a étudié la gravité et réfuté les certitudes. Les monuments, les bâtiments et même les personnes s'effondrent ou s'effondrent, projetés dans un nouvel espace de possibilités et d'imaginaire. Il ne s'agit pas seulement de mouvements, mais bien de perturbations que l'artiste réalise en imaginant des cinétisations et des ramollissements. Bury est amoureux de géométrie et développe une œuvre dans laquelle la sphère comme forme est omniprésente. De par leurs tailles différentes, ils semblent envahir l'espace public et en surgir à tout moment.

En 1964, il représente la Belgique à la Biennale de Venise.

En 1969, il réalise sa première œuvre monumentale : une fontaine pour l'Université de l'Iowa. A Bruxelles, sur l'avenue Roi Albert II se trouve la fontaine Pol Bury, réalisée par lui et qui porte son nom. Il est constitué de colonnes métalliques. Dans la pièce d'eau ci-dessus, plusieurs sphères polies s'équilibrent et bougent doucement. D'une manière sereine et méditative, celui-ci reflète l'environnement qui contraste fortement avec celui-ci (l'activité commerciale intense de l'Espace Nord).

Travail graphique. De la rencontre d'André Balthasar avec Pol Bury en 1947 à la librairie La Fontaine - rue Kéramis naît une profonde amitié. Ils partagent une passion pour les livres, un sens de l'humour et un humour insolite. Ensemble, ils créent La Pensée Bul, une pensée émouvante et pleine de fantaisie. Ils rassemblent de nombreux collaborateurs, comme Alechinsky, Yves Klein et bien d'autres. En 1957, Pol Bury et André Balthasar fondent la revue et maison d'édition Le Daily-Bul, à La Louvière (Centre Daily-Bul & Co). Dans ces gravures, Bury parle de « sens imaginaire » comme on parle de sens figuré et de sens vrai. Il devient le magicien de l'insolite. Il renonce laconiquement à toute certitude et à tout conformisme.

Son travail graphique comprend des collages abstraits mais aussi des séries de transformations de personnages et de bâtiments célèbres dessinés ou photographiés, qui (dans des miroirs déformants) s'« adoucissent » (cf. ramollir) et perdent progressivement leur forme et leurs contours solides. Bury aimait montrer son côté ludique et satirique dans de petits livres et magazines.

Robert Buyle

Robert Buyle, né à Saint-Nicolas le 26 août 1895 et mort le 12 septembre 1976 à Furnes, est un peintre et illustrateur belge.

Biographie. Peintre de figures, de nus, de paysages, de natures mortes et d'intérieurs. Elève aux académies de Saint-Nicolas et de Bruxelles (1911-1913). Il connaît une première exposition personnelle à la galerie Sneyers à Bruxelles en 1918. Il expose notamment au Palais des beaux-arts de Bruxelles en 1938, au château de Karreveld en 1966 (Bruxelles), à Hasselt en 1971 et au musée communal de Saint-Nicolas en 1972. A Paris, il participe aux salons d'Automne et des Indépendants. Il présente également son œuvre à Venise. Il entreprend de nombreux voyages en Europe et Afrique du Nord, puis partage sa vie entre Oostduinkerke et le Sud de la France. Ses conceptions picturales sont d'abord influencées par le pointillisme français. Du fauvisme brabançon, sa peinture synthétique évolue vers une facture empâtée aux larges aplats dans le sillage de l'expressionnisme flamand. Il use d'une palette chatoyante et de puissants contrastes de couleurs.

Élie Borgrave

Élie Borgrave, né **Élie Charles de Borchgrave** le 12 octobre 1905 à Ixelles où il est mort le 16 octobre 1992, est un artiste peintre belge, issu d'une famille aristocrate de Belgique.

Il découvre les peintres Cubistes à Paris, en particulier Georges Braque, avant la guerre de 1940. Autodidacte et cultivé, il apprend et travaille le dessin et la peinture. Ses débuts sont laborieux mais il est reconnu en Belgique. Dès 1948, il quitte la Belgique vers les États-Unis, l'Italie, la France avant de revenir au nord de la Belgique dans les années 1960, période très prolifique. Solitaire, il puise son inspiration dans ses propres analyses et réflexions, se préoccupant plus des résultats de sa peinture que des expositions et des galeries.

La carrière d'Élie Borgrave s'étale sur une cinquantaine d'années - de 1948 à 1992 - à travers un

millier d'œuvres entièrement consacrées à l'abstraction, influencées par Braque, Klee, Gris et les Cubistes, mais aussi par les frères Van Velde. Sa peinture est en constante évolution. Des œuvres post-cubistes de ses débuts (*New-York*, 1949), il crée des formes géométriques pour aboutir à une forme de symbolisme dont il exclut la représentation. Ses toiles se caractérisent par des couches de peinture superposées dans une liberté chromatique dont il multiplie les variations (*Composition no 8* ou *Composition no 62*, 1960).

Refusant d'être classé dans un courant artistique, à partir des années 1960, il développe un art abstrait, intériorisé, dans une démarche de paix d'harmonie inspirée des sagesse asiatiques (*Couple*, 1966, *Les Grands Cycles*, 1967, *Engrenage du Temps*, 1968). Ce sont des formes géométriques et incisives dans une peinture plus fluide et une palette très fine et subtile. Une quête de l'absolu permanente le caractérise dans cette forme de cubisme analytique où le rythme et la dynamique s'imposent jusqu'à la fin.

Biographie. – Enfance et jeunesse. Élie, Camille, Charles, Thomas de Borchgrave d'Altena naît le 12 octobre 1905 en Belgique à Ixelles. Il est l'aîné d'une fratrie de quatre garçons (Walram, Hugues et Serge de Borchgrave d'Altena) et son père, le comte Camille de Borchgrave d'Altena, né en 1870, appartient à la noblesse belge et de lignée ancienne. Il est attaché au service du roi Léopold II.

Sa mère, Ruth Reilly Snyder, américaine, est née en 1876 à Philadelphie et a rencontré son mari à Saint-Pétersbourg où son oncle maternel Charlemagne Tower Jr. était ambassadeur. Il est par sa mère l'arrière-petit-fils du riche industriel américain Charlemagne Tower (1809-1889), qui avait fait fortune dans les chemins de fer et les mines en Pennsylvanie.

De 1905 à 1914, la famille vit au château de Zandberg, à Varsenare, près de Bruges, en Belgique. Leur existence est très traditionnelle, conventionnelle, conforme aux valeurs de leur milieu social. En 1914, elle quitte la Belgique et s'installe au Royaume-Uni pendant la Grande Guerre. Élie est mis en pension au Benedictine College de Downside dans le Somerset.

De retour en Belgique en 1920, Élie de Borchgrave termine ses études et s'inscrit aux cours de littérature et de philosophie de l'Institut Saint-Louis de Bruxelles. Il obtient un B.A. en 1923 et habite chez l'abbé Leclercq, théologien et professeur de droit et de philosophie aux Facultés universitaires Saint-Louis. Rebelle, il a une vie sociale agitée et se heurte à son père.

Joueur de golf, il est champion du golf Royal du Ravenstein, au début des années 1930, en compagnie de son ami « Pitje », Pierre de Weissenbruch avec qui il aura une correspondance assidue.

En 1928 Camille de Borchgrave fait construire un manoir à Knokke, la Villa Altena, où la famille s'installera en juin 1930. (Cette propriété sera vendue après la mort de Ruth de Borchgrave en 1964 et deviendra un collège pour jeunes filles). Comme Élie doit faire son service militaire, il intègre l'école des Officiers de Cavalerie qu'il quitte pour commencer à voyager. Son père le destinait, conformément à des traditions familiales, à une carrière soit diplomatique, soit militaire. Mais il repart aux États-Unis dès 1928.

– **Période avant-guerre.** Avec une mère américaine, il a un prétexte pour traverser l'Atlantique et rendre visite à sa famille américaine. Les relations avec son père sont tendues, il parcourt l'Europe, particulièrement la France, et retourne souvent aux États-Unis, en février 1937, il embarque du Havre pour New-York.

Il séjourne quelque temps à Paris où il découvre le Louvre, les galeries d'art, les œuvres des autres artistes et les mouvements picturaux de l'époque, et s'imprègne des différentes périodes de la peinture moderne.

De juin à octobre, deux expositions se tiennent à Paris, « L'Origine et le développement de l'Art International Indépendant » au Jeu de Paume et « Les Maîtres de l'Art Indépendant » au Petit Palais. Il y découvre les peintres abstraits, Picasso, Paul Klee, Juan Gris.

– **Seconde Guerre mondiale.** La guerre est déclarée. En mai, il est mobilisé et rentre en Belgique pour assister à la capitulation de la France et de la Belgique, et décide de partir. Il rencontre de grandes difficultés pour trouver des billets de bateau mais il arrive en Espagne et s'embarque pour l'Amérique du Sud. Il est au Brésil et trouve des petits emplois pour survivre. Il restaure les fresques de l'hôtel Copacabana et donne des cours de golf au Président Vargas, entre autres.

Son père, Camille de Borchgrave, meurt en janvier 1941.

En 1941, dès qu'il entend que la lutte s'organise, il part au Canada, via les États-Unis et rejoint les forces armées libres[réf. nécessaire], la 1re Brigade belge d'Infanterie, compagnie au sein des commandos britanniques ; l'objectif étant de rejoindre Londres et les armées britanniques. Mais, arrivé à Londres pour se battre, il est exaspéré par l'inertie des officiers d'active de l'armée belge et se heurte à l'autorité militaire. Grâce à l'intervention d'un oncle, il est démobilisé et envoyé au pays de Galles où il vivra jusqu'à la fin de la guerre.

Entre temps, il a rencontré une anglaise aux États-Unis, Grace Arthur Scott Jeavons, surnommée Nancy qu'il épouse le 20 septembre 1941, à Malvern, dans le comté de Worcestershire.

Il se lie au peintre juif polonais, Jankel Adler (1895-1949) un des professeurs du Bauhaus, en exil à Londres qui fait un portrait de lui.

De 1943 à la fin de la guerre, il apprend les techniques picturales, multiplie les carnets de croquis et les essais de toutes sortes. Autodidacte, il dessine et prouve sa capacité innée à tenir un crayon avec des dessins figuratifs comme *Le crâne du bélier* ou *Les Godillots* et *Les fermes du Pays de Galles* (1945). Il choisit de signer ses dessins puis ses toiles post-cubistes avec un pseudonyme « Elderen » (la famille de Borchgrave d'Altena portait également le titre de Baron d'Elderen au XVIIIe).

Cette vision du monde figurative et de l'expression artistique évolue, peu à peu, vers la géométrisation et l'abstraction, suivant les leçons de Braque et Picasso.

De retour en Belgique, en 1945, la vie d'après guerre s'organise et il se consacre à la peinture. À Paris, il rencontre un grand nombre d'artistes et noue une amitié avec les frères Geer et Bram Van Velde. L'influence de Geer est évidente dans ses premières toiles dans le jeu subtil des couleurs, entre transparence et luminosité.

En 1947, en France, il participe au Salon des réalités nouvelles à Paris où exposent également Victor Vasarely, Jean Piaubert ou Serge Poliakoff.

Il expose en 1948 à la Galerie Louis Manteau à Bruxelles (Bd. de Waterloo, 62), une des premières galeries belges à présenter l'art abstrait.

– **1948-1954 : États-Unis.** Le 14 mars 1948 il embarque avec son épouse pour New York. Ils s'y installent un temps puis achètent une maison en bois à Stonington dans le Connecticut, petit port à 150 km au nord de New York, où il installe son atelier. La sœur de son épouse, Sylvia dont elle est très proche, épouse David Chapin, peintre abstrait américain. Chapin exposera également en Angleterre, au Mexique et en Italie.

Deux filles, Semira et Nicole, naissent successivement en 1949 et 1951.

Karl Nierendorf l'avait accueilli dans sa galerie à New York mais disparaît brutalement en 1947. C'est alors que Jsreal Ber Neumann , dit JB Neumann, reprend la Nierendorf Gallery. Celle-ci devient le New Art Circle, connu comme lieu de rencontre entre artistes et amateurs d'art. Elle a défendu des artistes vivants comme Kandinsky, Beckmann, Paul Klee, Georges Rouault , etc.

Son atelier se trouve à Stonington, à 2 heures de route de New-York et son galeriste, J.B. Neumann lui rend souvent visite afin de préparer les expositions. En 1949, il expose à New York City au New Art Circle.

A cette même époque, il crée à Stonington une école d'art « Modern Art Summerschool » où il

enseigne avec son beau-frère, David Chapin. Il décide d'abandonner son pseudonyme Elderen et de signer ses œuvres avec un monogramme Σ , majuscule de sigma, suivi de l'année de création de l'œuvre.

De 1950 à 1953, Borgrave participe à une exposition à la J.B. Neumann Gallery qui le présente dans différentes expositions de groupe y compris à la Stable Gallery et participe à des expositions de groupe à Wesley University Annual au Wesley Museum (Connecticut), au Whitney Museum et au Mystic Art Museum (proche de Stonington) et à l'Academy of the Fine Arts à Philadelphie.

Le 11 juin 1954, à 49 ans, il est naturalisé américain et prend le nom simplifié Elie Charles Borgrave.

Borgrave expose, en solo, du 20 décembre 1954 au 20 janvier 1955, à la Stable Gallery « 2nd Annual Exhibition of Painting and Sculpture » à New-York sous l'égide de Eleanor Ward (15 tableaux dont 8 seront vendus). Il expose avec d'autres artistes à la Pennsylvania Academy's 150 Anniversary, au City Art Museum of St Louis Annual et au Cincinnati Museum Annual.

1954-1958 : Italie. Âgé de 50 ans, Borgrave ne veut pas suivre cette nouvelle tendance américaine et décide de retrouver l'Europe et ses convictions. Il installe dans l'île d'Ischia proche de Naples une maison et atelier tout proche, à Forio d'Ischia. Il y côtoie de nombreux artistes internationaux comme Truman Capote, Alberto Moravia, Carlyle Brown ou le poète Wystan Hugh Auden qu'il retrouve au Caffé Internazionale, cénacle culturel des années 50 où Maria Senese règne en maîtresse.

En 1955, ayant maintenu des relations avec les États-Unis, il expédie un tableau *Gregorian* daté de 54 qui sera exposé à New York au « Whitney Annual » au Whitney Museum of American Art.

En Italie, une exposition *Contemporary American Painting* se tient à Bordighera où il présente un certain nombre de tableaux. Il expose à Ischia *il Natale nell'arte Ischitana et Serenita Natalizia* des toiles monogrammées $\Sigma 56$ avec d'autres artistes puis à Positano pour l'exposition « Contemporary American Art ». Un séjour à Rome, en 1957, lui offre l'opportunité de l'exposition « Mostra d'Arte » à la Galleria d'Arte Moderna et surtout d'exposer à la Galleria Schneider.

1958-1962 : France. Borgrave souhaite se rapprocher de la Belgique, quitte l'Italie en 1958 et voyage à Londres, Naples. Puis il réside dans une maison près de Fourqueux, à proximité de Saint-Germain-en-Laye, dans l'ouest de la région parisienne.

En décembre 1959, il expose à la Galerie Synthèse à Paris et vendra une œuvre au Musée d'Art Moderne de Paris *Composition no 8* monogrammée $\Sigma 60$.

Borgrave participe à des expositions de groupe à la Galerie Argos à Nantes et à la Galerie Günar « Abstrakte Maler aus Paris », à Düsseldorf en Allemagne, avec Georges Breuil, Hella Guth et Jean Miotte.

1962-1990 : Belgique et Pays-Bas. Sur le plan personnel, en 1962, Borgrave se sépare de son épouse qui part vivre avec ses filles en Suisse, à Lausanne. Il revient en Belgique, seul, et réside alors à Knokke avant de s'installer provisoirement à Bruxelles. Il fait la connaissance d'une veuve qui deviendra son épouse en 1965.

Aux Pays-Bas, à la frontière de la Belgique, à Zuidzande près de Sluis, en pleine campagne, il achète une grange. Une partie est consacrée à son atelier et à la peinture, l'autre partie est installée pour y vivre. Tout y est blanc et noir. Il enchaîne les expositions en Belgique. Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles lui offre l'occasion d'une exposition personnelle en mai 1963.

Dans les années 1965-1969, une période marquée par les « cercles » s'impose. Elle semble être un véritable passage initiatique vers l'abstraction.

Il expose, du 12 mai au 12 juin 1966, à la Galerie La Balance à Bruxelles et en dessine les affiches.

Borgrave expose un tableau au Pavillon Belge de l'Exposition Universelle de Montréal en 1967, et à

la Galerie Mas à Deinze.

En 1968 et 1969, les expositions se succèdent. Le magazine *Marie-Claire* no 195 en novembre lui consacre un article qui décrit sa vie à Zuidzande. Il expose en janvier à la Galerie Tamara Pfeiffer à Bruxelles et Jo Gérard, historien, écrit la préface, ainsi qu'à la galerie-librairie Van Geyt à Hulst (Pays-Bas).

Il expose aussi des gouaches au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles du 8 au 26 janvier. Du 9 novembre au 12 décembre 1969, il expose au Museum d'Hondt-Dhaenens à Deurle. Willem Enzinck termine la rédaction de son livre *Elie Borgrave* aux Editions Arts & Voyages chez l'éditeur Lucien De Meyer.

Les années 1970 marquent une synthèse Europe-Amérique, une fusion de deux tendances plus personnelles et plus émouvantes dans leur géométrie minimale. Âgé de 65 ans, il s'extrait du « vieux cubisme » dans une propulsion spatiale et cosmique.

Une grande exposition est organisée à la galerie Veranneman18 à Bruxelles du 19 novembre au 5 décembre où 28 œuvres sont présentées. Le tableau *Chant Magnétique no 1* monogrammé $\Sigma 70$ est vendu, à la suite de l'exposition, au Musée d'Art Moderne de Paris.

Il préserve ses contacts à l'international et expose une œuvre au Pavillon Belge de l'Exposition Universelle d'Osaka au Japon.

Les expositions se succèdent en France et en Belgique : il participe au Salon de Mai à Paris du 29 avril au 17 mai 1971. Un long article lui est consacré dans *Land Magazine* le 31 juillet où il est présenté dans son atelier à Zuidzande.

En 1972, il participe à quelques expositions de groupe à la Galerie Fisher Fine Art à Londres, à la Galerie Élysée à Bruxelles et au Romi Goldmuntz Center à Anvers.

Il est présent à J. Walter Thompson Gallery de Bruxelles du 22 novembre au 9 janvier et à Anvers à Standaard Galerij en décembre 1973.

Il expose 2 fois en 1974 et 1976 à la Galerie L'AS à Bruxelles.

Du 15 au 28 février 1978, la Galerie Yoshii lui consacre une exposition à Paris, 8, av. Matignon.

Ayant toujours conservé des contacts aux États-Unis, il participe à une exposition en novembre 1979 « American Painting of the Seventies » à l'Université de l'Illinois.

En février 1980 la Municipalité de Liège présente ses œuvres au foyer d'exposition Les Chiroux.

En septembre 1981, la Galerie Unip, Art Contemporain lui consacre une exposition en solo 9, rue Beau-séjour à Lausanne, en Suisse. Du 26 novembre au 15 janvier, la Galerie Denise Van de Velde l'accueille dans sa galerie à Aalst pour une exposition personnelle.

Une grande exposition se tient du 29 avril au 14 mai 1989 à la Galerie de Willy d'Huysser26 à Knokke-Zoute et celui-ci rend à Élie Borgrave un hommage dans sa préface.

A la fin de sa vie, il reprend le thème des années 1960 et les retraduit avec une palette de couleurs beaucoup plus vive, signe de ses recherches permanentes.

En 1989, il quitte définitivement Zuidzande et s'installe à Bruxelles (Av. Winston Churchill, 247 – 1050 Bruxelles) avec son dernier atelier à proximité de son domicile.

Le 16 octobre 1992, à 87 ans, il meurt à Ixelles des suites d'une crise cardiaque.

Expositions récentes. La Galerie Belge Group2Gallery va lui rendre hommage plusieurs fois de suite. En février 1994, une participation à une exposition se tient à Bruxelles, sous l'égide de Group 2 Vanhevel .

En février 1995, Group2 Gallery lui rend un « Hommage » (exposition personnelle) avant d'organiser une exposition « The Golden Sixties » en octobre 1997, et de présenter des œuvres

signées « Elderen » en 2014.

Une rétrospective présente Elie Borgrave au Musée d'Ixelles du 15 juin au 24 septembre 2017. La monographie *Elie Borgrave* est éditée aux Editions Snoeck, et préfacée par Serge Goyens de Heusch.

La galerie Antoine Laurentin a organisé une exposition en solo des œuvres d'Elie Borgrave à Bruxelles du 15 juin au 24 septembre 2017 puis une 2e exposition à Paris en novembre 2017. Une nouvelle exposition se tiendra du 21 novembre au 1er février 2020.

L'exposition *Painting Belgium, l'abstraction belge entre 1945 et 1975* organisée par Valérie Bach avec Serge Goyens de Heusch (commissaire d'exposition) se tient à la Patinoire Royale de Bruxelles du 6 septembre au 7 décembre 2019, et présente 6 œuvres d'Élie Borgrave.

Ferdinand Callebert

Ferdinand Callebert (né à Roulers le 7 février 1831 et mort dans la même ville le 3 février 1908), est un peintre belge et un directeur de l'académie communale des beaux-arts de Roulers. Il est également échevin de la ville de Roulers.

Second prix de Rome belge en 1857, son champ pictural couvre la peinture d'histoire, les sujets religieux et également les portraits. Sa facture artistique relève du classicisme, mais dans ses dernières œuvres, des influences impressionnistes se révèlent.

Biographie. – Famille et formation. Ferdinand Joseph Callebert, né à Roulers le 7 février 1831, est le fils de Ferdinandus Josephus Callebert (1804-1891), entrepreneur blanchisseur et mandataire communal et de Rosa Deleye. Il fréquente le petit séminaire et l'académie de Roulers à partir de 1851. Ensuite, en 1853, il étudie à l'académie royale des beaux-arts d'Anvers, où il remporte, en 1856, le prix d'excellence pour son tableau *L'Empire romain et le christianisme*. En 1857, il reçoit le deuxième prix de Rome grâce à sa *Lapidation de saint Étienne*.

En 1860, il épouse Maria Ludovica Blicck (1836-1891) avec laquelle il a quatre fils : Jeroom (1865-1943), également peintre, Leo, Paul et Maurits^{3,4}. À la même époque, il réalise, en qualité de photographe amateur des vues de Comines (1861-1862) et de Roulers (1863)⁵.

En 1864, il devient professeur à l'académie de Roulers, où il reste actif jusqu'à sa mort. En 1897, il devient directeur par intérim après la mort du premier directeur et fondateur Henri Horrie, puis directeur effectif en 1901. En 1907, ses anciens élèves et professeurs lui offrent un buste en reconnaissance de ses quarante années de dévouement à l'académie. Ce buste a été réalisé par l'ancien élève Jules Lagae.

– **Rôles politiques.** Ferdinand Callebert n'est pas seulement actif sur le plan artistique, mais aussi au point de vue de la politique. Le 16 octobre 1887, il devient conseiller communal du parti catholique. Il succède à son père, lequel était conseiller communal sans interruption depuis 1836. Le 20 juin 1890, il devient échevin de l'état civil et occupe ce poste jusqu'en 1907. En plus de toutes ces activités, il possède également une entreprise textile sur la grand-place.

– **Mort.** Veuf depuis 1891, Ferdinand Callebert meurt à Roulers, à l'âge de 76 ans, le 3 février 1908.

Œuvres. Les peintures de Callebert couvrent des domaines divers. Portraitiste prolifique, beaucoup de ses œuvres sont également de nature religieuse. Il réalise notamment le chemin de croix pour l'église Saint-Michel de Roulers et le monastère local de l'ordre de Sainte-Claire, ainsi que celui de l'église des Capucins d'Ostende (1870). Il peint également des sujets profanes. Si son style est toujours demeuré classique, dans ses dernières œuvres, des influences impressionnistes se révèlent lorsqu'il a le libre choix du sujet. Le tableau de Callebert *L'Arche de Noë* de 1885 est conservé à l'hôtel de ville de Roulers, ainsi que sa *Lapidation de Saint-Étienne*.

Jacques Calonne

Jacques Calonne est un artiste belge né le 10 août 1930 à Mons et mort le 7 février 2022 à Bruxelles en Belgique.

Carrière. Musicien, Jacques Calonne suit les cours de dessin de l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Il entre en relation avec le compositeur André Souris et les milieux surréalistes. En 1949, il découvre la première exposition Cobra en Belgique au palais des beaux-arts de Bruxelles et y rencontre Christian Dotremont.

Il adhère aussitôt au mouvement dont il devient le plus jeune membre, participe aux réunions rue de la Paille, ainsi qu'à la revue et à l'exposition "L'objet à travers les âges". Se partageant entre musique et arts plastiques, il continuera à mener de front une double carrière après la dissolution de Cobra. En 1956, à Alba, lors du congrès mondial des artistes libres, il expose des peintures. Il est de toutes les manifestations d'avant-garde un tant soit peu anticonformistes. En 1957, il cosigne "Il manifesto contro lo style" avec, entre autres, S. Vandercam, P. Restany, Y. Klein et R. d'Haese. En 1964, il commence à publier ses écrits tout en poursuivant ses recherches musicales.

En 1971, il réalise ses premières encres sur papier à musique et édite seize lithographies, "Muettes", au Daily Bul. L'année suivante, il reprend la peinture à l'huile sur papier et toile. Perpétuant l'esprit de Cobra, il applique le principe de la non spécialisation chère au groupe, réalisant des logogrammes en compagnie de Dotremont. En 1981, il peint sur des assemblages de boîtes d'allumettes. S'il expose dès 1949 aux côtés de Cobra, sa première exposition personnelle remonte à 1970 à la galerie Dierickx à Bruxelles.

Depuis, il a exposé à de nombreuses reprises dans cette ville, où il habite dans le quartier populaire des Marolles. Sa participation à des expositions collectives en Belgique et à l'étranger est abondante. Son œuvre graphique et picturale se situe dans la tradition de la pratique plastique de l'écriture qui s'est développée en Belgique. Le rythme des éléments, la musicalité de leur répartition dans l'appropriation de l'espace, l'extrême fluidité scriptuaire des signes révèlent l'apport très personnel de ce musicien qui peint et dessine des partitions visuelles.

Cinéma. En 1951, avec, entre autres Lucien Deroisy et Olivier Strebelle, Jacques Calonne joue dans *Perséphone* de Luc de Heusch, unique film du mouvement CoBrA, scénarisé par Pierre Alechinsky, Christian Dotremont et Jean Raine. En 1995, comme, entre autres, Joseph Morder et Fernand Schirren, Jacques Calonne apparaît dans *Leçon de vie* de Boris Lehman. La même année, il joue le rôle du représentant du ministère de la culture dans le sulfureux *Camping Cosmos* (1996).

Juliette Cambier

Juliette Cambier, née Ziane à Saint-Gilles (Bruxelles) en 1879 et morte à Ixelles en 1963, est une peintre belge.

Biographie. Peintre de figures, de fleurs et de paysages. Excelle dans les portraits d'enfants et de jeunes filles. Elève de son mari, L. G. Cambier et de M. Denis à l'académie Renson à Paris. Amie de Renoir, Signac, Vuillard, Sérusier, elle fit plusieurs voyages dans le Midi de la France. Sa carrière artistique débute en 1913 à la Libre Esthétique. On peut la rattacher à l'impressionnisme et au néo-impressionnisme. Son œuvre présente des affinités avec O. Redon. A diverses reprises elle expose à Bruxelles, Namur, Ixelles, Paris, Nice, Vienne et participe aux expositions de l'Etat belge en Suisse, à Venise, à Prague et à Stockholm.

Nestor Cambier

Nestor Cambier, né à Couillet le 18 août 1879 et mort à Uccle le 3 août 1957, est un artiste peintre et dessinateur belge, dont les portraits ont été favorablement comparés avec ceux de John Singer Sargent mais qui est presque oublié aujourd'hui. Il a peint aussi des paysages, des vues de ville et des intérieurs, des natures mortes, des peintures murales, des fresques et des vitraux ainsi que de nombreux dessins au pastel.

Biographie. – Enfance et formation. Nestor Alfred Ghislain Cambier, né à Couillet près de Charleroi le 18 août 1879, est le fils d'Émile Cambier, ajusteur, et d'Eugénie Ficherouille. Il se marie le 26 septembre 1946 avec Lucienne Petitjean à Charleroi.

Il étudie au collège d'Ixelles (Bruxelles) avant d'entrer à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, pour étudier l'art de portrait sous la supervision des portraitistes Joseph Stallaert et Gustave Vanaise jusqu'en 1900. À vingt et un ans, il avait déjà exposé au Salon des Bruxelles, avec un portrait d'une jeune fille et d'un paysage.

– **Vie professionnelle.** En 1903, Cambier expose au Salon triennal de beaux-arts de Bruxelles avec le dessin d'un cabaretier brabançon, une kermesse, un grand tableau du Cid et du Lépreux, et une étude au pastel de Salomé.

Il voyage aux États-Unis (1906–1909), travaillant d'abord dans les studios d'Ascenzo. Il a continué à peindre des portraits et, en 1907, il expose à l'Académie des Beaux-Arts de Philadelphie, en Pennsylvanie, où il a remporté le prix John Wanamaker. Plus tard, il a conçu de grands vitraux de la basilique cathédrale du Sacré-Cœur, Newark (New Jersey), pendant la construction.

Il retourne en Belgique en 1909, où il peint plus des portraits et puis il commence à peindre des paysages. En 1914, il organise une exposition de ses œuvres à Blankenberge, en Belgique. À la suite du déclenchement de la Première Guerre mondiale en août 1914, il parvient à rallier l'Angleterre. Cette guerre entraîne cependant la perte de plusieurs de ses toiles.

Il passe ensuite 19 ans de façon intermittente au Royaume-Uni (1914-1933), et en 1915 et 1916. Il fait don de certaines de ses œuvres pour la vente aux enchères au nom de la Croix-Rouge britannique, atteignant des prix comparables avec les meilleurs artistes anglais. En 1923, il devient membre de l'Académie des Arts du Nord britannique en 1923. Cette période a été remarquable en ce qu'il devient un invité résident de Lord et Lady Barber à Culham Court, près de Henley-on-Thames, dans l'Oxfordshire.

Renommée posthume. Après sa mort à Bruxelles en 1957, une rétrospective a lieu à Bruxelles en 1967 à la galerie René Baron Steens. Ses œuvres se trouvent à Birmingham, Londres, Paris, Reims et Lausanne.

Peut-être la plus grande collection de peintures de Cambier est conservée par l'Institut des Beaux-Arts Barber à l'Université de Birmingham, qui a été fondée par Dame Marthe Constance Barber Hattie (1869-1933), qui a épousé l'avocat et promoteur immobilier, William Henry Barber, un développeur qui a fait fortune dans la banlieue de Birmingham en expansion. Par la mi-trentaine, lui et Lady Barber ont pu se retirer à Culham Court, un domaine du XVIII^e siècle dans l'Oxfordshire, Angleterre. Entre 1914 et 1930, Cambier était un visiteur fréquent et domicilié à Culham Court où il peint des paysages de la propriété et dix-huit portraits commandée par Lady Barber en cadeau pour son mari. Lord Barber est décédé en 1927, et Lady Barber a fondé l'Institut en 1932 à laquelle tous les tableaux sont transférés. Sinon, toutes ses autres peintures semblent être dispersées et dans des mains privées.

Henri Cantelbeek

Henri Cantelbeek est un peintre flamand actif à Anvers de 1690 à 1720.

Œuvres. *La Bataille d'Arbelles*, d'après Charles Le Brun, huile sur toile signée, passée en vente chez Christie's à Londres le 29 octobre 2010, n° 88 adjugé 3 250 Livres.

•Une série de quatre tableaux sur bois représentant chacun un miracle du Christ, Bruges, évêché.

Jacques Carabain

Jacques Carabain (Amsterdam, 23 février 1834 – Schaerbeek, 2 janvier 1933) était un peintre de paysages urbains néerlandais-belges.

Origine. Il est né sous le nom de Jacob Frans Jozef Carabain, fils de Jacob Carabain et Jacoba Scheude Groothuijse. Il épousa Helena Théodora Ricken et eut trois enfants : Jean-Jacques, Emile-Crétien, Victor Eugène. Deux de ses fils, Victor Carabain (né vers 1863) et Emile Carabain, devinrent également peintres (Victor principalement des marines ; Emile natures mortes) ; son petit-fils Emile Carabain (né vers 1902) devient sculpteur. Jacques Carabain obtient la nationalité belge en 1880.

Cycle de vie. Jacques Carabain était élève à l'académie d'Amsterdam, où il avait comme professeurs Jacobus Schoemaker Doyer et Valentijn Bing (1812-1895). Il s'est spécialisé dans la représentation de paysages urbains, même s'il a également peint - surtout au début de sa carrière - des marines et des paysages fluviaux. Carabain a vécu et travaillé à Amsterdam jusqu'en 1856 environ, date à laquelle il a déménagé à Schaerbeek. Au cours de ses années hollandaises, il exposa respectivement à l'"Exposition des maîtres vivants" à Amsterdam en 1852 et à La Haye en 1853. "Paysage" et "Paysage rocheux".

De 1894 à 1897, il peint 59 aquarelles du vieux Bruxelles. Cela s'est produit à la demande du maire Karel Buls, préoccupé par les projets de développement du roi Léopold II.

Carabain habitait rue du Markt 18 à Bruxelles, puis rue Vifquin 54 à Schaerbeek. On retrouve plus tard ses fils Victor et Emiel à la même adresse.

Cadre et thème. Avec François Bossuet, François Stroobant, Jan-Michiel Ruyten et Jean-Baptiste Van Moer, Jacques Carabain est l'un des meilleurs peintres de paysages urbains actifs en Belgique au XIXe siècle. Son thème couvre non seulement la plupart des vieilles villes de Belgique et des Pays-Bas, mais également des paysages urbains pittoresques d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Autriche, pays qu'il a visités.

Comme ses confrères précités, Carabain avait une prédilection pour représenter des centres-villes médiévaux ou baroques, en privilégiant le pittoresque : vieilles églises, rangées de façades, places de marché, généralement dotées de pompes à eau monumentales, portes de ville, etc., le tout animé d'images. des personnages hauts en couleur, pris dans leurs activités quotidiennes.

Il est très difficile de déterminer une chronologie correcte de ses œuvres, sauf bien sûr dans les cas où une date apporte une réponse définitive. Une date peut être trouvée sur une étiquette au verso des tableaux sur laquelle l'artiste signe de sa main, date et localise le tableau. Malheureusement, une telle étiquette a souvent disparu.

Son style est similaire à celui de François Bossuet, mais peut-être un peu plus ensoleillé et moins détaillé. Il reprend aussi régulièrement d'anciens thèmes à succès, selon les usages de son époque.

Vers 1885, il séjourne quelque temps en Australie : en 1885, il participe à une exposition à la Victorian Academy of Arts. Et les titres de certaines œuvres le suggèrent également : « Collins

Street, Melbourne » (1889), « Town Hall, Melbourne » (1890), « King William Street, Adelaide » (1907). Lors du même voyage, il était également en Californie.

De 1894 à 1897, il réalise 59 aquarelles de la banlieue bruxelloise pour le compte du bourgmestre Karel Buls.

Des expositions. Dans la période 1852-92, Carabain participe régulièrement aux expositions des Maîtres vivants à La Haye et à Amsterdam, ainsi que dans les salons belges. Il remporte des médailles aux expositions d'art de Londres en 1873 et 1874 et de Dunkerque en 1876.

René Carcan

René Carcan est un peintre et graveur belge né à Saint-Josse-ten-Noode le 25 mai 1925 et mort à Etterbeek le 19 janvier 1993. Il a cofondé le cercle *Cap d'Encre*. On lui doit de nombreuses gravures.

Biographie. Graveur et aquarelliste belge. A l'origine, il suit une formation en sculpture à l'Académie de Saint-Josse-Ten-Noode chez Gustave Jacobs puis, de 1941 à 1946, en peinture à l'Académie de Bruxelles auprès de Jacques Maes et Léon Devos.

Dès 1952, il expose ses dessins à Bruxelles. Ayant obtenu une bourse de l'UNESCO, il part en Italie, fasciné et séduit, de Florence à Rome, par l'univers des Etrusques et plus particulièrement par le chromatisme et le rythme dansé de leurs fresques funéraires. Toscane et Etrurie deviendront par la suite une de ses principales sources d'inspiration. De retour à Bruxelles, c'est à l'instigation de son ami historien et poète, Philippe Roberts-Jones, qu'il décide d'aborder la gravure. Il fréquentera alors, de 1960 à 1965, l'atelier parisien de Johnny Friedländer, qui l'initiera aux techniques de l'eau-forte en couleurs. En 1963, il est membre fondateur du groupe Cap d'Encre, en compagnie de graveurs chevronnés comme Pierre Alechinsky, Gabriel Belgeonne, Francis De Bolle, Lismonde, Marc Laffineur et Gustave Marchoul. Cap d'Encre produira 5 Portefolios jusqu'en 1970. A cette époque également, sa renommée d'aquafortiste a déjà largement dépassé nos frontières puisqu'il expose à Paris, aux Etats-Unis, à Tokyo, à Ljubljana ou à Cracovie.

Délaissant la ville, l'artiste acquiert fin des années '60, une ferme à Huldenberg, dans le Brabant flamand, où il part se ressourcer les week-ends, tournant alors son art vers des paysages oniriques, réinventés, mi-toscans mi-breughéliens, où l'arbre deviendra un puissant roi courtois par ses vassaux, les tournesols et les chardons. Les quatre éléments trouveront auprès de Carcan une nouvelle interprétation symbolique dans laquelle l'homme fera parfois de timides apparitions, comme s'il craignait de perturber cette sublime harmonie édénique. Ce dessinateur incisif sera aussi un audacieux coloriste, privilégiant les rouges et les oranges solaires parfois aspergés d'une giclée grinçante de jaune citron, aimant les verts d'eau, les bleus azurés et bien sûr les terres de Sienne ; des tons chauds donc pour chanter une nature féconde successivement baignée d'une lumière printanière ou estivale.

Graveur habile – il était capable de mordre directement dans une plaque de cuivre – il fut également très productif puisque ses deux catalogues raisonnés avouent un peu plus de 800 estampes. Artiste polymorphe, toujours tenté par l'expérimentation, il s'adonnera également avec bonheur à la sculpture et à l'orfèvrerie ou se fera l'illustrateur complice d'amis poètes comme André Sempoux, Jean Orizet et Philippe Roberts-Jones.

La décennie '70 sera une des plus prolifiques de sa carrière, il ne cesse d'exposer ses estampes un peu partout à travers le monde : Etats-Unis, Canada, Australie, Corée du Sud, Allemagne, Norvège, Suède, Pays-Bas, Italie, France et Grand-Duché de Luxembourg.

Au début des années '80, il conquiert littéralement l'Allemagne de l'Ouest, exposant avec succès et à plusieurs reprises dans une vingtaine de grandes villes.

Fin des années '80, l'âge venant – il va bientôt avoir 65 ans – et n'ayant pas la moindre descendance, il songe à pérenniser son héritage artistique. Ainsi naît le 1er janvier 1990 l'asbl Fondation René Carcan sise à son atelier, au 122-124 Avenue Champ du Roi à Etterbeek. L'asbl aura pour but premier « le développement de l'art de la gravure » et « à cet effet, l'association a également pour objet d'organiser des cours de formation, des expositions, l'édition et la publication de la gravure en général ». C'est ainsi que le lieu va aussi devenir chaque année un centre d'accueil pour deux étudiants en gravure 'hors frontières', la fin de l'année académique étant couronnée par une exposition personnelle de leurs travaux. La Fondation va dorénavant se partager – entre les deux maisons communicantes – en un espace-atelier et un espace-exposition. Ce dernier accueillera les plus grandes pointures internationales de la gravure du XXe siècle. A tout seigneur tout honneur, c'est son vieux maître, Johnny Friedländer qui inaugure en personne la Fondation René Carcan le 20 octobre 1989, suivi – entre autres – par le Brésilien Arthur Piza, l'Israélien Tuvia Beeri ou encore le Japonais Hasegawa, l'Espagnol Antoni Clavé (1991), l'Autrichien Hundertwasser (1992), l'Italien Avati (1992) et l'Allemand Horst Janssen (1993).

René Carcan disparaît début 1993 et c'est son galeriste allemand, Ricardo De Bernardi qui devient légataire universel de l'œuvre. La Fondation Carcan continuera vaillamment, mais sans René, le cœur n'y est plus vraiment. Notons encore en 2001 l'exposition de Lise Brachet, qui avait été l'une de ses élèves, du Péruvien Antonio Märo en 2002, de l'Allemand Gerhard Hofmann et de Gabriel Belgeonne en 2003 ou du groupe bruxellois Raskas en 2005. A bout de souffle, elle cesse définitivement ses activités en 2006, perdant alors son appellation de 'Fondation' pour se muer en 'Espace René Carcan'. En 2013, en partenariat avec la Fondation Roi Baudouin, l'asbl René Carcan décide de travailler à la création d'un 'Prix International de Gravure René Carcan', rejoignant ainsi, 20 ans après sa disparition, ce qui avait toujours été un des grands souhaits de l'artiste.

Les œuvres de René Carcan font partie de nombreuses collections publiques, comme les Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles, le Musée communal d'Ixelles la Bibliothèque Royale de Belgique à Bruxelles, le Centre de la Gravure et de l'Image imprimée à La Louvière, le Cabinet des Estampes et des dessins à Liège, le Musée de l'UCL (Donation Serge Goyens de Heusch) à Louvain-la-Neuve, le Musée Royal de Mariemont, la Bibliothèque Nationale de France à Paris.

Antoine Cardon

Antoine Alexandre Joseph Cardon dit Cardon le Vieux (1739-1822), est un peintre et graveur bruxellois. Il devint, au gré des changements de souveraineté et des régimes politiques, un artiste reconnu pour son talent.

Biographie. – Origine et vie familiale. Antoine Alexandre Joseph Cardon est né à Bruxelles, à l'époque dans les Pays-Bas autrichiens, le 7 décembre 1739. Sa date de naissance est donnée par son biographe Edmond De Busscher. Antoine Cardon a été baptisé à Sainte-Gudule le lendemain, 8 décembre 1739. Il était le fils de Jean François Cardon, originaire de la paroisse Saint-Pierre, à Douai, et de Jacqueline Françoise Plumez de la paroisse Saint-Germain à Mons, et qui s'étaient établis à Bruxelles après avoir résidé à Mons où ils s'étaient mariés le 21 juillet 1728 et où ils eurent leurs premiers enfants. Dès son établissement à Bruxelles, Jean François Cardon demanda la bourgeoisie de Bruxelles qu'il obtint le 20 octobre 1736. Antoine Cardon avait au moins quatre sœurs et quatre frères : l'on connaît en effet Pierre François, né à Mons et baptisé à Saint-Germain le 29 avril 1729, Marie Ursule Joséphe née à Mons et baptisée à Saint-Germain le 21 octobre 1730, Jean Ghislain né à Mons, et baptisé en la paroisse Saint-Germain le 19 janvier 1733, qui sera à Versailles, d'abord musicien des Gardes françaises, puis violon de la Musique du Roi et maître de violon de Monsieur et qui aura comme fils le musicien Jean-Baptiste Cardon, Marie Thérèse Joséphe Louise Jeanne baptisée à Sainte-Gudule le 24 juin 1736, Gilles Barnabé Charles baptisé à Sainte-Gudule le 11 juin 1738, Marie Catherine Joséphe baptisée à Sainte-Gudule le 26 novembre

1741, Marie Anne baptisée à Sainte-Gudule le 6 août 1743 ainsi que Henri Jacques Ghislain baptisé à Saint-Jacques sur Coudenberg le 31 mai 1746. Ce dernier sera, à Paris, musicien, pensionnaire des Dames de France, Adélaïde de France et ses sœurs, et épousera à Paris, paroisse Saint-Pierre de Montmartre, le 13 février 1786 Geneviève Elisabeth Ruggiery, fille de Petrone, l'un des artificiers de cette célèbre famille, et dont il aura plusieurs enfants, notamment le compositeur et harpiste Fortuné François Claude Cardon, qui se produira aussi au Théâtre royal de la Monnaie.

Antoine Cardon épousa à Bruxelles, paroisse Saint-Nicolas, le 9 avril 1769 Marie Anne Josèphe Margé qui était née à Bruxelles le 20 janvier 1746 et qui avait été baptisée à Notre-Dame du Finistère le surlendemain, 22 janvier 1746. Son épouse mourut à Bruxelles le 11 avril 1776 et fut inhumée le 14 avril 1776.

Antoine Cardon avait eu plusieurs enfants de son premier mariage, tous baptisés à Sainte-Gudule : Antoine François baptisé le 23 janvier 1770 et qui sera inhumé à Sainte-Gudule le 2 janvier 1772, Philippe Aimé baptisé le 22 décembre 1770, qui sera peintre, et qui épousa à Bruxelles le 18 mai 1802 Catherine Antoinette De Schmid, Antoine Jean Gaspar Louis baptisé le 15 mai 1772 et qui sera graveur à Londres, Louis Victor qui fut inhumé le 25 septembre 1775 âgé de quatre semaines, Joseph Antoine baptisé le 15 avril 1774 et qui fut inhumé le 19 décembre 1775.

En secondes noces, à Bruxelles, dans la paroisse Saint-Nicolas, le 3 février 1782, Antoine Cardon épousa Isabelle Jacqueline Josèphe De Walsche qui était née à Bruxelles le 16 août 1755. Celle-ci mourut à Bruxelles le 25 mars 1788. De ce second mariage, Antoine Cardon avait eu Joseph, né à Bruxelles, au domicile de ses parents à la rue du Persil, le 20 mars 1783 et baptisé le 21 mars 1783 et qui épousa à Bruxelles le 25 août 1806 Anne Marie Louise Vanden Hove. Joseph Cardon fut un artiste musicien, flûtiste très distingué qui fut *première flûte de la cour des Pays-Bas*, et directeur de la *Société des Chœurs* de Bruxelles. Il est mort à Bruxelles le 24 octobre 1850 à l'hôpital Saint-Jean, à la rue Pacheco, mais il était domicilié à la rue Locquenghien, n° 3.

Antoine Cardon est mort à Bruxelles le 10 septembre 1822 à sept heures et demie du soir en sa demeure de la rue de Schaerbeek, 6ème section, n° 862. Le décès fut déclaré par son neveu, Fortuné François Claude Cardon (Paris 1788 – Paris 1845), qualifié de professeur de harpe.

Il avait longtemps habité à Bruxelles à la rue des Comédiens et à la rue du Persil, près de la place Saint-Michel, l'actuelle place des Martyrs. Antoine Cardon est le père du dessinateur Philippe Cardon et du graveur Anthony Cardon dit « Cardon le Jeune » (1772-1813) qui s'établit en Angleterre en 1793 et mourut à Londres.

– **Formation.** A Bruxelles, il est l'élève de Hyacinthe de La Pegna, peintre de l'impératrice Marie-Thérèse ; il suit durant une année son maître jusqu'à Vienne. Grâce à la protection de Charles de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse à Bruxelles, il devint pensionnaire du gouvernement et séjourna à Rome, durant trois années ; il se perfectionne à l'art de peindre et s'initie à la gravure (burin, eau forte). Puis, il se rend à Naples et là se concentre entièrement sur la gravure, produisant sur place en 1764, des *Vues de Naples et de ses environs* d'après Giuseppe Bracci, donnant lieu à un album composé de 29 planches, puis une nouvelle série, cette fois d'après Gabriele Ricciardelli. Toujours à Naples, il produit ensuite les illustrations gravées pour les quatre volumes des *Antiquités étrusques, grecques et romaines* (1766-1767) de d'Hancarville.

– **Carrière.** Rappelé en 1768 à Bruxelles par Charles de Cobenzl pour un ouvrage qui ne vit jamais le jour, il est nommé professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles et fait en cette ville une brillante carrière de peintre, portraitiste et surtout de graveur (frontispices, vignettes, illustrations destinés à des ouvrages).

Il est un membre très enthousiaste de la franc-maçonnerie, qui avait alors un immense succès dans la haute société des Pays-Bas autrichiens, et son nom figure parmi les premiers initiés³⁶ de la loge de l'Union (troisième loge de Bruxelles, n° 9, inscrit aux tableaux de 1783 et de 1786). Il grave de nombreux diplômes et emblèmes destinés à la maçonnerie.

Il figure en 1803 parmi les membres fondateurs de la Société de peinture, sculpture et architecture de Bruxelles, dont il fut le trésorier.

En 1810, il fonde à Bruxelles, avec Antoine Brice, une association d'artistes et d'amateurs d'art.

En 1815, le roi Guillaume II des Pays-Bas le nomme membre de l'Institut royal des Pays-Bas : à cette époque, il arrête le burin du fait de son grand âge.

Marie Carlier

Marie Carlier (née à Berchem-Anvers en 1920 et morte à Bruxelles en 1986) est une peintre, dessinatrice et graveuse belge surréaliste.

Biographie. Née le 6 mars 1920 à Anvers où son père, français d'origine, s'était établi comme négociant, elle vécut ensuite principalement à Bruxelles, jusqu'à son décès en 1986. Après avoir fréquenté les cours de l'Académie d'Anvers, elle suivit l'enseignement de l'École de la Cambre à Bruxelles (ENSAAD) où elle obtint son diplôme en 1949 (illustration du livre).

Marie Carlier fut d'abord un remarquable graveur : travaillant avec Marthe Velle et Henri Kerels, une pratique assidue des techniques de la taille directe lui assura une maîtrise parfaite du burin. Il va de soi qu'une telle formation lui offrit d'énormes moyens dans l'art du dessin qu'elle pratiqua toute sa vie. Mais les vertus d'un pareil métier restèrent présentes lorsqu'elle aborda la peinture, notamment dans la précision de la course du pinceau et dans la complexité structurelle de l'image.

Les premières expositions de Marie Carlier eurent lieu à Bruxelles, aux galeries La Sirène (1952 et 1953) et Le Verseau (1956). Pendant cette période, consacrée aux œuvres sur papier, l'artiste s'écarte progressivement du réel, moins par une abstraction que par une symbolisation (déjà...) des éléments naturels. Leurs « associations » suggèrent alors un univers où l'imaginaire s'impose. En 1957 et 1958, elle expose à la galerie Saint-Laurent à Bruxelles, qui fut un extraordinaire vivier d'artistes, animé par Philippe E. Toussaint. Cette petite galerie, d'un dynamisme étonnant, fut aussi un lieu privilégié de rencontre des diverses tendances artistiques et littéraires : Marie Carlier y fréquente notamment Jacques Lacomblez, Jacques Zimmermann et Marcel Lecomte. C'est à cette époque qu'elle aborde, définitivement, la peinture sur toile. Comme l'écrit Ephrem, son ami de toujours dans un texte remarquable inséré dans le catalogue-monographie publié à l'occasion de la dernière exposition de Marie Carlier à la Fondation Serge Goyens de Heusch, en 1986 : « Marie Carlier prit ses pinceaux comme on se refait une vie. À l'époque, elle pratiquait le rêve éveillé tel que l'avaient défini certains analystes issus de la tendance de Carl G. Jung. L'exploration de l'inconscient se faisait par actualisation d'images symboliques plutôt que par anamnèse personnelle. Or, ces itinéraires traversaient des sites d'extrême splendeur ». Après avoir abandonné cette expérience, l'artiste allait (surtout dans les années septante et quatre-vingt) renverser les propositions jungiennes dans des images d'un net érotisme (parfois proches de Hans Bellmer) où ce ne sont plus les éléments symboliques qui suggèrent ou révèlent une poésie sexuelle mais où, mouvement inverse, ce sont les objets sexuels d'une précision presque lancinante qui sont « mis en scène » comme « signes ascendants », pour citer André Breton, devenant ainsi des éléments d'un paysage intérieur particulièrement troublant (ambivalence, force tellurique du sexe, etc).

Les œuvres de 1956 et 1957 attirèrent l'attention de Jacques Lacomblez qui y repéra un voisinage intime avec le surréalisme. C'est ainsi que Marie Carlier participa, à la galerie Saint-Laurent, en 1958, à l'exposition internationale du mouvement Phases, mouvement dont Lacomblez fut, dès 1957, l'animateur en Belgique, en compagnie de Jacques Zimmermann. Les trois artistes allaient former la base d'une longue aventure collective, vectrice d'un courant important du surréalisme de la deuxième génération, dans nos régions. Autour de la revue *Edda*, fondée en 1958 par Lacomblez, en étroite liaison avec le mouvement Phases, créé à Paris en 1953, par Édouard Jaguer, on allait trouver, également, les peintres et sculpteurs Jacques Matton, Urbain Herregodts, Camiel Van

Breedam, Annie de Bie, Remo Martini, les poètes Georges Gronier et Roger de Neef, pour n'en citer que quelques-uns. Et Marie Carlier prit part, dès lors, à toutes les manifestations du mouvement Phases (en Belgique, Pologne, Danemark, France, Argentine, Brésil, Mexique, Tchécoslovaquie, États-Unis, Portugal, etc). Ses expositions personnelles eurent lieu à Copenhague en 1959, à Bruxelles – galerie Saint-Laurent en 1961, galerie Defacqz en 1965, galerie Arcanes en 1970 et 1973 – au Canada, galerie Manfred, Dundas (Ontario) et à Bruxelles, en 1986, à la Fondation Serge Goyens de Heusch. Une salle du Musée de Mons lui fut consacrée lors de l'exposition Phases belgiques en 1990.

Pour la caractériser, trop brièvement, disons que l'œuvre de Marie Carlier implique un voyage intérieur (psychique certes) au sein des éléments naturels en métamorphoses. Voyage enchanté – car il y a là magie toute personnelle – où une dialectique du merveilleux abolit l'infranchissable entre les notions d'eau, de feu, de minéral, de végétal, jusqu'à une annihilation des contraires, d'une part ; et d'autre part libère, une révélation jubilatoire, voire sacrée, des correspondances : c'est plonger dans l'œuvre de Bachelard, dès lors dans le romantisme allemand (Friedrich Schlegel et Novalis, surtout) ; c'est rejoindre les expériences exploratrices du surréalisme et aussi « redonner » les parfums et les mystères d'une certaine pensée orientale qui ne cessa jamais de fasciner cette magicienne d'un univers céleste qu'elle a rendu au jour. C'est dire aussi qu'elle attire les hommages complices des poètes – parmi eux, Pierre Dhainaut et surtout Jean Thiercelin.

Principales expositions. Elle a exposé principalement à Bruxelles : Galerie de la Sirène (1952, 1953, 1956), Galerie Saint-Laurent (1957, 1958, 1961), Galerie le Verseau (1956), Galerie Defacqz (1965), Galerie Arcanes (1970, 1973), Fondation/Stichting Serge Goyens de Heusch (1986) mais aussi au Danemark, Kobenhavn (1959) : *Kunstresden, Bruxelles* et au Canada, Dundas-Ontario (1979) : Galerie Manfred.

Elle a également participé à de nombreuses expositions collectives en Belgique et à l'étranger dont à de maintes manifestations Phases comme "Phases Belgiques" au Musée des Beaux-Arts de Mons en 1990 (cat. en coul.), "La 5e saison et le mouvement Phases", à la Galerie Le Ranelagh (Paris) en 1962 ; Paris, Museu de Arte Contemporanea, Sao Paulo (Brasil), Museo Nacional de Bellas Artes, Buenos Ayres (Argentina), Musée d'Ixelles (Bruxelles)... ou encore au Centre Noroit d'Arras (France) : "Le Mouvement Phases de 1952 à l'horizon 2001", en 2000 (cat. en coul.) et dans le cadre de l'exposition *Le Surréalisme en Belgique* en 2008 au BAM de Mons (cat. en couleur).

Maurice Carlier

Maurice Carlier (Saint-Josse-ten-Noode, 1894 - Bruxelles, 1976) est un architecte, dessinateur, graveur, peintre et sculpteur belge. Il contribua au développement de la sculpture abstraite en Belgique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Architecte de la reconstruction de Nieuport. Diplômé de l'École d'architecture Saint-Luc de Schaerbeek en 1917, Maurice Carlier se voit affecté en février 1919 à la reconstruction de la ville de Nieuport (Belgique) dans le cadre de l'initiative royale FRA (Fonds Roi Albert pour la reconstruction des régions dévastées).

Parallèlement à l'aménagement de divers baraquements pour la population de Nieuport, Maurice Carlier réalise une série d'aquarelles aux teintes vives. Celles-ci reflètent son émerveillement devant les pinacles des anciens immeubles ruinés, devenus de gigantesques sculptures amorphes.

Designer de mobilier. Abandonnant un temps son activité d'architecte, Maurice Carlier travaille entre 1926 et 1931 pour l'ensemblier FORTITER (ARMEL). Il y dessine plusieurs ensembles mobiliers destinés à des demeures bourgeoises, sélectionnant les étoffes de ses meubles à Paris avant de les faire acheminer vers Malines où sont créés les meubles.

Fait rare pour l'époque, Maurice Carlier ne se contente pas de dessiner les meubles : il en réalise

également les maquettes, qui constituent autant de témoignages de l'imprégnation de sa formation d'architecture.

Marius Carion

Marius Carion, né à Blaugies le 26 janvier 1898 et mort le 6 juin 1949 à Wasmes, est un peintre portraitiste, paysagiste et graveur belge.

Biographie. Marius Henri Renel Carion, né le 26 janvier 1898, est le fils d'Henri Carion, sabotier, et d'Alice Hannotiau. À la suite du décès de son père en 1900, Marius Carion déménage à Wasmes dans le Borinage avec sa mère. En décembre 1924, il épouse Mariette Jassogne à Jumet.

Très tôt, il aime croquer des personnages ou des paysages du Borinage. Il doit toutefois exercer des petits métiers pour subvenir aux besoins de sa famille. À la suite du déclenchement de la Première Guerre mondiale et de l'occupation de la Belgique par l'Allemagne, il est contraint de trouver une autre occupation l'empêchant d'être déporté en Allemagne. Il trouve refuge à l'Institut des Arts et Métiers de Marius Renard à Saint-Ghislain. En 1915, il poursuit à l'Académie des Beaux-Arts de Mons dont il sort diplômé en 1920. En 1921, il se classe deuxième à l'examen d'admission pour le prix de Rome pour la gravure.

À partir de 1919, il expose Wasmes, à Charleroi, La Louvière, Mons (au Cercle du Bon Vouloir), Bruxelles et Rouen.

Pendant toute son existence, il reste fondamentalement attaché à sa région faite de mines, de terrils et à la vie de sa population industrielle qu'il représente à différentes saisons et dans différentes postures. Il est maintes fois descendu dans la mine pour mieux exprimer la vie rude et le visage crispé des mineurs. Il réalise également des caricatures, des gravures et des illustrations sur ces mêmes thèmes de prédilection⁴. Il a également pratiqué la gouache.

Au début de sa carrière, le dessin occupe une place prépondérante. Il évoluera ensuite vers plus de synthétisation dans sa représentation des paysages se rapprochant ainsi de l'[expressionnisme](#).

L'on trouve ses œuvres dans les musées de Mons, Bruxelles, Spa, Liège, Tournai, Namur, Charleroi et La Louvière.

À la suite d'une crise d'appendicite, il décède le 6 juin 1949 lors d'une opération et est inhumé à Wasmes.

Marcel Caron

Marcel Caron, né en 1890 à Enghien-les-Bains en France de parents liégeois, est un peintre belge.

Biographie. Son père le peintre Alphonse Caron travaille à la manufacture des Gobelins. En 1901, retour de la famille à Liège et grâce à son père, il rencontre Auguste Donnay et Richard Heintz. Après avoir été proche de l'École de Barbizon, il découvre l'expressionnisme flamand et subi les influences de Gustave De Smet, Constant Permeke, Frits van den Berghe à la galerie *Sélection* qu'il visite en compagnie d'Auguste Mambour. En 1926 il est membre fondateur à Liège du groupe *l'Escalier* avec Mambour et Edgar Scaufaire. En 1930, fin de sa période expressionniste, il se met à la sculpture sur bois et sur pierre, exécute de nombreux dessins. En 1953, il expose des gouaches abstraites à la galerie Le Carré à Liège, il continuera ses recherches abstraites jusqu'à sa mort en 1961 à Liège.

Son œuvre. Marcel Caron peint les scènes de la vie quotidienne, *Maternité*, *Son Enfant*, *Les Fiancés*, au Musée d'Art Wallon, *L'Escarpolette*, *Le Jeune Garçon*, au Musée de Verviers, les métiers, *Le Batelier*, *Les Bûcherons*, *La Bouture*, *L'Homme à la Faux*, *Les Plaisirs des Jours*, des

personnages appliqués à leur tâche et réduits à leur essence même. Le trait s'adapte au sujet. L'angle convient au statique, la ligne ployée à la tendresse ou à l'effort. Dans ses paysages la courbe le dispute au cube. Post-cubisme et expressionnisme se confondent dans des couleurs chaudes qui se déploient avec raffinement.

Évariste Carpentier

Évariste Carpentier, né en 1845 à Kuurne et mort en 1922 à Liège, est un peintre belge de scènes historiques, scènes de genre et paysages animés. Au fil des années, sa peinture évolue de l'art académique, à ses débuts, vers l'impressionnisme. Il est, avec Émile Claus, l'un des premiers représentants du luminisme en Belgique.

Biographie. – Année de formation. Issu d'une famille de modestes cultivateurs de Kuurne, Évariste Carpentier suit, dès 1861, des cours à l'Académie des beaux-arts de Courtrai sous la direction d'Henri De Prater. Il y obtient plusieurs distinctions.

En 1864, il est admis à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers et y suit l'enseignement de Nicaise de Keyser (1864-1868). Élève brillant du cours de peinture « d'après nature », il se voit attribuer le prix d'excellence en 1865, ce qui lui permet, l'année suivante, de bénéficier d'un atelier privé au sein même de l'Académie.

– **Début de carrière.** En 1872, Carpentier se fixe dans la métropole anversoise en y installant son propre atelier. Il y peint beaucoup d'œuvres de commande qui ne témoignent pas encore de sa personnalité d'artiste. Il commence ainsi sa carrière en abordant des sujets religieux, des thèmes liés à l'Antiquité et des scènes s'inspirant des maîtres flamands du XVII^e siècle, mais c'est véritablement dans le domaine de la peinture d'histoire qu'il se fait surtout apprécier. Le tableau *Les premières nouvelles du désastre de la Grande Russie* exposé au Cercle artistique d'Anvers en 1872, obtiendra d'ailleurs un grand succès.

Répondant toujours au goût académique de l'époque, il aime peindre les animaux de la ferme et plus généralement les charmes de la vie champêtre.

C'est au cours de cette période qu'Évariste Carpentier se lie d'amitié avec ses jeunes condisciples de l'académie parmi lesquels on trouve notamment Émile Claus, Théodore Verstraete, Frans Hens et Jan Van Beers ; les amis se rencontrent souvent aux expositions organisées par le Cercle artistique d'Anvers. À ce sujet, Émile Claus occupera, de 1874 à 1877, un coin de l'atelier d'Évariste Carpentier.

En 1876, une ancienne blessure au genou, occasionnée dans sa prime jeunesse, entraîne de graves complications le menaçant même d'amputation. Les douleurs l'empêchent de travailler. Il quitte alors Anvers pour rejoindre son village natal où sa sœur lui prodigue, pendant trois ans, soins et traitements.

– **Séjour en France.** Sur les conseils de son médecin, Carpentier quitte Kuurne, en 1879, pour le Midi de la France dans le but d'accélérer sa convalescence. L'année suivante, sur le chemin du retour, il s'arrête à Paris où il retrouve son ami Jan Van Beers. Celui-ci le persuade de s'installer dans la capitale française et de partager son atelier avec lui. Carpentier se met alors à peindre avec réalisme le milieu feutré de la bourgeoisie parisienne.

En 1881, il peut enfin se débarrasser définitivement de ses béquilles et s'établit au 71 du boulevard de Clichy. Il poursuit sa passion pour la peinture d'histoire. Les scènes de l'époque de la Révolution française et les épisodes de l'Insurrection vendéenne sont ses principales sources d'inspiration. L'artiste, ayant toujours eu une prédilection pour les épisodes dramatiques, y affine son art de la composition en cherchant à rendre davantage le caractère pathétique de faits historiques mineurs, comme ceux que l'on peut voir dans *Chouans en déroute* (1883) ou dans *Madame Roland à la*

prison Sainte-Pélagie (1886). Ses toiles lui valent un franc succès auprès du public et les commandes s'enchaînent.

Cette réussite constitue cependant un frein à sa découverte de la peinture de « plein air ». À cet égard, l'année 1884 marque un tournant décisif dans sa carrière. Carpentier se dégage des conventions de l'académisme et trouve enfin sa véritable voie. En effet, c'est en découvrant l'œuvre de Jules Bastien-Lepage qu'il s'initie au pleinairisme et se tourne vers la nature par le biais du mouvement réaliste. Il séjourne alors durant deux saisons principalement à Saint-Pierre-lès-Nemours près de la forêt de Fontainebleau mais aussi au Tréport et à Saint-Malo.

– **Retour en Belgique.** À son retour en Belgique en 1886 (il abandonnera définitivement son atelier parisien en 1892), Carpentier assiste à la promotion de l'impressionnisme lors de manifestations bruxelloises du Groupe des XX. Durant son long séjour en France, il rencontre déjà les impressionnistes mais est davantage marqué par le naturalisme de Jules Bastien-Lepage et de Jules Breton. Toujours est-il que, depuis ses débuts de peintre de plein air, sa palette s'éclaircit nettement et sa touche, dans une pâte parfois épaisse, devient progressivement plus souple.

Installé en Belgique, Carpentier continue cependant à voyager. De 1886 à 1896, il sillonne les campagnes, belges mais aussi françaises, à la recherche de nouveaux paysages. Il se rend fréquemment en Campine limbourgeoise à Genk avec ses amis, les paysagistes Franz Courtens et Joseph Coosemans, dans le Midi, mais aussi en Bretagne, région qu'il affectionne tout particulièrement.

En 1888, Carpentier épouse Jeanne Smaelen ; le mariage est célébré à Verviers. De cette union naîtront cinq enfants.

En 1890, le jeune couple s'installe dans le Brabant belge, à Overijse, où Carpentier peint *La Laveuse de navets*, une œuvre clé qui valut à l'artiste une deuxième médaille à Paris et qui fut acquise par le musée d'Art moderne de Liège.

En 1892, Carpentier déménage à nouveau pour s'établir à La Hulpe dans le Brabant wallon. C'est précisément à cette période que l'artiste s'épanouit et qu'il recherche maintenant la vérité de la nature selon des voies impressionnistes parallèles à celles de son ami Émile Claus. Il se tourne vers des tonalités délicates et une touche atmosphérique. Cette fois-ci, Carpentier prend résolument la voie de la modernité en devenant l'un des plus actifs propagateurs du luminisme.

– **Le professeur et directeur.** En janvier 1897, Carpentier présente sa candidature au poste de professeur de peinture à l'Académie royale des beaux-arts de Liège, devenu vacant à la suite de la mort d'Émile Delperée. La candidature de Carpentier est sérieuse. Son handicap : c'est de ne pas être Liégeois. Ceci va susciter de nombreuses polémiques. Néanmoins, fin juin 1897, après de vaines réactions wallonnes, Carpentier, alors âgé de 51 ans, est finalement nommé professeur de peinture à ladite académie et s'établit à Liège, rue Mont Saint-Martin.

Succédant à Prosper Drion, il assure les fonctions de directeur de l'académie de 1904 à 1910 tout en poursuivant l'enseignement. En dépit des querelles causées par sa promotion et qui l'ont profondément blessé, Carpentier remplit sa tâche avec le même dévouement. À partir de 1905, il va vivre rue Hors-Château, toujours à Liège.

En venant s'installer comme professeur dans la Cité ardente, Carpentier détermine un tournant décisif dans l'évolution de la peinture liégeoise. Il libère la peinture de la grisaille et des conventions de l'art académique en installant l'esthétique impressionniste.

En vingt-et-un ans d'enseignement, nombreux ont été les disciples qui côtoyèrent le maître. Tous ne suivirent pas la manière de Carpentier. Parmi les plus connus et ceux qui ont subi significativement l'influence de leur maître, on trouve notamment Armand Jamar, Ludovic Janssen, Albert Lemaître et José Wolff. D'autres artistes liégeois sont passés par sa classe comme Fernand Steven, Robert Crommelynck, Adrien Dupagne, Marcel Caron, Jean Donnay ou bien encore Auguste Mambour. Par ailleurs, il prodigue des conseils à des peintres qui ne fréquentèrent

pas sa classe tels que Xavier Wurth. Le peintre de l'Ardenne, Richard Heintz, bénéficiera également de ses encouragements.

À partir de 1906, Carpentier passe ses vacances d'été à Vieuxville dans la maison dite de « l'Abbé de Stavelot ».

Évariste Carpentier prend sa retraite en octobre 1919. Il meurt à Liège le 12 septembre 1922, à la suite d'une longue maladie.

– **L'artiste et son œuvre.** Carpentier aura connu de son vivant un large succès. Au cours de sa carrière, il récolte de multiples récompenses et prix dans les expositions internationales d'Europe et des États-Unis (Chicago, Philadelphie...) dont les médailles d'or à Anvers, Munich, Berlin avec *Soleil d'été* (1896), Paris, Amsterdam, Barcelone, Nice. Oubliée peu après sa mort, son œuvre fut redécouverte tardivement vers la fin du *xxe* siècle. C'est maintenant que l'on se rend compte pleinement de l'importance de cet artiste non seulement en tant que professeur à l'Académie de Liège, où il donne le départ d'une nouvelle manière de peindre dans la Cité ardente, mais aussi pour l'ensemble de son œuvre qui constitue un chaînon essentiel dans l'épanouissement de la peinture belge moderne.

Anto Carte

Antoine Carte, dit Anto Carte, né le 8 décembre 1886 à Mons, et mort le 13 février 1954 à Ixelles, est un artiste peintre, lithographe et illustrateur belge.

Biographie. Fils d'un menuisier et fabricant de meubles, Anto Carte entre en 1900 dans l'atelier du peintre, décorateur et entrepreneur Frans Depooter. De 1897 à 1908, il fréquente l'Académie de Mons puis de Bruxelles où il suit les cours de Constant Montald, Émile Fabry et Jean Delville, trois importants peintres symbolistes qui exercent sur lui une profonde influence.

En 1912 et 1913, une bourse lui permet de se rendre à Paris où il séjourne chez Cavaillé-Coll et Léon Bakst qui travaillent pour les Ballets russes de Serge de Diaghilev. À Paris, il rencontre également Émile Verhaeren et découvre l'œuvre de Pierre Puvis de Chavannes et de Maurice Denis.

En 1913, il épouse Louisa Dujardin à Mons, dont il divorcera une dizaine d'années plus tard. Il épouse en secondes noces Julia (Youl) Frans.

En 1917, son ami le peintre Louis Buisseret expose les dessins d'Anto Carte réalisés pour illustrer des poèmes d'Émile Verhaeren.

En 1923, à l'occasion de l'exposition parisienne *Les Imagiers belges* qui réunit Gustave Van de Woestijne, Valerius De Saedeleer, Isidore Opsomer et Marcel Wolfers, il entre en contact avec le Carnegie Institute de Pittsburgh aux États-Unis où a lieu, en 1925, une grande rétrospective qui lui assure un succès durable auprès du public américain.

De 1929 à 1932, il enseigne à l'Institut supérieur des arts décoratifs de La Cambre à Bruxelles puis à partir de 1932 à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Il quitte la région montoise pour s'installer à Wauthier-Braine, en Brabant wallon.

En 1928, il fonde avec ses amis le groupe Nervia, équivalent wallon de l'expressionnisme flamand.

Il réalise aussi dessins, gravures, illustrations de livres ; il crée des affiches, des lithographies, des billets de banque, des timbres, et conçoit des fresques, des vitraux ainsi que des tapis.

Œuvre peint. Anto Carte n'appartient à aucune école. Il reste imperméable aux nouveaux courants artistiques de son époque, tels le cubisme ou le surréalisme. De même, les deux guerres mondiales ne laissent pas de trace dans sa production peinte. Son œuvre se situe à la lisière du symbolisme et d'un expressionnisme parfois proche de Käthe Kollwitz, et du naturalisme en s'inspirant de la vie

des mineurs, des paysans, des pêcheurs. La parenté avec le flamand Gustave Van de Woestijne est évidente.

La figure humaine est centrale dans l'œuvre d'Anto Carte. Au début de sa carrière, influencé par le symbolisme, il représente des personnages mythologiques et imaginaires. Ensuite, son œuvre peint manifeste certains thèmes de prédilection, comme les personnages « à la Brueghel » que sont les aveugles et les musiciens. Le monde du travail l'inspire beaucoup, en particulier celui des charbonnages de son Borinage natal, et celui des paysans. Profondément croyant, il peint de nombreux sujets religieux. Après son voyage à Florence en 1925 apparaissent des thèmes plus festifs, comme des saltimbanques et des arlequins.

Les critiques considèrent que sa période la plus créative se situe avant le voyage à Florence et l'installation en Brabant wallon.

Vitraux. Carte enseigne l'art du vitrail à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles à partir de 1932. Ses réalisations les plus remarquables datent de l'entre-deux-guerres. Deux de ses œuvres sont visibles à Mons : *Morts pour la patrie* installé en 1927 à la faculté Warocqué et rendant hommage aux étudiants de la faculté décédés durant la Première Guerre mondiale⁴, et le vitrail du charbonnage d'Hensies-Pommerœul. Après la démolition du bâtiment en 1979, le vitrail fut restauré puis installé dans le bâtiment du boulevard Dolez de la Faculté polytechnique de Mons en 1982.

Antoon Catrie

Antoon Catrie est un artiste peintre belge (on lui connaît quelques rares sculptures) né à Ronsele le 26 janvier 1924, ayant vécu à Tronchiennes dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, mort à Gand le 5 juin 1977. Il signait ses œuvres *Ant. Catrie*.

Biographie. Antoon Catrie est élève de l'Institut Saint-Luc de Gand. Il peint de 1947 à 1971 dans un atelier d'art religieux dont il assume la direction en 1965. Il en conservera l'utilisation de la technique de la tempera par quoi sa peinture très lisse, toute post-expressionniste qu'elle soit, évoque les icônes de l'art byzantin.

C'est également vers 1965 qu'Antoon Catrie se joint au quatrième groupe de Laethem-Saint-Martin où l'on trouve également les noms de Luc-Peter Crombé, Jef Wauters et Lea Vanderstraeten .

Emporté en 1977 par une longue et pénible maladie, Antoon Catrie repose au cimetière de Tronchiennes.

François Cautaearts

François Cautaearts, né en 1810 à Bruxelles et mort en 1881 dans la même ville, est un peintre belge du XIX^e siècle. Il réalise plusieurs tableaux à caractère historique et religieux.

Biographie. Né en 1810 à Bruxelles, François Cautaearts expose en 1836 dans cette ville *Le Fumeur*. Il meurt en 1881 dans sa ville natale.

Sophie Cauvin

Sophie Cauvin est une artiste peintre belge née le 2 avril 1968 à Braine-l'Alleud.

Formation. Elle a fait ses humanités et a poursuivi en peinture et sculpture ses études supérieures à

l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles avec Jean-Marie Mathot, Daniel Pelletti, André Ruelle et Charles Szymkowicz.

Philosophie. Sophie Cauvin nous convie à une traversée de paysages intérieurs. D'emblée, c'est l'exploration des états de la matière qui frappe l'œil. Utilisant des matériaux naturels tels que le sable, la terre, la cendre, interrogeant les trois niveaux de l'être que sont le terrestre, le céleste et l'astral, l'artiste nous donne à voir de vastes comosgonies.

La portée spirituelle des œuvres surgit de la rythmique impulsée par les strates des matériaux, par les jeux entre ombre et trouée de lumière. Les griffures, les arrachages, les cautérisations visibles à même les toiles célèbrent l'explosion des formes et leur redistribution en mouvements et couleurs. Les climats de violence, de tension présents dans certains tableaux ont pour contrepoint des séries où priment l'harmonie, le dépouillement. Au travers de la figure géométrique du cercle, des chiffres effacés, des coulées de matière se libèrent des paysages cosmiques.

C'est à la naissance de la matière elle-même, au déploiement de ses possibles que nous assistons, comme si l'on remontait la durée en direction des premiers pas de l'univers, dans une inlassable quête de l'origine. L'impression d'intemporalité qui se dégage de toiles dominées par le blanc, le beige, le gris, le noir vient du souffle spirituel qui naît du creusement du sensible. Plus encore que nous permettre de voir autrement, nous dirons — en référence à l'outré noir de pierre soulages — que la peinture de Sophie Cauvin nous incite à outre-voir le donné pour entrer dans la genèse des choses.

Julien Célos

Julien Célos est un peintre et aquafortiste belge né, de père français, à Anvers le 30 septembre 1884 et décédé le 8 septembre 1953 à l'âge de 68 ans.

Biographie. Formé à l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Anvers où il fut l'élève de Franz Courtens, la majeure partie de son œuvre se compose de vues de paysages ruraux et de villes des Flandres belges, principalement Bruges, Malines, Gand et Anvers, mais également de Zélande (Pays-Bas) et de France. Il s'inspira souvent des villes de Malines et de Bruges, de leur béguinage, de leurs canaux et de leurs petites rues pittoresques. Contemporaine du luminisme, la production picturale de Julien Célos en présente certaines influences.

Son œuvre se caractérise également par une importante production de gravures en couleurs. Certaines de celles-ci notamment éditées par Georges Petit (Paris), Dietrich (Bruxelles) ou encore Caspers (Berlin). Par ses procédés, ses effets et ses thématiques, l'œuvre de Julien Célos s'apparente à celle de ses contemporains Albert Baertsoen, dont il bénéficia de l'enseignement, ou encore Emmanuel Viérin.

Il fit partie de l'association d'artistes peintres fondée en 1883 Als Ik Kan (Aze Ick Kan) établie à Anvers, active jusqu'en 1952 ainsi que du comité de La Gravure Originale Belge.

Il voyagea à plusieurs reprises en France, principalement en Bretagne, et séjourna également quelques mois en Tunisie pour un voyage d'études.

Il vécut l'exil en Angleterre, comme bon nombre d'artistes belges durant la Première Guerre mondiale.

Expositions. En 1907, à l'Exposition Générale des Beaux-Arts de Bruxelles organisée par le Gouvernement belge avec le concours de la Société Royale des Beaux-Arts de Belgique, il présenta plusieurs huiles sur toile et eaux-fortes (« En ville morte », « Automne » et « Le chiffonnier »), un pastel (« Le cloître ») et un dessin (« L'Eglise à Veere »).

Il obtient en 1908 une mention honorable au Salon des artistes français.

En 1914, toujours à l'Exposition Générale des Beaux-Arts, il présenta deux huiles sur toile (« Coin des Flandres » et « Au béguinage ») et trois gravures (« La vieille ville sous la neige », « Petit marché en hiver » et « Neige en Flandre »).

En mars 1914, il exposa également des œuvres au sein du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles. De son vivant, déjà, Julien Célos a pu jouir d'un succès critique certain.

Comme de nombreux autres artistes belges, Il séjourna et poursuivit son œuvre durant la Première Guerre mondiale en Angleterre et aux Pays-Bas.

Il fut exposé, en 1915 à Brighton (Public Art Galleries) aux côtés d'artistes belges confirmés tels James Ensor, Félicien Rops, Emile Claus, Albert Baertsoen ou encore Théo Van Rysselberghe dans le cadre d'une exhibition consacrée à la nouvelle peinture belge sous le parrainage de Sa Majesté le Roi Albert de Belgique. Il y était alors présenté comme « l'un des meilleurs artistes à interpréter le côté pittoresque des petites villes flamandes ».

En mars 1915, quelques lavis de Julien Célos furent présentés à l'exposition des aquarellistes au sein du Royal Institute de Londres, aux côtés d'autres artistes belges tels Fernand Khnopff ou Henry Cassiers.

En juin 1915, il présenta un ensemble de 45 œuvres (dont 16 huiles et majoritairement des eaux-fortes) à la Goupil Gallery de Londres.

En 1917, Julien Célos et Alfred van Neste exposèrent conjointement une trentaine de toiles et d'eaux-fortes à Amsterdam, au Rokin numéro 42 dans la salle d'exposition de Madame Ellen Forest.

En 1918, la Métropole d'Anvers, paraissant provisoirement à Londres, fit état de la vente d'une aquarelle de Julien Célos pour 40 livres de l'époque, et ce dans le cadre d'une matinée en faveur des soldats convalescents belges

Après la Première Guerre Mondiale, les œuvres de Julien Célos seront régulièrement présentées lors d'expositions personnelles. A Anvers, dans la salle Wynen située sur le Meir, à Bruxelles également, dans la galerie de la Toison d'Or et dans la galerie Le Studio.

Ses œuvres seront présentées dans le cadre des expositions du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, notamment en 1921, 1925 et 1928. Cette année-là figurait entre autres au catalogue l'huile sur toile intitulée « Quai de la Main d'or (Bruges) ».

En 1946 fut édité l'ouvrage « Les villes à Pignons » (Victor Dancette, Le Vésinet), le texte du poète flamand Emile Verhaeren s'accompagne de 35 eaux-fortes originales de Julien Célos. Ces gravures évoquent une Flandre douce et paisible d'avant la Première Guerre mondiale.

L'une des dernières expositions connues de Julien Célos se tint à Bruxelles du premier au 13 décembre 1951 à la galerie Le Studio, rue des Petits Carmes. Vingt-cinq œuvres y furent présentées dont « Jour d'Août » et « Après l'ondée ».

Informations complémentaires. L'atelier de Julien Célos était situé à Bruxelles, tout d'abord au 96, avenue Ducpétiaux (adresse mentionnée dans un catalogue d'exposition de 1928) puis au 28 de l'avenue Jean Volders (adresse mentionnée dans un catalogue d'exposition de 1939).

•En décembre 1924, la revue artistique L'Art Belge lui consacre un important article agrémenté de cinq reproductions de ses œuvres dont « Après l'orage (Béguinage de Malines) ».

•On peut retrouver des œuvres de Julien Célos dans les collections de différents musées notamment le Fine Arts Museums of San Francisco ainsi que le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

Achille Chainaye

Achille Chainaye (Liège, 26 août 1862 – Richmond (Londres), 20 décembre 1915) était un sculpteur et journaliste belge des XIX^e et XX^e siècles. Avec Jean-Marie Gaspar, il est à l'origine du renouveau de la sculpture en Wallonie.

Données personnelles. Chainaye avait un frère Hector qui était écrivain et un frère Armand qui était peintre. À partir de la fin de 1885, il habitait à Bruxelles : rue Sint-Pieters, 58 à Bruxelles et en même temps rue Hemricourt, 37 à Liège (vers 1884 – 1885)/Voorwachtstraat, 355 c et Olijfboomstraat, 69 à Bruxelles (vers 1886).).

Cycle de vie. Chainaye est étudiant à l'Académie de Liège puis dans l'atelier du sculpteur Thomas Vinçotte, après quoi il effectue un voyage d'études en Italie. Il fait ses débuts en 1882. En 1883, peu après sa fondation, Chainaye devient membre des "XX", groupe d'avant-garde bruxellois, inspiré de la figure d'Octave Maus et fondé par Franz Charlet, Jean Delvin, Dario De Regoyos, Paul Dubois, James Ensor, Willy Finch, Charles Goethals, Fernand Khnopff, Périclès Pantazis, Frans Simons et Théodore Verstraete. Alors qu'il était co-fondateur des "XX", les relations avec le cercle se sont refroidies, en partie à cause de sa déception car le prix Godecharle de 1884 a été décerné à son collègue et rival/compagnon vingtiste Paul Dubois. Le sculpteur Chainaye était peut-être le membre le plus obscur et le moins susceptible des « XX ». En 1888, il démissionne. Il devient membre de l'association des graphistes Les Hydrophiles. Lors de leur première exposition, il expose les sculptures Child's Head et Child's Bust. Lors de la deuxième exposition, en 1885, il expose des sanguines : étude et portrait d'un garçon. En 1886, il démissionne. Il n'y a pas beaucoup d'œuvres de lui. Cela peut être dû au fait qu'ils ont souvent été accueillis avec mépris et ridicule.

Journalisme et pensée politique. Après 1886, Chainaye se consacre principalement au journalisme pour des raisons financières. Cela rendait en partie ses sculptures rares. Il écrit pour « Le Wallon » (1884), « Le National Belge » (1885) et « La Réforme » (1886). Dans « La Réforme », son nom d'écrivain était « Champal ».

En raison de ses idées politiques, il est considéré comme un lointain précurseur de leurs idées par le parti politique bruxellois francophone Front démocratique des francophones. Dans un discours prononcé au 29^e Congrès néerlandais à Bruxelles en 1906, Achille Chainaye se déclare contre « tout rapprochement avec la Hollande, car, selon lui, les Wallons de Belgique ont déjà eu assez de problèmes avec les Flamands, sans y ajouter les cinq millions de Néerlandais ». renforcer". Dans une déclaration au magazine CoqWallon, il déclare : « Utilisons plutôt l'idée de séparation administrative comme une menace, un moyen de dissuasion. ») Le 4 août 1914, alors qu'éclate la Première Guerre mondiale, la Ligue wallonne du Brabant s'est réunie pour la dernière fois sous la présidence d'Achille Chainaye, où il a appelé à l'unité de tous les Belges pour défendre la patrie. Après cela, il émigra en Angleterre et y mourut en décembre 1915.

Une correspondance conservée témoigne des relations amicales entre Chainaye et James Ensor, même après « Les XX ». Ensor a offert à Chainaye un premier dessin au fusain issu de sa série de figures de pêcheurs ostendais (avec dédicace ; vente aux enchères De Vuyst, Lokeren, octobre 1999).

Philippe de Champaigne

Philippe de Champaigne, né le 26 mai 1602 à Bruxelles et mort le 12 août 1674 à Paris, est un peintre et graveur classique français d'origine brabançonne.

Biographie. Né à Bruxelles en 1602 dans une famille pauvre, il est formé dès l'âge de douze ans au portrait miniature auprès de Jean de Bouillon, puis continue son apprentissage chez Michel de Bourdeaux avant d'apprendre le paysage avec le grand maître Jacques Fouquières, qui probablement le fait venir à Paris.

Il refuse d'intégrer l'atelier de Rubens à Anvers, mais souhaite visiter Rome.

Il s'arrête à Paris en 1621 et se fixe au collège de Laon, dans le Quartier latin. Il s'y lie d'amitié avec Nicolas Poussin qui y loge après son retour d'Italie, en 1622. Il travaille chez le maniériste Georges Lallemant, où il pratique la peinture d'histoire. Il quitte l'atelier de Lallemant vers 1625 et commence à travailler pour son compte. Le peintre Nicolas Duchesne conduisant les ouvrages de peinture du palais du Luxembourg l'emploie ainsi que Nicolas Poussin pour y faire des dessins de lambris avec des pots de fleurs et des paysages. Champaigne a fait plusieurs tableaux dans les chambres de la reine mère, en particulier une copie de *Notre Dame* du Caravage pour le Petit-Luxembourg. Ces travaux sont appréciés par Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise et intendant des bâtiments de la reine mais attirèrent la jalousie de Duchesne. Philippe de Champaigne préféra quitter ces travaux et retourner à Bruxelles, en 1627.

Remarqué par Marie de Médicis, il entre au service de la famille royale à partir de 1628. À peine arrivé à Bruxelles, Claude Maugis lui a fait savoir que Nicolas Duchesne était mort et lui a demandé de revenir en France en lui proposant de prendre sa place de premier peintre de la reine Marie de Médicis. Il est de retour à Paris le 10 janvier 1628. Il a obtenu un logement au palais du Luxembourg avec 1 200 livres de gages. Il a épousé Charlotte Duchesne (1611-1638), la fille de Nicolas Duchesne, le 30 novembre 1628 et repris son atelier. Il reprend les travaux de décoration du palais du Luxembourg, dont les pièces maîtresses sont une série de grands tableaux relatant la vie de la commanditaire par Rubens. Champaigne y peint plusieurs fresques des plafonds. Il s'était déjà frotté à la théologie vivante des béguinages et se met tout de suite à l'œuvre pour répondre au projet de Marie de Médicis, qui souhaite mettre la représentation de la dévotion au service du politique. La reine le fait travailler sur le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

Il reçoit en 1629 ses « lettres de naturalité ». Il vit alors au numéro 11 du quai de Bourbon (plaque).

Il est, avec Simon Vouet, l'un des deux peintres les plus réputés du royaume. Il est le seul peintre autorisé à peindre le cardinal de Richelieu en habit de cardinal : il le représente onze fois. Il est un des membres fondateurs de l'Académie royale de peinture et de sculpture, le 1er février 1648.

Après la mort de son fils unique, Claude de Champaigne (1634-1642), il fait venir de Bruxelles son neveu, Jean-Baptiste de Champaigne, pour le former dans son atelier. Ce dernier a été formé avec Nicolas de Platemontagne. Il se rapproche des milieux jansénistes. Il devient le peintre de l'abbaye de Port-Royal de Paris, puis de Port-Royal des Champs. Sa fille, Catherine de Champaigne (1636-1686) est religieuse de Port-Royal en 1656 sous le nom Sœur Catherine de Sainte-Suzanne. Elle perd progressivement l'usage de ses jambes en 1660. Elle est miraculeusement guérie au couvent de Port-Royal. Il célèbre cet événement dans *Ex-voto de 1662*, toile mystique d'action de grâce. Ce tableau, aujourd'hui conservé au musée du Louvre, représente la fille de l'artiste avec la mère supérieure Agnès Arnauld.

À partir de 1654, il participe à la décoration du palais des Tuileries, mais cette fois sous la direction de Charles Le Brun. Il est nommé professeur en 1655.

À la fin de sa vie, son activité pédagogique devient plus importante : même si aucun écrit ne subsiste de sa main, il existe des transcriptions de plusieurs de ses conférences, publiées par André Félibien en 1668. Il y commente plusieurs œuvres, dont celles du Titien, participant ainsi au débat entre coloristes et dessinateurs et prônant une attitude modérée.

Il meurt le 12 août 1674, à l'âge de 72 ans au 20 rue des Écouffes (plaque). Ce sera l'occasion pour les religieuses de Port-Royal de le mentionner dans leur obituaire comme « bon peintre et bon chrétien ». Enterré dans l'église Saint-Gervais-Saint Protais, ses cendres sont transférées vers 1794 dans le cimetière Saint-Gervais qui se situait au 2 rue François Miron (ancienne rue du pourtour Saint-Gervais).

L'œuvre. – Style. Influencé par Rubens au début de sa carrière, son style devient par la suite de plus en plus austère. Son assiduité au travail lui avait donné une facilité surprenante. C'est un peintre classique, essentiellement religieux, qui reste un peintre exceptionnel par l'éclat de ses coloris, ce bleu presque surnaturel, et la rigueur de ses compositions.

À l'instar de Pascal, elles nous parlent de nos grandeurs comme de nos petites. Grandeur et respect des puissants, gloire de la France, compassion réelle pour ceux qui souffrent aussi, mais par-dessus tout de la grandeur incommensurable de la nature et de Dieu. Il exalte tour à tour les Majestés et les figures d'humilité comme dans l'*Adoration des bergers* de 1648, la *Présentation au Temple*, et la *Résurrection de Lazare*, dans le sentiment pictural de la présence des corps, des visages, des mains.

Philippe de Champaigne touche la perfection avec la splendeur des paysages qui vient d'une souterraine influence flamande, et ses visages, psychologiques, impénétrables.

Frantz Charlet

Frantz Charlet (Bruxelles, 21 ou 29 janvier 1862 – Paris, 8 août 1928) était un peintre, graveur et lithographe belge de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Il est considéré comme l'un des impressionnistes importants de la Nouvelle Ecole Belge.

Famille. Il était le frère du peintre Emile Charlet (1851-1910) et était également apparenté par la famille à Emile Wauters, peintre. Il vécut rue Molen, 35, Bruxelles (± 1894) et plus tard rue Molière (vers 1908).

Cycle de vie. Frantz Charlet fut élève à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles de 1872 à 1873 et de 1876 à 1881. Son principal professeur y fut Jean Portaels. Parmi ses camarades figuraient Eugène Broerman, François-Joseph Halkett, Théo Van Rysselberghe et Rodolphe Wytsman.

Il continue ensuite de se perfectionner à Paris auprès d'artistes de renom tels que Jean-Léon Gérôme, Jules Joseph Lefebvre et Emile Carolus-Duran à l'École des Beaux Arts.

A Bruxelles, Charlet était membre du groupe d'artistes "L'Essor"

Charlet était un grand voyageur. Avec Théo Van Rysselberghe, Constantin Meunier et Darío de Regoyos, il effectue un voyage d'études en Espagne (fin de l'année 1882 - printemps 1883). Après une visite au Prado de Madrid, ils se rendent à Séville, où ils rencontrent Constantin Meunier, qui travaille sur une copie d'une Descente de Croix. Alfred Cluysenaer rejoint le petit groupe et ensemble ils voyagent à Tanger puis au Maroc. Ils quittent l'Afrique fin février 1883 (comme en témoigne une lettre de Charlet à Guillaume Van Strydonck). Lors de l'exposition ultérieure à Bruxelles, les œuvres orientalistes de Van Rysselberghe ont clairement reçu plus d'attention critique que les œuvres de Charlet et De Regoyos.

À l'été 1883, toujours avec Théo Van Rysselberghe, il part pour Haarlem, où ils étudient les œuvres de Frans Hals. Il séjourne également à la colonie d'artistes de Knokke, avec Van Rysselberghe, De Regoyos et d'autres amis artistes tels que Willy Schlobach, Willy Finch et Rodolphe Wytsman. En 1883, avec Théo Van Rysselberghe et Willy Schlobach, il est à l'origine de la scission de "L'Essor", qui aboutira la même année à la création des "XX". Il n'a cependant pas exposé à la première exposition de ce collectif d'artistes, car il était reparti avec Van Rysselberghe pour Tanger, avec un détour par l'Italie.

Avec James McNeill Whistler, il visita Volendam et l'île de Marken en 1885. Il a également visité la Zélande, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et l'Algérie, alors à la mode.

Lors d'une exposition collective au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles (fin de l'année 1904-1905) il expose diverses œuvres sous le titre "Souvenirs du Littoral".

En 1906, il fonde avec Fernand Khnopff, Henry Stacquet et Henri Cassiers la "Société Internationale de la peinture à eau".

Vivre à Paris. Charlet, qui préférait la France, s'y installa au fil du temps. Il y expose à plusieurs reprises, également individuellement (notamment à la Galerie Georges Petit, Paris en 1906 et 1908).

À Paris, il s'impose comme un chroniqueur virtuose de la vie quotidienne en ville et sur les hippodromes.

Thème et style. Charlet peint des paysages, des marines, des scènes urbaines, des scènes de genre et des portraits.

Au début, il travaille de manière réaliste, s'appuyant sur le style de Bastien-Lepage. Il adopte très vite une couleur plus claire et une touche plus libre. Une évidence pour lui, compte tenu de ses nombreux contacts à Paris (notamment avec Paul Signac). Le pointillisme théorique de Georges Seurat ne l'a séduit que peu de temps. Charlet reste concentré sur un impressionnisme libre aux tonalités lâches et vibrantes, avec beaucoup d'attention à la lumière et aux reflets.

Il n'était pas étranger aux motifs contemporains, tels que les dames jouant au tennis ou la vie côtière estivale.

Artiste graphique. En tant que graphiste, il réalise des gravures basées sur des motifs d'Henri De Braekeleer et Constantin Meunier ; son propre travail graphique comprenait des sujets avec des chevaux et un album avec des vues gravées de Paris (1925-27)

Jacques Charlier

Jacques Charlier, né le 4 février 1939 à Liège, est un artiste pluridisciplinaire autodidacte belge.

Biographie. Jacques Charlier naît le 4 février 1939 à Liège.

Dès son adolescence, il se promet d'être un artiste. Ses parents refusent de l'inscrire à l'académie, il suit des cours dans une école de mécanique et se lance seul dans l'étude de l'histoire de l'art.

Il se trouve un emploi alimentaire ainsi il travaille comme employé au Service technique provincial (STP) de Liège de 1958 à 1978 et il est professeur de graphisme à l'Académie royale des beaux-arts de Liège de 1978 à 1999.

Il commence sa carrière artistique au début des années 1960. En 1966, il reçoit une mention à la Jeune Peinture belge.

En 1975, il aborde un autre domaine et il fait ses débuts dans la musique, avec de nombreux projets comme la création du groupe Terril et de la musique « régressive ».

Il est élu correspondant le 5 mai 1994, puis membre le 6 mai 1999 et il devient membre émérite le 30 mars 2006 de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Jacques Charlier utilise le support et le style en fonction de l'idée. Son approche pluridisciplinaire le pousse vers des domaines aussi variés que peinture, photographie, vidéo, musique, textes, sculpture, installation, bande dessinée, philatélie, publicité, événement, articles de presse.

Il participe à de nombreuses expositions personnelles et collectives tant en Belgique qu'à l'étranger depuis 1962. Il est présent dans les collections de musées d'art moderne belges d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, d'Ostende, de la Communauté française de Belgique) et français (FRAC : Champagne-Ardenne, Île-de-France, Nord-Pas-de-Calais, Pays de la Loire) ainsi qu'au Mudam à Luxembourg. Il est également l'auteur d'une intégration au Centre hospitalier universitaire de Liège dont l'architecte est Charles Vandenhove.

En mai 2009, il publie, grâce à l'aide de Bernar Venet, une bande dessinée intitulée *La Courbure de l'Art*, qui brosse un portrait de la scène de l'art contemporain franco-américain.

La même année, son projet *100 sexes d'artistes* (qui devait être dispersé dans la ville de Venise sous forme d'affiches) est refusé par la Biennale et la Ville de Venise en raison de problèmes de droits de reproduction et du caractère sexuel des affiches.

Depuis 2009, sous le nom de CLArtvision, il sillonne l'Europe avec Ute Willaert pour réaliser des reportages sur l'art contemporain et ses manifestations telles la Biennale de Venise (2009) ; *Casanova forever* ; FRAC Languedoc-Roussillon (2010) ; Biennale du Havre (2010) ; *Martin Walde - Unken*, Musée MARTa Herford (2010) ; *Spagat*, Musée MARTa Herford (2011) ; *Colossal*, exposition Jan Hoet à Kalkriese, Allemagne (2010) ; *RecyclingDesignPrice*, Musée MARTa Herford (2009) ; *Dennis Oppenheim - Safets Cones*, Herford (2010) ; MUDAM, Luxembourg (2011) ; *Pearls of the North*, Palais d'Iena, Paris (2011) et *The silver Show*, NAK, Aix-la-Chapelle (2011).

Albert Ciamberlani

Albert Louis Alexandre Vincent Marie Ciamberlani (Bruxelles, 13 mai 1864 - Uccle, 8 avril 1956) était un peintre belge

Biographie. – 1864-1899. Ciamberlani est né en 1864 rue Locquenghien à Bruxelles. Ses parents étaient l'avocat Vincent Ciamberlani (1830 - 1893) et Jeanne Peleman (1840 - 1909).

Ciamberlani étudie d'abord le droit avant de devenir l'élève de Jean-François Portaels et de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles en 1882. Il étudie le dessin d'après bustes antiques de 1882 à 1883, le dessin d'après modèles antiques de 1884 à 1885, la peinture d'après modèles vivants de 1885 à 1886 et le dessin d'après nature de 1885 à 1888. Il termine ses études à l'académie en 1888. En 1887 cependant , il a déjà participé à la onzième exposition du groupe d'artistes L'Essor. Pour lui, c'était la première exposition de sa carrière de peintre. Sander Pierron a répertorié les œuvres exposées dans sa biographie du peintre : « Fille », « Persévérance », « Ruth », « Au Musée » et « Impressions ». Durant cette période, Ciamberlani est attiré par le symbolisme. Il a été influencé par Gustave Moreau et Pierre Puvis de Chavannes. Il évolue ensuite vers la peinture décorative et allégorique.

En 1894, Ciamberlani effectue son premier voyage en Italie. Il est co-fondateur d'une collaboration d'artistes, la "Coopérative artistique" (une initiative de Jules Du Jardin, Jean Delville et A. Motte).

Avec ses amis peintres Emile Fabry et Jean Delville, il est membre fondateur du groupe Pour l'Art en 1892. À partir de 1896, il est également membre de L'Art idéaliste. A la même époque, il subit l'influence de Sâr Mérodak Péladan et expose aux Salons parisiens des Rose-Croix.

Son atelier (démoli plus tard) sur l'avenue Terkameren à Bruxelles a été construit selon les plans de l'architecte Art nouveau Paul Hankar. Sa propre résidence à Ixelles, l'Hôtel Ciamberlani, a été conçue par le même architecte en 1897. Ciamberlani a complété la façade avec des sgraffites, exécutés par Adolphe Crespin.

En 1898, Ciamberlani effectue un voyage à Londres, en compagnie de José Dierickx, H. Thys, G. Fichet, René-Emmanuel Janssens, Henri Ottevaere et Victor Rousseau. La même année, il reçoit sa première commande officielle, à savoir la décoration du fond d'une plaque commémorative semi-élevée. Il a été placé sous le passage voûté de la maison « De sterre », reconstruite sous l'impulsion du bourgmestre Charles Buls, sur la Grand-Place de Bruxelles. Le monument rendait simultanément hommage au maire Buls et aux maîtres d'œuvre du passé glorieux qui étaient considérés comme impliqués dans la construction des maisons de la Grand-Place. Victor Horta était responsable de la partie architecturale de la conception de la plaque commémorative. La sculpture semi-soulevée est de Victor Rousseau.

– **1900-1914.** En 1902, Ciamberlani décore la Villa Carpentier à Renaix, construite par l'architecte Victor Horta. Il participe à l'Exposition universelle de 1905 à Liège. Il a décoré le salon d'honneur du Pavillon du Congo d'un "Hommage aux Héros de la Colonisation". En 1909-1910, il réalise avec Omer Dierickx et Emile Fabry des peintures décoratives pour le "Musée du Congo" à Tervuren (aujourd'hui Musée Royal de l'Afrique Centrale). Les thèmes étaient "L'Aruwimi", "La région

minière du Katanga" et "Le lac Tanzanie dans la région d'Albertville". En 1911 il décore l'escalier d'état de la mairie de Saint-Gilles-op-Bruxelles ("La Puissance", "Sérénité" et dix panneaux d'une frise : "Solitude", "Innocence", "La voix des ruines"., "Hommage", "Le Départ", "Le Retour", "Sécurité" ou encore "Sommeil", "Puberté", "Amour" et "Illusion").

De 1911 à 1913, Ciamberlani effectue à nouveau plusieurs voyages à travers l'Italie.

– **1914-1956.** En 1919, Ciamberlani devient professeur de dessin à l'Institut National Supérieur des Beaux-Arts d'Anvers ; En 1924, il rejoint l'atelier d'art monumental, poste qu'il conserve jusqu'en 1929. Parmi les étudiants figuraient Carlo De Roover, Antoon Marstboom, Rudolf Meerbergen, Albert Van Dyck, Alfons Verheyen et Anco Wigboldus.

En 1920, Ciamberlani devient membre du comité d'administration et de gestion du département d'art moderne des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles.

En 1921, il travaille avec des amis du groupe L'Art Monumental - notamment Jean Delville, Omer Dierickx, Emile Fabry, Constant Montald et Emile Floors - à l'élaboration d'un décor pour le péristyle semi-circulaire des galeries de le Parc du Cinquantenaire de Bruxelles. Les mosaïques de Ciamberlani furent achevées en 1931. Leur sujet est un « Hommage aux héros morts pour la patrie lors de la guerre de 1914-1918 » (alors connue uniquement sous le nom de Grande Guerre, et non de Première Guerre mondiale).

De 1926 à 1932, il travaille à la décoration de l'escalier d'État du Palais de Justice de Louvain. Il a représenté les sujets suivants : « Allégorie de la justice », « Activités rurales », « Force et travail », « Repos » et « Vérité et pensée ».

En 1927, il devient membre du Comité pour l'Art Ancien des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles. En 1929, le Musée d'Art Moderne de Liège lui achète un "Hommage aux héros de la colonisation".

En 1942, Ciamberlani publie une série d'articles sur l'art grec. Il est nommé directeur de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique.

En 1943, il conclut un accord avec l'État belge pour la décoration du Palais de Justice de Bruxelles avec des peintures murales. Les thèmes étaient "Vita Serena" ("La vie sereine"), "Juillet" ("La Famille"), "Le temps s'arrête sur son cours éternel" et "Le soir".

Avec Alfons Verheyen, il restaure les peintures murales endommagées par la guerre du Palais de Justice de Louvain de 1946 à 1950. Conformément à une mission du ministère de l'Éducation nationale, Ciamberlani se rend à Paris en 1946 pour étudier les maîtres anciens et modernes.

Le 8 avril 1956, Ciamberlani décède à Uccle et est inhumé au cimetière de Beveren. Il est nommé à titre posthume Officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie et Chevalier de la Légion d'honneur.

Sander Pierron (voir Georges Eekhoud) a écrit une monographie sur lui.

Participation à des expositions internationales. Les excellentes relations que les membres de Pour l'Art, L'Art idéaliste et L'Art monumental entretenaient avec l'établissement à travers ce que l'on appellerait désormais leurs réseaux sociaux, ont non seulement permis à Ciamberlani de participer à de nombreuses expositions dans le pays, mais aussi à l'étranger.

Travail. L'une des œuvres majeures de Ciamberlani, "La Vie Sereine", a été exposée au Champ de Mars à Paris.

Entre la fin des années 1890 et les années 1930, aucun bâtiment gouvernemental en Belgique ne semblait à l'abri des aspirations monumentales des membres des groupes d'artistes Pour l'Art, L'art idéaliste et L'art monumental (fondés en 1920). Albert Ciamberlani y a également eu sa part.

Par ailleurs, des œuvres de Ciamberlani se trouvent dans diverses collections publiques belges

Évaluation. F. de S. écrit dans l'article L'art monumental, à l'occasion de la décoration du

Cinquantenaire dans Gand Artistique (voir sources) que la caractéristique du talent de Ciamberlani réside dans le dessin. « L'expression est simple, s'efforçant toujours d'éliminer les excès pour arriver à une synthèse admirable à travers des œuvres parfois presque monochromes. 'Il voit l'humanité heureuse et paresseuse assignée pour cadre un environnement élyséen'. "Dans son monde imaginé, l'humanité est heureuse et il lui assigne un environnement élyséen", explique Sander Pierron dans Etudes d'Art, Albert Ciamberlani. Dans le même esprit, Camille Lemonnier dit de lui que ses figures classiques visent à exprimer « le rythme noble des postures, lié à la paix bienheureuse des lieux ». Sander Pierron se souvient qu'il peint avec « des couleurs riches et transparentes, qui suggèrent de manière déguisée des atmosphères musicales et silencieuses ».

Alexandre Clarys

Alexandre Clarys (Bruxelles, 23 juillet 1857 – Ixelles, 11 février 1920) était un peintre réaliste belge spécialisé dans les scènes avec chiens et chevaux. Il était également illustrateur et affichiste.

Données personnelles. Clarys est né à Bruxelles le 23 juillet 1857, fils de Guillaume et Antoinette Agneessens. Vers 1881, il habitait rue de l'Arsenaal 5 à Bruxelles et sa dernière adresse était rue Sint-Joris 27 à Ixelles. Il décède à Ixelles/Bruxelles le 11 février 1920.

Cycle de vie. Clarys fut l'élève d'Ernest Blanc-Garin (1843-1916) et de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles (entre 1868 et 1879). Il peignit de préférence des scènes avec des chiens et des chevaux, comme son « Coin du marché aux chevaux », une de ses premières œuvres importantes, exposée au Salon de 1881 à Bruxelles. Les chevaux en conditions de travail retiennent également son attention : chevaux de trait à la terre ou en forêt, au port, etc.

Clarys pratiquait également le genre des portraits d'animaux : de véritables portraits de chiens ou de chevaux, commandés par leurs riches propriétaires. Par exemple, Clarys a représenté Montjoie, le cheval du roi Albert Ier. Au Salon de Bruxelles de 1881, il a exposé un « portrait » de chien non précisé. Ses clients étaient bien sûr principalement des gens issus du milieu des courses de chevaux et de la chasse, qui faisaient immortaliser leurs meilleurs chevaux de course ou chiens de chasse, soit dans un portrait strict d'un cheval ou d'un chien, soit incorporés dans une scène d'action. La clientèle de Clarys était également très internationale.

En 1889, en collaboration avec le portraitiste Léon Herbo, il peint la toile monumentale (137×200 cm) « Rencontre entre l'escadron Maria-Hendrika, la reine Maria-Hendrika et la princesse Clémentine ». Les représentations de chevaux pur-sang ont également fait l'objet d'une grande attention dans ce tableau (Bruxelles, Musée de l'Armée).

Clarys était active en tant qu'affichiste, bien sûr pour des courses de chevaux et d'autres événements sportifs équestres. Parmi ses œuvres, citons l'affiche de l'hippodrome Wellington à Ostende en 1911, avec vue sur les tribunes bondées et une partie de l'hippodrome, pour une « Fête de bienfaisance ». Cercle de l'Escadron Marie-Henriette » (1904), ainsi que l'affiche « Ville de Spa - Grand concours équestre » et « Spa. Ville d'eaux Ville de sports 15 mai - 15 octobre" avec calèches, chasseurs et chiens de chasse. Il existe également des affiches pour des événements agricoles.

De plus, Clarys a été associée à plusieurs journaux sportifs en tant qu'illustratrice, dont « l'Illustration Sportive ».

La Première Guerre mondiale lui inspire de nombreuses gravures en couleurs : « Invasion de la Belgique », « Na Halen. Chevaux libres de la cavalerie allemande », « La bataille de l'Yser », « L'artillerie belge ». Ils ont été imprimés chez Malvaux à Bruxelles. Dans ces gravures en couleurs également, l'attention de Clarys était davantage portée sur les chevaux que sur la gravité de la situation.

Émile Claus

Émile Claus (27 septembre 1849 à Vive-Saint-Éloi – 14 juin 1924 à Astene), est un peintre belge, figure la plus brillante du luminisme.

Biographie. Émile Claus naquit à Vive-Saint-Éloi, petit village des Flandres sur les bords de la Lys, seizième enfant d'une famille de commerçants ruraux en 1849. Il est l'oncle d'un des héros belges de la Première guerre mondiale, le lieutenant-général Aloïse Biebuyck.

En 1886, il épouse Charlotte Dufaux, la nièce d'Édouard Dufaux, notaire à Waregem.

Débuts. Sa vocation est précoce, à l'âge de vingt ans il s'inscrit à l'Académie d'Anvers et décide de se consacrer entièrement à la peinture. Il expose pour la première fois deux scènes de genre à Bruxelles en 1875 et en 1879 il s'embarque pour l'Afrique du Nord, trois ans avant le peintre Théo van Rysselberghe. À son retour, la lumière sera la vie de ses toiles et sa propre vie : il peint avec des couleurs élémentaires, il décompose le prisme et le réfracte à travers les tons.

Au contact de son ami Théo Verstraete, sa peinture, teintée de réalisme (*Le vieux Jardinier de 1885, Les Sarcleuses de Lin de 1887*), devient lumineuse et s'éclaircit.

En 1882, il installe sa résidence à Astene, village voisin de Laethem-Saint-Martin et appelle *Zonneschijn* sa villa sise au bord de la Lys. James Ensor dira à ce propos : « C'est là qu'il tirera le soleil en bouteille ».

En 1889, il loue à Paris, pendant trois ans, un atelier qu'il occupe l'hiver, après ses étés passés à Astene. Son ami Camille Lemonnier nous parle de sa vie de fièvre et de passion qui l'exalte, en revivant les heures héroïques de l'Art au contact des Maîtres de l'impressionnisme qui triomphe. Il se lie d'amitié avec le peintre intimiste et symboliste Henri-Eugène Le Sidaner, apprécie le naturalisme des peintres Frits Thaulow, Gaston La Touche et rompt avec son ancienne manière conventionnelle de peindre.

Liens avec l'École de Laethem. Paul Haesaerts dira de sa peinture : « *Le dogme exige : travail en plein air, clairs orangés et ombres violettes, sujets joyeux, beaucoup de fleurs, des jardins, des prairies parsemées de renoncules, des champs de blés piqués de bleuets et, si possible, de petites paysannes souriantes et des gosses aux cheveux blonds - formes perdues dans un brouillard de lumière et exécutées à petits coups de pinceau capricants. La fidélité à ces quelques points essentiels garantit la qualité de la peinture et en assure le salut.* »

Vers 1900, au moment où se forme le premier groupe de l'École de Laethem-Saint-Martin, Émile Claus est un grand monsieur fêté par la critique. Le luminisme leur sert de repoussoir et les aide, par contraste, à définir l'esprit qui sera celui de leur groupe. Environ dix ans plus tard, quand le deuxième groupe de Laethem se mettra à l'œuvre, loin de se détourner de Claus, les nouveaux venus se laisseront inspirer par lui, mais ce ne sera que pour s'en détacher très rapidement et cette fois avec violence. La plupart des peintres de Laethem ne s'accommodent pas de l'impressionnisme ; ils lui disent non une première fois — un non indifférent — puis ils se ravisent mais c'est pour le regretter aussitôt et lancer un nouveau non.

En juin 1899, il rejoint la Société nouvelle de peintres et de sculpteurs, avec une première exposition collective à la galerie Georges Petit à Paris en mars 1900.

Le succès. Les grandes expositions internationales le réclament avec enthousiasme, les musées acquièrent ses œuvres et il fonde, en 1904, le Cercle *Vie et Lumière* auquel participent Ensor et Georges Lemmen.

Il vient rendre visite à la colonie artistique d'Étaples.

En 1905, il expose à Bruxelles, au *Cercle artistique*, cinquante-deux toiles qui le consacrent comme le peintre qui a fait entrer dans l'art un paysage nouveau; Camille Lemonnier en dira : « *Il avait créé*

une Flandre des peintres que la peinture ignorait encore. ».

Il a beaucoup voyagé les années suivantes, entre autres aux États-Unis, en 1907, où il fait partie du jury d'exposition du Carnegie Institute de Pittsburgh. Dans les pas de Claude Monet, il séjournera à deux reprises à Venise, dont une fois, en 1906, en compagnie d'Henri Le Sidaner.

Au sommet de sa gloire et financièrement aisé, il se voit forcé, à soixante-cinq ans, de se réfugier, à contre-gré, pendant toute la Première Guerre mondiale à Londres où il peignera, fortement influencé par Monet, une série de vues de la Tamise, connues comme les "*réflexions sur la Tamise*".

Les critiques dans les années suivantes ne furent pas toujours tendres, voire sarcastiques:

•Gustave Vanzype écrira, en 1929 : « *Il exécuta une série d'impressions où la clarté lutte vainement contre les brumes et les fumées, toiles que nous vîmes, en 1920, à Bruxelles, qui sont d'un maître, certes, mais qui ne sont pas tout à fait de Claus.* »

•Paul Haesaerts parlera de « *l'impressionnisme banal, vulgarisé par des ouvriers d'art comme Heymans et Claus* » et Ensor le traitera de « *chatouilleur de rétines bourgeoises (...)*»

À la fin de la guerre, en 1918, il revient à Astene.

Fidèle à sa vision de la nature et méritant son nom de *Peintre du Soleil*, il y meurt le 14 juin 1924. La toile qu'il travaillait encore la veille, *Moisson d'or*, est restée inachevée sur chevalet.

Initialement, Claus sera inhumé au cimetière communal. Mais suite aux actions de Jenny Montigny, la talentueuse élève de Claus devenue par la suite sa maîtresse, qui ne cessa d'orner sa tombe de fleurs, sa veuve, Charlotte Dufaux, décida de le faire exhumer et l'enterrer dans le jardin devant sa villa à Astene.

Louis Clesse

Louis Liévin Théophile Clesse (Ixelles, 15 juin 1889 - Ixelles, 9 février 1961) était un peintre, aquarelliste et graveur figuratif et post-impressionniste belge. Il était connu pour ses paysages et ses scènes portuaires.

Données personnelles. Il était le fils de François Auguste, tapissier garnier, et d'Augustine Joséphe Leduc et était le plus jeune d'une famille de huit enfants. Clesse était marié à Pauline Van de Leene, sœur d'un ami d'enfance, le peintre Jules Van de Leene. Il vécut jusqu'en 1912 dans la Boendaalsteenweg, puis dans la Borrenstraat et à partir de 1916 dans la Godecharlestraat à Bruxelles.

Cycle de vie. Louis Clesse reçoit sa première formation en peinture auprès de son frère Théo, chef d'atelier dans l'entreprise de décoration de Paul Hermanus à Bruxelles et lui-même peintre amateur. Louis Clesse étudie à l'Académie des Beaux-Arts d'Ixelles. Il s'est avéré être un excellent élève qui a remporté tous les prix. En 1904, il reçut la Grande Médaille du Gouvernement.

Il entre ensuite travailler dans la société Hermanus et réalise de nombreuses copies commandées de tableaux de maîtres anciens, destinés à la décoration de salons.

En 1907, Clesse participe pour la première fois au Salon Triennal de Bruxelles avec une scène forestière. Par la suite, il a participé régulièrement à de nombreuses expositions nationales et étrangères d'œuvres de maîtres vivants.

L'exposition individuelle est encore un phénomène relativement jeune à cette époque, mais Clesse y participe pleinement. Tout au long de sa vie, Clesse a organisé d'innombrables expositions individuelles dans diverses galeries à Bruxelles, Anvers et villes de province.

Il travaille très fréquemment dans la région d'Auderghem, où les forêts et les étangs continuent de

l'inspirer. La région autour de Beersel et les rives de la Senne attiraient également fortement Clesse. Clesse possédait une modeste maison à Verrewinkel, d'où il travaillait dans la région. De 1928 à 1932, il eut également une résidence permanente au Petit Fort Philippe près de Grevelingen, d'où il explora et visualisa la côte nord de la France. Depuis les années 1930, il vit à Oudenburg et commence à travailler dans la région : la campagne flamande, les vues sur les canaux bordées de cabanes dans les arbres en pente, les scènes portuaires pittoresques d'Ostende, de Nieuport et de Zeebrugge... Bruges le fascine également.

Clesse était membre du Cercle Artistique et littéraire de Bruxelles depuis 1910 ; il a été membre du comité d'achat du Musée d'Ixelles, du comité de l'École des Arts Industriels et des Beaux-Arts, membre fondateur de l'Association des Artistes Professionnels de Belgique et membre fondateur et vice-président du Cercle d'Art d'Ixelles.

Il est enterré à Ixelles avec un portrait sculpté sur sa tombe par René Cliquet (1899-1977).

Œuvre et style. Clesse est surtout connu comme peintre de paysages et de vues portuaires, bien qu'il ait également pratiqué la nature morte et le portrait. Passionné de chasse, Clesse trouve également une source d'inspiration dans le gibier mort et les volailles : il peint régulièrement des natures mortes avec des volailles.

Le style de Clesse est une combinaison réussie de réalisme et d'impressionnisme, fortement influencé par Emile Claus, Franz Courtens et Isidore Verheyden. C'est un art qui montre un grand amour pour le pays, avec une attention portée à la lumière, à la couleur, à l'atmosphère, le tout traduit dans l'huile avec une habileté et un sens du design remarquables.

Clesse travaille systématiquement en plein air, même sur des formats relativement grands ; mais il a également réalisé de nombreuses pièces d'atelier, généralement des remaniements de croquis en plein air.

Gilles-François Closson

Gilles François Joseph Closson, né en 1786 à Liège, où il meurt en 1842, est un peintre belge.

Biographie. Peintre et dessinateur de paysages. Ayant quitté Liège pour Paris en 1817, Closson y travailla auprès de A.J. Gros. De retour à Liège après sept années passées en France, il repartit rapidement pour Rome, où il s'établit en 1825, titulaire d'une bourse de la fondation Darchis. Renonçant à la peinture d'histoire qu'il avait pratiquée auparavant, il se consacra dorénavant au paysage. Il réalisa de nombreuses études et pochades à l'huile, ainsi que des dessins, essentiellement des vues de Rome et de sa campagne.

Alice Colin

Alice Colin, née le 8 avril 1878 à Molenbeek-Saint-Jean et décédée à Knokke-Heist le 11 juillet 1962, surnommée la *peintre des sanctuaires*, est une peintre d'intérieurs d'églises¹. En 1930, elle dispose d'un atelier d'été à Heist et d'un atelier d'hiver à Bruges. Écrivain, elle publie des textes historiques, des poésies, des contes et des pièces de Théâtre: (1908) Premier vol vers l'asur (poésie) - (1910) En glanant sur les cœurs (contes) - (1912) L'éducation par les faits (morale) - (1914) Contes bleus - (1914) Le Mal secret (comédie en 3 actes) - (1916) Muse ou Femme (comédie en 1 acte) - (1918) Le sac de Dinant en 1914 (historique) (Français & anglais)

Marie Collart-Henrotin

Marie Collart-Henrotin, née le 5 décembre 1842 à Bruxelles et morte le 18 octobre 1911 à Nebida (Sardaigne), est une peintre belge.

Biographie. Marie Collart-Henrotin naît le 5 décembre 1842 à Bruxelles. Sa famille est aisée. Ses parents ne sont pas des artistes, mais sa mère, Isabelle Collart-Motte, est en relation avec des milieux littéraires et artistiques. Si Marie est essentiellement autodidacte, elle a cependant bénéficié des conseils d'Alfred Verwée, peintre, de Martin Léonce Chabry, peintre mais aussi son beau-frère (il a épousé sa sœur Julie à Bruxelles en 1862), et du marchand de tableaux Arthur Stevens (également son beau-frère, il a épousé en secondes noces à Uccle en 1872 sa sœur Elisa). Arthur Stevens lui fait découvrir les œuvres de Corot, Courbet, Millet. Ces peintres ont une forte influence sur elle, mais elle s'en libère rapidement pour exprimer sa propre sensibilité. Son talent est rapidement reconnu : elle expose à Bruxelles en 1864, à Paris en 1865, à Vienne en 1873. Elle obtient la Médaille d'or au Salon des Artistes français, à Paris, en 1870. Elle est présente ensuite à des expositions à Londres, Gand, à Bruxelles, Paris (exposition de 1878 avec la peinture le *Verger*). En 1868, Marie Collart est membre fondatrice de la Société libre des Beaux-Arts.

En 1871, à Bruxelles, elle épouse Edmond Maximilien Clément Henrotin, capitaine d'artillerie. L'un des témoins de ce mariage sera le peintre Martin Léonce Chabry qui était son beau-frère. Edmond Henrotin meurt en 1894. Ils ont eu plusieurs enfants, mais les maternités successives n'empêchent pas Marie Collart de poursuivre sa production artistique.

Elle meurt en Sardaigne, mais son corps est ramené en Belgique et elle est enterrée dans le vieux cimetière de Drogenbos.

Eugène Colignon

Eugène Colignon ou Eugène Collignon, né le 23 mars 1876 à Namur et mort le 28 janvier 1961 à Beez, est un peintre belge.

Biographie. Eugène Colignon naît le 23 mars 1876 à Namur.

Il étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Namur où il est élève de Désiré Merny (1865-1947)². Il poursuit ses études à l'Académie de Bruxelles chez Isidore Verheyden.

Eugène Colignon est influencé par l'école de Tervuren, par T. Baron et par le néo-impressionnisme. Il excelle dans la représentation de paysages enneigés.

Eugène Colignon meurt à Beez le 28 janvier 1961.

Ses voyages. En 1905, le peintre se rend pour un premier voyage en Bretagne plus particulièrement au mont Saint-Michel, Saint-Servan, à Saint-Malo, à Roscoff, Morgat, Crozon, La Trinité-sur-Mer, Morlaix, Saint-Thégonnec, Guimiliau, Locmariaquer, Plouharnel, Carnac et à Le Palais sur Belle-Île.

En 1918, il va en Provence à Martigues.

En 1920, il retourne en Bretagne et passe par Concarneau, Rosporden, Brest et à Audierne, Douarnenez. Il visite notamment aussi les villes de Quimper, Tréboul, Pont-Aven, Landerneau, Camaret et la pointe du Raz.

En 1921, il voyage en Allemagne plus précisément dans la vallée du Rhin et visite Monschau, Oberlahnstein, Siebengebirge, Trèves, Oberwesel, Drachenfels, Oberwesel, Stahleck et Cologne.

Du 26 avril au 15 juin 1925, il traverse la France en faisant étape à Paris et à Marseille. Grâce au bateau, le *Général Chanzy*, il arrive à Alger (Algérie). Il s'est rendu à Bou-Saâda, l'oued où a vécu Étienne Dinet ainsi qu'à Blida. Par ses courriers, il partage ses émotions, ses observations. Il a

embarqué son matériel des panneaux mais surtout des cartons afin de capter la lumière et les couleurs. À son retour, il prend le temps d'aller peindre les Roches Rouges de l'Estérel près de Marseille.

En 1928, il séjournera en Italie et plus particulièrement à Florence, Rome et Venise.

Georges Collignon

Georges Collignon est un artiste peintre belge, né le 26 août 1923 à Flémalle-Haute en Belgique et mort le 5 février 2002 à Liège.

Présentation. Dans sa première période, l'artiste à l'art nerveux et tonique, plus structuré qu'informel, plus lyrique que géométrique, est abstrait à part entière. Il entrelace des labyrinthes colorés qui dansent avec allégresse et qui font penser à des coupes microscopiques ou à des photographies aériennes. Dans le courant des années 1960, il renoue progressivement avec une imagerie néo-figurative, irréaliste qui célèbre le mariage d'éléments figuratifs à des structures abstraites.

Biographie. Il suit les cours d'Auguste Mambour à l'académie des beaux-arts de Liège entre 1939 et 1945 et travaille aux Cristalleries du Val Saint-Lambert à Seraing.

Georges Collignon débute alors comme peintre figuratif de formation académique, et, durant ces études plus ou moins régulières, étudie le surréalisme et l'œuvre de René Magritte. De cette période ne subsistent que très peu d'œuvres, perdues, certaines ayant été exposées à l'académie des beaux-arts de Liège en 1940, notamment *Champ de blé* et *Bosquet, temps gris*. Il s'oriente ensuite vers une peinture non figurative.

Après ces débuts, il mène des recherches sur la couleur et peint ses premières toiles abstraites dès 1945. Il participe aux activités du groupe *Apport* et devient membre de la *Jeune Peinture Belge* à partir de 1946.

Première période : Art abstrait : 1946-1967. Collignon participe au mouvement *Cobra* et en 1950, il crée avec Pol Bury le groupe *Réalité-Cobra*, premier groupe belge pour la défense de l'art abstrait.

Il partage avec Pierre Alechinsky et Jean Dubosq le prix *Jeune Peinture Belge* décerné pour la première fois en 1950.

Boursier du Gouvernement français, il s'installe à Paris en 1951 et y séjourne jusqu'en 1968. Il est membre fondateur du groupe *Art abstrait* en 1952 et prix Hélène Jacquet.

Au départ, des petites taches de couleurs vives se juxtaposent et couvrent toute la surface de la toile sans se soucier d'y créer une structure apparente. Mais peu à peu, comme dans les œuvres d'Estève et de son ami Magnelli, elles s'élargissent et s'ordonnent selon des lignes de force au profit de rythmes fougueux, de mouvements curvilignes, de tourbillons galactiques qui dynamisent l'espace en des cloisonnements raffinés.

Les aplats, exécutés avec un métier nerveux et enlevé, rendent la surface picturale intense et vibrante. De longues courbures diagonales se coupent et se recoupent en traversant la toile. Collignon crée une peinture "topographique" en des œuvres qui semblent inspirées par des vues aériennes de jardins, de champs qui s'épanouissent et d'échangeurs, de routes qui se croisent.

Il participe au groupe d'architecture *E.G.A.U.* et réalise quelques bas-reliefs ou intégrations en béton pour l'Université de Liège (Belgique) au Sart-Timan où les immeubles de la plaine de Droixhe (Liège-Belgique).

Dès 1958, il s'adonne aux collages de papiers et de tissus, faits à la manière des papiers collés cubistes.

Obtient un des prix Marzotto en 1960. En 1961, il expose au Salon de Mai et au Salon des Réalités Nouvelles.

À partir de 1964, de plus en plus d'éléments figuratifs apparaissent dans son œuvre en s'intégrant aux formes abstraites qui s'estompent peu à peu.

Contribue activement à faire de Liège (Belgique) une ville ouverte à l'art le plus actuel à travers les activités de l' *A.P.I.A.W.*

Seconde période : Néo-figuration : 1968-2002. Participe dans le pavillon belge, à la XXXVe Biennale de Venise.

Son œuvre néo-figurative, qui n'est pas étrangère au *Pop-Art*, a un caractère d'humour insolite, en mélangeant les objets et les corps, la réalité et l'abstraction. En des mosaïques chromatiques, l'or et l'argent à la feuille créent des icônes profanes.

Si la démarche picturale de cet artiste présente un profil à la Janus, l'artiste abstrait et le figuratif ont en commun un même élan irréprensible, une même fougue prolifique dans une explosion de couleurs et de rythmes curvilignes.

Georges Collignon est décédé à Liège en 2002.

En 2005, le Lions Club Liège Val Mosan a créé à la mémoire de son ancien membre le *Prix Biennial Georges Collignon*.

Joseph Coosemans

Joseph Théodore Coosemans est un peintre belge né à Bruxelles le 19 mars 1828 et mort à Schaerbeek le 24 septembre 1904.

Biographie. Vers 1846, Joseph Coosemans s'installe à Tervuren et occupe le poste de secrétaire communal. Il s'intéresse à la peinture et peint des portraits en autodidacte. Sous l'influence de Théodore Fourmois (1814-1871) il se tourne vers le paysage. À partir de 1860, la peinture devient sa grande passion. Il expose pour la première fois en 1863.

Il s'y consacre entièrement à partir de 1872. Joseph Coosemans fait partie de la première génération de peintres de l'École de Tervueren, créée par son ami Hippolyte Boulenger.

En 1868, il rejoint la Société libre des beaux-arts créée sur les bases de l'Atelier Saint-Luc de Schaerbeek. C'était à l'origine un petit atelier de peintres. Ce lieu dont l'ambiance était fort joyeuse constituait une sorte d'académie libre.

Il se rend en Normandie avec Alfred Verwée (1838-1895) et Louis Dubois (1830-1880). Il voyage ensuite en Italie et en France où il séjourne à Barbizon. De sa visite à Barbizon témoignent ses tableaux *Le Chemin des artistes à Barbizon* (Bruxelles, musées royaux des beaux-arts de Belgique) et *Rochers de Francart à Fontainebleau*.

Au fil du temps, Joseph Coosemans s'est forgé en autodidacte et son œuvre évolue d'une peinture méticuleuse et détaillée, sous l'influence de Fourmois, à une peinture plus libre et simplifiée sous l'influence de Boulenger.

Il séjourne à Louvain en 1886. En 1887, il est nommé professeur de paysage à l'Institut supérieur de l'Académie des beaux-arts d'Anvers (NHISKA). Une hémorragie cérébrale paralyse son côté droit en 1893. Il parvient avec succès à apprendre à peindre de la main gauche mais ses toiles perdent de la précision. À la suite de sa maladie, il meurt le 24 septembre 1904.

Franz Courtens le remplace comme professeur et inscrit son enseignement dans la continuité de son prédécesseur.

Peu après sa mort, la commune de Schaerbeek, en plein essor immobilier, baptise une de ses nouvelles artères au nom de Joseph Coosemans. Il a été domicilié 81, rue Dupont à Schaerbeek.

En 2004, à l'occasion du centenaire de sa mort, la commune de Schaerbeek lui a rendu hommage en exposant 49 de ses œuvres ainsi que deux toiles de son fils, Frits Coosemans, *L'intérieur de Coosemans*, un *Buste de Joseph Coosemans* par Léon Mignon (1847-1898) et le *Portrait de Joseph Coosemans* par Jean-Emmanuel Van den Bussche (1837-1903).

Quelques-unes de ses œuvres sont conservées aux musées de Bruges, Bruxelles, Courtrai, Gand et Liège.

Coosemans en tant que peintre. En 1846, Coosemans part vivre à Tervuren. Il commence à peindre, en réalisant d'abord des portraits. Sous l'influence de Théodore Fourmois il s'intéresse à la peinture de paysage. À partir de 1860, il se passionne pour la peinture et en 1863 il expose pour la première fois.

À partir de 1872, il se consacre entièrement à la peinture et intègre l'école de Tervuren, fondée par son ami Hippolyte Boulenger. Il voyage en Normandie, puis en Italie et revient en France, où il est initié à l'école de Barbizon. À partir de 1866, il vécut à Louvain.

Coosemans peint régulièrement à partir de 1874 environ dans la Campine limbourgeoise, plus précisément à Genk et Kinrooi. Pour cette raison, il est également considéré comme faisant partie de ce qu'on appelle l'école de Genk, dont, selon certaines sources, il était même le maître.

En 1893, il fut victime d'un infarctus cérébral, qui ne lui permit d'utiliser que sa main gauche. Il continue à peindre, mais l'extrême précision qui caractérisait jusqu'alors son travail a désormais disparu. Il part vivre à Schaerbeek, où il meurt en 1904.

Son travail se trouve dans les musées de Bruges, Bruxelles, Ixelles, Schaerbeek, Gand, le Musée Emile Van Doren de Genk, Courtrai et Liège.

Omer Coppens

Omer Coppens, né le 21 novembre 1864 à Dunkerque et mort le 8 mai 1926 à Ixelles, est un peintre, aquarelliste, graveur et céramiste belge.

Biographie. Omer Coppens, né à Dunkerque de parents belges étudie à l'Académie royale des beaux-arts de Gand, puis entreprend un voyage d'études au Maroc, en France, en Italie et surtout en Flandre. Enfin s'installe à Bruxelles. Le 1er septembre 1891, il épouse, à Saint-Josse-ten-Noode, Hélène Gheude de Contreras, la soeur de Berthe, ils eurent deux enfants⁴ dont Willy né en juillet 1892.

La même année, il cofonde la société d'artistes *Pour l'Art* et est membre du cercle artistique *l'Essor* ; en 1895, il expose au Salon de *La Libre Esthétique*. Ami d'Émile Gallé, il travaille surtout en Flandre et sur la côte belge. Il est considéré comme un représentant important de l'atmosphère flamande avec des vues de polders ou de ports et de mer. Les nombreuses représentations au crépuscule ou de nuit comptent parmi ses meilleurs travaux. Il peint également des scènes de genre et des paysages urbains. En tant que graveur, il conçoit des gravures en couleurs, publiées par Dietrich à Bruxelles. Parallèlement, il expérimente la peinture sur céramique. Arthur Craco réalise ses premières céramiques dans son atelier.

Il expose ses œuvres à Paris, Munich et Berlin et en 1910, il participe à l'Exposition universelle de Bruxelles.

Il travaille jusqu'à sa mort le 8 mai 1926 à Ixelles.

En 2001, le Centre d'Art de Rouge-Cloître, à Bruxelles, lui consacre une exposition intitulée

« Omer Coppens ou le Rêve de l'Art nouveau », réalisée en collaboration avec l'Université libre de Bruxelles, les Musées royaux d'art et d'histoire, le Musée Horta, le service culturel de la commune de Watermael-Boitsfort et le Centre International pour l'Étude du XIXe siècle, sous le commissariat scientifique de Sébastien Clerbois.

Son fils, Willy Coppens de Houthulst, a été un as de l'aviation durant la Première Guerre mondiale.

Albert Cortvriendt

Albert Cortvriendt, né à Bruxelles le 21 janvier 1875, et mort le 12 juin 1920, est un peintre belge.

Biographie. Albert Cortvriendt se forme vers 1895-1897, à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Il épouse Laure Collin (1885-1970) dont il a quatre filles : Lucie, Germaine, Hélène et Louise. Il se fait construire en 1900, rue de Nancy à Bruxelles, une maison-atelier de style Art Nouveau par l'architecte Léon Sneyers.

Albert Cortvriendt se présente en 1904 aux épreuves d'admission du prix de Rome mais sans succès.

Son œuvre. Après ces débuts artistiques, il semble avoir interrompu rapidement sa carrière de peintre. Il était portraitiste. Aussi est-il surtout connu grâce à la construction de son remarquable atelier. Il fit également construire un château à Langemark sur l'Yser dont il assura la décoration intérieure. On rapporte par exemple que, féru de culture flamande, il décora le hall d'une fresque à la gloire de Tjil Uilenspiegel. Ce château fut détruit pendant la Première Guerre mondiale.

Il était un ami et camarade d'études du peintre Émile Bulcke. Il est enterré dans un caveau monumental près de l'entrée du cimetière de Bruxelles à Etterbeek.

Charles Counhaye

Charles Counhaye (Verviers, 7 janvier 1884 - Bruxelles, 16 septembre 1971) était un peintre, graveur et décorateur belge.

Il est considéré comme l'un des plus grands expressionnistes wallons.

Biographie. Charles Counhaye a reçu sa formation artistique à l'Académie des Beaux-Arts de Verviers à Verviers, où il fut l'élève de Paul Rensonnet, puis à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles où il fut professeur. L'étudiant appartenait à Constant Montald.

Il part ensuite vivre de longues périodes à Paris. Lors de son premier séjour de 1916 à 1920, il entre en contact avec Romain Rolland, Henri Barbusse et Philippe Soupault.

Il soumet un ouvrage pour le "Salon des Indépendants" qui reçoit de très bonnes critiques.

Lors de son deuxième séjour de 1920 à 1925, il travaille comme rédacteur à l'hebdomadaire Le Monde d'Henri Barbusse.

Lors de ces séjours, il subit l'influence du fauvisme et du cubisme.

De 1925 à 1949, il fut successivement professeur de dessin dans un lycée de Bruxelles et professeur à l'Institut National Supérieur d'Architecture et des Arts Décoratifs de Ter Kameren. Il est considéré comme l'innovateur de l'art monumental et décoratif, bien qu'avec une orientation sociale. Il a eu une grande influence sur nombre de ses élèves, dont Roger Somville, Edmond Dubrunfaut et Louis Deltour.

Avec Henri-Victor Wolvens, Jean Gooris, Pierre Scoupreman et Joseph-Gérard Van Goolen, il participe à plusieurs expositions à la galerie Georges Giroux en 1935 sous le nom de « Groupe des

V ».

Un impressionnant ensemble art déco a été conçu par l'architecte J. Ghobert pour l'abbaye de Tongerlo entre 1920 et 1937 (Joseph-Gérard Van Goolen l'a réalisé en collaboration avec Charles Counhaye). Van Goolen a réalisé un buste de Charles Counhaye.

En 1937, il collabore au pavillon belge de l'Exposition universelle de Paris, conçu par Henry van de Velde.

De 1949 à 1968, il participe régulièrement aux expositions des "Peintres et Sculpteurs brabançons et Artistes liégeois".

En 1955, il participe à une exposition au "Salon de l'abstraction" à Paris. Une de ses œuvres est achetée par le Musée d'Art Moderne de Paris.

En 1956, une grande rétrospective de ses œuvres a lieu dans sa ville natale de Verviers.

Outre la peinture, il s'intéresse également aux arts décoratifs, notamment aux tapisseries, aux fresques et aux vitraux

Style. Au départ, Charles Counhaye peignait dans un style fauviste aux couleurs fortes et pures, qui présentait certaines similitudes avec Matisse. Vers 1920, il subit l'influence de la synthèse cubiste et son style évolue vers une schématisation grossièrement réaliste de la réalité, dans laquelle les couleurs sombres prédominent dans une représentation en clair-obscur. Cela le fait considérer comme l'un des plus grands expressionnistes wallons.

Jan Cox

Jan Cox, né à La Haye le 27 août 1919 et mort à Anvers le 7 octobre 1980, est un peintre belge.

Biographie. Dès son plus jeune âge, Jan Cox est intéressé par le milieu artistique car ses parents — son père est un Belge flamand et sa mère une Néerlandaise — tiennent dans sa ville natale la galerie Noordeinde.

Après des études secondaires au Barlaeus Gymnasium d'Amsterdam, lui et sa famille quittent les Pays-Bas en 1936 pour s'installer à Anvers. Dans cette ville, il s'inscrit aux cours de l'Institut supérieur des beaux-arts où il est l'élève d'Isidore Opsomer. En 1937, il étudie l'art et l'archéologie à l'Université de Gand et obtient, en 1941, une licence d'histoire de l'art. Il expose pour la 1^{re} fois à Anvers en 1942, à la salle Lamorinière, mais ses œuvres, considérées comme art dégénéré, sont confisquées par les nazis.

Il s'installe à Bruxelles en 1945 et le 3 juillet de cette même année, il fonde avec, entre autres, le sculpteur Willy Anthoons, les peintres René Barbaix, Gaston Bertrand, Anne Bonnet, James Ensor, Jack Godderis, Émile Mahy, Marc Mendelson, Charles Pry, Mig Quinet, Rik Slabbinck, Louis Van Lint, le groupe artistique la Jeune Peinture belge.

En 1949, il se rend pour la 1^{re} fois aux États-Unis et, l'année suivante, il commence une brève association avec le mouvement CoBrA ; ainsi, il collabore dans le no 6 de la revue éponyme où il publie une détrempe et encre de Chine, *Ne fais pas le vilain, ça te va trop bien*, ainsi que *Petite histoire italienne*, puis présente une dizaine de ses œuvres à l'exposition de ce mouvement au Palais des Beaux-Arts de Liège en 1951.

Après une année de résidence à l'Académie Belgica à Rome, en 1954-1955 où, entre autres, il rédige des articles relatifs à l'art, à la vie romaine destinés à des magazines et quotidiens belges, il émigre aux États-Unis et signe un contrat avec le marchand d'art Curt Valentin. Il est nommé en 1956 chef du département peinture du musée des beaux-arts de Boston, poste occupé jusqu'en 1974, année où il retourne à Anvers et rejoint le cercle d'artistes de la galerie De Zwarte Panter.

Souffrant de maniaco-dépression et de dépendance à l'alcool, Jan Cox se suicide le 7 octobre 1980.

En 1988, Bert Beyens et Pierre De Clercq ont réalisé *Jan Cox, l'odyssée d'un peintre*, un documentaire sur la vie et le travail de Jan Cox.

Œuvres. Peintre figuratif, il flirte parfois avec l'abstraction et son œuvre, justement qualifiée de peintures-journal par Phil Mertens, est le récit de ses souvenirs et expériences vécues, avec l'omniprésence de l'être humain dans ses thèmes.

L'influence de ses découvertes artistiques y est également manifeste, comme la liberté et la spontanéité de CoBrA, la palette chromatique du Pop Art.

Jan Cox a également éprouvé une fascination, se démarquant ainsi de ses contemporains, pour les récits bibliques et les sujets de l'Antiquité (La Passion du Christ, Judith et Holopherne, Orphée, l'Illiade).

Jules Cran

Jules Cran (Thuin, 10 mars 1876 – Schaerbeek, 2 février 1926) est un artiste peintre belge de portraits, de scènes historiques, de natures mortes et de paysages.

Biographie. Jules Ernest Joseph Cran, né le 10 mars 1876, est le fils de François Cran, maître ferronnier, et de Joséphine Leroy.

En 1886, il commence ses études secondaires au Collège communal de Thuin avant de les terminer à l'Athénée de Chimay. Il y découvre son don pour le dessin et croque ses condisciples et professeurs sur ses cahiers d'écolier.

De 1892 à 1896, il fait des études artistiques à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Il y reçoit l'enseignement de Joseph Stallaert (1825-1903) et Jan Portaels (1818-1895).

Jules Cran avait une grande admiration pour les peintres de la Renaissance et les peintres romantiques français tels que Eugène Delacroix, Ingres et Géricault. En 1900, il remporte le prix Godecharle avec le tableau *Cain*. Grâce à ce prix, il peut voyager à l'automne 1900 à Paris où il se rend au Louvre pour étudier le style des peintres français qu'il admire.

Comme jeune peintre, ce sont en effet les grandes compositions héroïco-historiques qui constituent ses premières sources d'inspiration. En témoigne *Les Filles du Rhin*6 sujet inspiré de la tétralogie de Richard Wagner.

Au cours des années qui suivent, Jules Cran s'affirme comme portraitiste et reçoit de nombreuses commandes. Il participe à des expositions internationales. Le portrait de sa mère lui vaut des prix aux expositions de Charleroi en 1911 et de Turin en 1912.

La consécration lui vient quand le gouvernement belge lui commande un tableau de grand format : *La prestation de Serment du roi Albert Ier*. Il y représente environ quatre cent députés, sénateurs, etc. Il mettra deux ans et demi pour le terminer en 1914.

Quoique portraitiste, il utilisait ses vacances pour peindre des paysages de la région thudinienne ou des marines à Nieuport.

Après le décès de sa mère à l'automne 1914, Jules Cran sombre peu à peu dans l'alcoolisme. S'étant fixé à Schaerbeek en 1916, il y décèdera précocement en 1926.

Par testament, il lègue plusieurs de ses œuvres majeures à sa ville natale. Une *Tête de Christ* est exposée à l'église de la Ville-Basse de Thuin, alors que le portrait *Ma Mère*, le *Portrait de Mme. Cran* ainsi que *Cain ne dormant pas, rêvait au pied des monts* et *Les Filles du Rhin* sont exposées dans la maison communale de Thuin.

Il a été inhumé au cimetière de Thuin.

Louis Crépin

Louis Crépin (Fives près de Lille, 24 février 1828 – Etterbeek, 17 juillet 1887) était un peintre et sculpteur franco-belge.

Informations biographiques. Son nom complet était Louis-Joseph-Désiré Crépin.

De 1842 à 1851, il suit une formation académique complète auprès de H. Van der Haert comme sculpteur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Plus tard, il vécut à Etterbeek. Bien qu'il réalise quelques sculptures (exposées dans les salons bruxellois de 1860 et 1863), il est principalement actif comme sculpteur décoratif en lien avec des réalisations architecturales. Il travaille quelque temps dans ce domaine avec le sculpteur français Cyprien Godebski, notamment pour la villa du virtuose du violoncelle Adrien-François Servais à Halle près de Bruxelles.

Il ne peint apparemment qu'à partir de 1863. Il peint principalement des paysages de Bruxelles. Bien qu'il soit peintre autodidacte, ses toiles sont de qualité professionnelle. Ses paysages révèlent une approche pleinairiste. Il s'agit de vues de Marly et de Vilvorde le long du canal jusqu'à Willebroek, autour du port de Bruxelles, de Halle, d'Auderghem, dans la forêt de Soignes (c'est pour cette raison qu'il est également considéré comme appartenant à l'école de Tervuren) et de Boitsfort ; Ostende et d'autres paysages côtiers témoignent de ses vacances à la mer. Son style évolue vers l'impressionnisme. Il opère ainsi une transition entre l'Ecole de Tervuren et l'Impressionnisme.

Dans la période 1868-1880, il appartenait à la colonie d'artistes d'Anseremme, lieu de rencontre d'écrivains comme Emile Verhaeren et de peintres paysagistes comme Hippolyte Boulenger, Franz Binjé, Eugène Verdyen ou encore Félicien Rops. Il a également été membre fondateur du cercle artistique bruxellois Société Libre des Beaux-Arts.

La vente d'atelier après le décès de Crépin eut lieu le 15 mars 1899 à la Galerie Fiévez à Bruxelles.

Des expositions. Crépin participe à des expositions au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles en 1872 et 1873 ; au Salon de Bruxelles en 1878 ; participation ultérieure aux Salons de Namur (Namur) en 1874, 1877, 1883 et 1886.

Confusion possible. A ne pas confondre avec Louis-Philippe Crépin (1772-1851) aîné qui peignait également des paysages ou avec Adolphe Crespin (1859-1944) d'Etterbeek.

Georges Creten

Georges Creten est un peintre belge né le 14 mars 1887 à Saint-Gilles (Belgique) et mort à Uccle (Belgique) en 1966. Il a été successivement impressionniste, fauve et expressionniste. Sa prédilection se tourne surtout vers les portraits de femmes et les nus.

Biographie. Georges Charles Eugène Creten est né le 14 mars 1887, au no 105 chaussée de Waterloo à Saint-Gilles. Il est le fils d'Eugène Marie Joseph Creten, peintre décorateur, et de Mathilde Sidonie Biver.

Essentiellement autodidacte malgré quelques cours à l'académie, il est d'abord sculpteur puis s'adonne uniquement à la peinture. A dix-neuf ans, il séjourne à Paris pendant un an et demi et, dès 1910, prend place parmi les peintres d'avant-garde. D'abord marqué par l'impressionnisme et par J. Ensor, il se rapproche quelques temps de l'esthétique des fauves brabançons par la simplification

des formes et l'emploi de couleurs saturées. Dès 1917/1918, ses figures féminines, souvent énigmatiques, démontrent son intérêt pour la construction du volume dans l'espace et la stylisation des formes. En 1921, il s'oriente vers un expressionnisme construit et stylisé et est pris en charge par les galeries Sélection et Le Centaure. Vers la fin de sa vie, son art témoigne d'un retour au naturalisme. C'est avant tout un peintre soucieux de son indépendance, ce qui ne l'empêche pas de participer à de nombreuses manifestations d'avant-garde autant nationales qu'internationales. Le musée d'Ixelles lui a consacré une rétrospective en 1960.

Victor Creten

Victor Creten, né le 8 décembre 1878 à Schaerbeek et mort le 5 mars 1966 à Bruxelles, est un peintre et architecte belge.

Biographie. Victor Creten naît le 8 décembre 1878 à Schaerbeek.

En 1893 il entre à l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles pour y étudier l'architecture. Il réalise des monuments à Bruxelles, en Flandre et en Wallonie.

Il est connu pour ses paysages et ses natures mortes, mais il produit également des affiches d'une certaine qualité dans la première décennie du XXe siècle.

Il meurt le 5 mars 1966 à Bruxelles.

Peintre et architecte. Il entre, en 1893, à l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles pour y étudier l'architecture. Ses études terminées, il entame une carrière féconde comme architecte. En 1921, il devient professeur de composition décorative à l'institut Bisschoffsheim à Bruxelles. Il pratique également la peinture. Ses thèmes de prédilection sont les paysages, les marines et les natures mortes. Il se spécialise dans l'étude des parcs et des jardins, qu'il transpose dans des œuvres aux couleurs chatoyantes et printanières. Il réalise occasionnellement des affiches.

Luc-Peter Crombé

Luc-Peter Crombé (Opwijk, 14 janvier 1920 - Sint-Martens-Latem, 17 mai 2005) était un peintre belge. Il apprend le métier à Gand, Anvers et Paris et appartient après 1970 à la quatrième génération de peintres de Laetem. Il a été récompensé à plusieurs reprises, notamment à l'étranger.

Biographie. Sa formation débute à l'académie St-Lucas de Gand, puis il suit la classe de Permeke à l'Institut National Supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, d'où il fait un autre grand pas : cinq ans dans l'atelier du maître gantois Jos Verdegem, de du puissant et orageux Permeke à l'art raffiné et presque décadent de Verdegem. Crombé a complété tout cela par une inlassable auto-apprentissage, consacré à la recherche et à la copie des œuvres de maîtres anciens dans les musées nationaux et étrangers. Par ailleurs, Crombé a reçu une formation particulière à l'École du Louvre (archéologie et restauration), après quoi il a mis en pratique cette formation, notamment dans l'atelier de Van de Velde (Gand) et au Louvre auprès du professeur Serulaz. Il a vécu à Sint-Martens-Latem à partir de 1970, où, avec Maurice Schelck, Fons Roggeman, Joe Van Rossem, Chris Pots, Jef Wauters et Lea Vanderstraeten, il appartenait à ce qu'on appelle la quatrième génération des peintres de Laethem.

Style de peinture. Les premières œuvres de Luc-Peter Crombé sont plutôt intimistes et décoratives. A partir des années 1950, les influences du sud se font sentir, début de la technique de la tempera et notamment dans le domaine de la couleur et de la lumière. Le personnage trouve également sa place comme motif principal (monde des enfants, portraits et figurants), dessins au pastel et au fusain. A la fin des années 1950, il part en Corse. Il n'était pas étranger à l'histoire de l'île française. Son attention se portait principalement sur la formation et l'érosion des roches. C'est ainsi que sont nées

les œuvres Corse. L'élément naturel est brossé largement et grandiosément au premier plan dans des valeurs picturales douces. C'est ainsi que Luc-Peter Crombé a appris à faire abstraction. Cette période, qui s'étend jusqu'en 1965 environ, est donc sa « première période » avec sa suite corse, italienne, marocaine et espagnole.

L'art religieux de Luc-Peter Crombé atteint à la fin des années 1950 et au début des années 1960 son apogée lorsqu'il peint son célèbre chemin de croix. Ce chemin de croix est accroché dans l'église de Scherpenheuvel, De Mariahal.

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, Luc-Peter Crombé possédait deux ateliers : outre l'atelier de Sint-Martens-Latem, un atelier fut également créé à Maaseik. Le coup de pinceau doux domine désormais. Durant cette période, il peint principalement des dessins au pastel et au fusain.

La « période Laatem » est caractérisée par les suites successives :

« Ode à la vie » où la ligne de mouvement joue un rôle important. Le mouvement de la danse et la vie théâtrale sont des sujets très importants et dominants. Ce cycle reflète un abandon de l'art religieux dans sa forme la plus pure pour embrasser une célébration de la vie et cultiver un sentiment d'appartenance à une communauté, avec des liens et des traditions étroits. La ligne de mouvement joue un rôle important. La danse, le théâtre et le carnaval sont des thèmes importants dans la suite « ode à la vie ». Les influences particulières dans cette phase de découverte sont Maurice Béjart et Jeanne Brabants, contacts avec les opéras de Paris et de Londres.

La suite 'Lutander' : 2000 ans d'histoire, ici l'artiste fait réfléchir sur des thèmes très actuels. L'homme et sa bête et son dieu ; son ange et son diable, son égoïsme et son besoin, son désir constant d'innovation et d'affirmation de soi, sa vie par la destruction et sa destruction par la multiplication. Ces thèmes reflètent une lutte intérieure pour faire face au passé, de nouvelles identités et de nouvelles relations de pouvoir dans une société qui évolue à un rythme effréné. Pouvoir, avidité d'argent, environnement, l'homme se détruit. Sa recherche de nouveautés, d'innovation, mais surtout le fait qu'on se détruit à travers le mode de vie. Ce sont des thèmes plus actuels que jamais.

Suite Pétrulienne ou la conscience individuelle après les Lumières : une série de peintures qui traduisent des thèmes de l'Antiquité en une vision à laquelle les Lumières ne sont pas étrangères et dans laquelle les visions des deux derniers siècles se situent lointainement dans le sillage de notre voie éthique de sont. La relation homme-femme est présentée comme une relation vacillante et comparée aux relations plus traditionnelles du passé. Les relations entre les sexes sont décrites comme des relations de pouvoir, faisant partie d'une hiérarchie coercitive. Les peintures dépeignent une vision plus éclairée de la femme, passant de figures innocentes et impuissantes (calmes, obéissantes, dociles) à des figures puissantes.

La suite « Decorith » est une mise en accusation de la lutte de pouvoir du mouvement d'émancipation qui est tissée dans cette série. Les rôles de genre qui perpétuent les différences de pouvoir sur lesquels ils reposent sont transformés dans cette série. Le genre façonne la façon dont l'artiste comprend le concept de relations de pouvoir, et ses œuvres représentent la lutte pour remplacer les relations de pouvoir hiérarchiques et traditionnelles qu'il considère intrinsèquement comme le reflet des préjugés masculins.

Suite « Licrobert-Hil-Climi », de l'émancipation à la libération ; son travail montre un certain degré d'individualisme chez les femmes, se concentrant sur la capacité des femmes à démontrer et à maintenir leur égalité par leurs propres actions et choix.

Outre la technique de la détrempe, la fresque était sa technique de prédilection. De nombreux sujets tels que les dentellières, les paysages, les animaux et les sujets intimes ont été exécutés selon cette technique.

Dans sa dernière période, Luc-Peter Crombé continuera à travailler sur les dessins restés en atelier

avec des résultats très surprenants. Les fonds sont souvent réduits à un jeu de surfaces. Le contraste saisissant de la figuration et du fond donne aux œuvres un accent plus sensible. Les contrastes de couleurs semblent fraterniser harmonieusement avec une palette de couleurs commune. L'importance continue de la figure féminine commence à changer, sur la base du principe selon lequel la femme de libération sexuelle devient d'abord plus consciente de la manière dont son identité de genre et sa sexualité ont été façonnées par la société, puis construit intentionnellement (et devient libre d'exprimer) son identité de genre et sa sexualité authentiques.

Robert Crommelynck

Robert Crommelynck, né le 17 mars 1895 à Liège, où il meurt le 7 mars 1968 (à 72 ans), est un peintre belge. Il fut le deuxième mari de la grand-mère paternelle du dessinateur Stéphan Colman.

Biographie. Formé par Évariste Carpentier et Adrien de Witte à l'académie des beaux-arts de Liège (1908-1915), Crommelynck expose à partir de 1917 à Verviers, Bruxelles et Liège. Il épouse en juin 1917 Elisa-Henriette Thissen. Durant les années 1920, il voyage dans la vallée du Rhin (1922), en Bretagne (1927), en Normandie (1929), et découvre en 1928 la Fagne et l'Ardenne, où il effectue de nombreux séjours les années suivantes. À partir de 1930, il loue un atelier à Paris. Après la découverte de l'Espagne en 1934, il voyage en Allemagne, Autriche et Suisse (1935), et en Italie du Nord (1936). En 1944, Crommelynck est nommé professeur à l'académie des beaux-arts de Liège, pour le cours supérieur de peinture décorative, qu'il assure jusqu'en 1960. Robert Crommelynck et Elisa Thissen divorcent en 1945. Le peintre épouse Simone Mairlot (1910-1997), veuve Colman, en 1947. En 1949, le peintre effectue un second séjour en Espagne.

Robert Crommelynck meurt le 7 mars 1968, quelques jours avant ses soixante-treize ans.

Il est inhumé au cimetière de Robermont à Liège.

Sa peinture. Au début du xxe siècle, Robert Crommelynck préfère un expressionnisme classique à l'impressionnisme de l'époque. Il est attiré par l'Espagne dont il apprécie les paysages et la rusticité et il porte une très grande admiration à Vélasquez qui inspire sa peinture. Il est également inspiré par Goya et par les peintres allemands Lovis Corinth et Wilhelm Leibl. Robert Crommelynck est paysagiste mais également portraitiste.

